1374

Part. X-3(3)

LE FILS D'ADOPTION,

OU

AMOUR

ET

COQUETTERIE.

5691 20

LE FILS D'ADOPTION ;

OU

AMOUR

ET

COQUETTERIE.

Traduction libre d'un roman allemand d'Auguste Lafontaine, intitulé *Henriette Belman.*

Par Mme. Isabelle de Montolieu.

Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse
Va d'erreurs en erreurs conduire la jeunesse.
Au milieu des travers, des écarts, du fracas,
On cherche les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas ;
Pourquoi courir si loin, l'indulgente nature
Les a mis près de nous dans leur juste mesure ;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

La Coquette corrigée, par M. de la Noue, scène sixième, acte second.

TOME III.

A PARIS,
Chez Debrai, Libraire, place du Musée central des arts, N°. 9.

An 12.

Digitized by Google

AMOUR

ET

COQUETTERIE,

OU

L'ENFANT D'ADOPTION.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis cet entretien, Antonie fut complètement changée, et parut remise dans son état naturel; elle avait repris sa douce gaité, son activité, et le trésorier se glorifiait beaucoup d'avoir comme il le disait, exorcisé les diables dont elle était possédée. Mon frere, disait-il au capitaine, conviens que cette scène était très-belle? Quand j'étais là debout et que je disais d'un ton imposant „ : Relève-toi Antonie ; et quand cette charmante figure abattue

par la douleur, s'est relevée pleine de confiance dans mes paroles, et dans la force de sa propre volonté. Si je ne craignais pas que tu ne m'accusasses de vanité, je dirais presque que je devais ressembler à l'apôtre qui disait au boiteux ; lève-toi et marche.

Oui, mon frere, lui répondit Henri, c'était très-beau ; tu relevais toi-même la tête avec fierté, ton regard était animé, ta voix avait quelque chose de solennel.... Mais pour un apôtre, je t'avoue que je m'en fais une toute autre idée ; ils avaient vraiment le don des miracles.

— *Ferdinand.* Eh bien ! n'ai-je pas rendu la santé à Antonie ?

— *Henri.* Oui, par le secours de Dieu ; et c'était par la foi que les apôtres faisaient des miracles.

Le trésorier eut quelque envie de saisir cette occasion de discuter sur les miracles, mais il craignit de faire

de la peine à son frere, et il se tu
D'ailleurs un autre idée lui roulait da
la tête ; puisqu'il avait si bien réus
avec sa petite fille, il résolut de fai
encore le magicien, et d'essaier av
Wilhelm, qu'il ne croyait pas étra
ger à la tristesse d'Antonie.

Il fut confirmé dans cette opini
quelques jours après par le capitain
qui convint enfin que Wilhelm av
quelquefois l'air rêveur et extraor
naire.

Tu as remarqué cela, s'écria F
dinand, allons, c'est le moment d'ex
ciser son diable ! pourquoi attendra
je plus longtems ?

Il saisit le premier moment où il
trouva seul avec le jeune homme et
capitaine ; il amena la chose d'un
loin ; quelques mots énigmatiques q
dit sur Antonie firent réfléchir Wilhe
Ferdinand crut qu'il était tems de frap
les grands coups; il s'excita lui-mêm

montrer une chaleur factice; pour faire plus d'effet, il prit une attitude imposante, la tête relèvée et le bras étendu il voulut parler, mais à peine eut-il commencé que Wilhelm éclata de rire, et le capitaine aussi. Ferdinand lui-même ne put s'empêcher de rire, il fut réveillé de son exaltation factice, la cérémonie de l'exorcisme en resta là, et Wilhelm sortit de l'appartement.

Le capitaine continuait à rire; son frere avait l'air un peu honteux, il se remit cependant et dit d'un ton d'oracle; la suite prouvera que j'avais raison et que le jeune homme a aussi un diable intérieur qui le tourmente.

— Je le crois tout comme toi, dit Henri avec un ton de bonté et de simplicité; mais si cela est ainsi, tu conviendras qu'il y a de la grandeur d'ame, à supporter comme le fait Wilhelm le poids de la douleur, à la cacher sous une feinte gaîté.

— *Ferdinand.* La grandeur d'ame ne consiste pas dans la feinte, mais dans le but qu'on se propose ; car sans cela presque tous les courtisans dont les phisionomies prennent toutes les nuances de l'humeur du prince seraient de vrais héros de stoïcisme, et l'étude de l'anatomie serait celle de la vraie morale. Tu souris..... J'ai entendu dire un jour à un courtisan qui avait fait un cours d'anatomie sous un habile professeur, que pour se pousser dans le monde il n'y avait rien de plus avantageux que de se rendre maître des muscles du visage qui dépendent de la quatrieme, de la septieme et de la huitieme paire de nerfs ; et il avait raison. La quatrieme et la huitieme paire s'appellent la *pathétique*, et la septieme produit le rire, la rougeur et la pâleur. Quel ne serait pas l'avantage d'un homme qui vivrait à la cour, et

qui aurait ces trois paires de nerfs parfaitement à sa disposition ?

— *Henri.* Tu conviendras cependant qu'il y a de la grandeur à savoir cacher ses peines comme le fait Wilhelm ?

— *Ferdinand.* A la bonne heure, pourvu qu'il ne se mette pas dans l'esprit, par vanité, ou par une fausse vertu, de jouer une autre rôle que celui qui lui est destiné par la nature. Crois moi, mon frere, il y a aussi des hypocrites de vertu qui passent leur vie à jouer un rôle étranger à leur caractère ; ils sont violens, et ils parlent du ton le plus doux ; ils sont orgueilleux, et leur maintien est humble ; ils sont obstinés, et cédent toujours ; en un mot, ils sont martyrs, non pas de la vertu, mais de son apparence. Ils ne jouissent jamais de la vie parce qu'il sont toujours occupés à arranger leur extérieur ou à modérer quel-

qu'une de leurs affections naturell
Je pense encore avec effroi à tous
êtres malheureux de cette espèce
j'ai rencontré, ils empoisonnent les so
ces de leur vie ou de leur bonheur ;
se tourmentent eux-mêmes et to
mentent les autres par leur humeur
leur misantropie, jusqu'à ce que
mort bienfaisante vienne enfin les
livrer des chaînes qu'ils se sont imp
sées volontairement.

— *Henri.* S'il y a de tels homme
j'espère au moins qu'ils ont un a
pour leur fermer les yeux ?

— *Ferdinand.* Il y en a plus q
tu ne penses ; mais ils sont peu connu
parce qu'ils ne sont pas encore class
dans les livres de morale. Je me fla
que Wilhelm n'appartient pas à ce
classe ; du reste je persiste toujours
dire qu'il tient par quelque fil au m
heur d'Antonie.

Le trésorier avait raison, Wilhe

aimait Henriette avec toute la passion dont était susceptible un cœur de la trempe du sien. Cet amour avait déjà commencé dans le tems où ils apprenaient ensemble à danser; mais il n'avait cru avoir le droit de l'aimer, que lorsqu'Adolphe avait renoncé à elle. Chaque jour davantage il voyait en elle le modèle qu'il s'était formé de la plus parfaite des jeunes filles; mais instruit par l'exemple de son ami, il avait pris la ferme résolution de cacher son amour à tout le monde, et même à l'objet de sa passion. La mort lui paraissait mille fois préférable à l'idée d'être traité avec mépris par Henriette ou par son pere.

Depuis le départ d'Adolphe, les relations entre les deux famille s'étaient renouées avec plus d'activité, et on se voyait à peu près tous les jours. M. Belman avait repris une sécurité parfaite sur sa fille, et la croyait abso-

lument à l'abri de l'amour après qu'el
en avoit si bien connu le dange
Elle lui avait confié tout ce qui s'éta
passé entr'elle et Adolphe, et tout c
que son cœur avait éprouvé. Son per
avait raisonné à perte de vue avec ell
sur les illusions du cœur, sur les sen
timens, et croyait de bonne foi l'avoi
à jamais prémunie contre un nouvea
danger. En effet cette conversation au
rait pu être fort utile à Henriette, s
depuis longtems son système sur l'a
mour n'avait pas été établi dans son
imagination, et si son pere n'avait pa
toujours mis au bout de toute sa lo
gique, un mariage brillant, ou du
moins avantageux, comme but et com
me récompense. Ainsi cette heure s
sainte et si rare d'une confiance en
tière entre un pere et sa fille, s'écou
la sans aucune utilité, et n'eut d'autre
suite que de donner un triomphe de

plus à l'amour propre d'Henriette, par les éloges de son pere.

M. Belman croyait donc pouvoir laisser sa fille à elle-même en toute sûreté ; il craignait d'ailleurs beaucoup moins le silencieux et froid Wilhelm, que le gai et gentil Adolphe. Il y avait aussi une autre considération à faire ; si Wilhelm était l'héritier du trésorier, ce n'était point un parti à dédaigner ; M. Rosenbach passait pour être très-riche, et sa fortune jointe à celle du capitaine devait selon toutes les apparences appartenir à leur fils adoptif ; il ne s'était point encore expliqué là-dessus, mais l'adoption du jeune homme était si positive et l'amitié qu'il inspirait à ses parens adoptifs, si vive et si tendre qu'il y avait tout lieu de croire qu'il serait leur unique héritier.

Henriette allait donc aussi souvent qu'elle le voulait dans la maison des Rosenbach. Plus Wilhelm voyait cette

charmante fille, et plus il en était épri
Dans le fait, Henriette à côté de s
petits défauts avait beaucoup d'agr
mens et de bonnes qualités ; elle éta
franche sans trop de liberté ; vive
gaie sans étourderie ; elle avait
l'esprit, des talens, et des connai
sances, et savait les faire valoir
propos sans y mettre de prétention
la grace, dont son pere surtout fa
sait le plus de cas, paraissait inn
en elle ; elle faisait tout avec aisan
et avec une aimable gaîté, et à cet éga
elle avait de l'avantage sur Antonie, q
était silencieuse et concentrée en ell
même ; Ferdinand même aimait bea
coup à la voir, quoiqu'il y eût qu
que chose en elle qui lui déplaisait
qu'il ne pouvait pas définir. Le cap
taine qui éprouvait la même impre
sion croyait pouvoir l'expliquer en
sant ; notre filleule a tous les avant

ges, mais elle n'a pas assez de religion; elle n'est pas assez pieuse.

Tu me dis bien ce qu'elle n'est pas, dit Ferdinand après avoir réfléchi un moment; mais je voudrais savoir ce qu'elle est dans le fond.

Ce qui lui plaisait surtout dans cette jeune fille, était le tact et la promptitude avec laquelle elle le suivait dans les sauts et les écarts qu'il se permettait dans la dispute; elle ne trouvait jamais ses idées trop singulieres; elle disputait quelquefois cependant avec lui, mais savait toujours s'arrêter au moment convenable. Avec Wilhelm elle avait une autre maniere; ennemie déclarée de toute espèce d'enthousiasme où d'exaltation, elle tournait en ridicule d'une façon fine et spirituelle tout ce qui pouvait y ressembler. Le trésorier se joignait à elle, et quelquefois avec tant de vivacité que sans s'en appercevoir il tom-

bait lui-même dans une autre espè
d'enthousiasme qui amusait Henriette
devenait l'objet de ses plaisanteri
Elle n'épargnait pas non plus Wilhelm
mais ses railleries étaient si légeres
si gaies, qu'il ne pouvait s'en offense
et qu'il était obligé d'en rire lui-même
Quelquefois elle avait l'air de se laiss
entraîner, et sa tête paraissait aus
se monter, mais bientôt elle s'en a
percevait, riait et se moquait d'ell
même avec une grace indéfinissabl
Elle distinguait Wilhelm, mais il e
vrai (comme le remarqua une fois A
tonie) qu'elle distinguait assez to
les jeunes gens.

Tout en elle plaisait à Wilhelm
mais ce qui l'enchantait surtout c'éta
une certaine naïveté, une franchis
insouciante, une innocence qui ava
quelque chose d'enfantin, qui lui seya
à merveille, au dire même d'Antoni
Avec cette maniere enfantine elle e

était venue au point de pouvoir tout dire sans qu'on le trouvât extraordinaire, à l'exception de Mad. Rosenbach qu'elle scandalisait quelquefois. Pour Wilhelm il la fixait avec transport, lorsqu'il lui arrivait de dire quelques mots qui faisaient baisser les yeux à la bonne maman. Henriette était aussi naturelle dans sa conduite que dans sa conversation, elle n'avait rien de cette réserve affectée, de cette timidité gauche, qu'ont souvent les jeunes filles; elle donnait par exemple sa main à Wilhelm, ou serrait la sienne sans scrupule dans le feu de la conversation, ou lorsque l'occasion s'en présentait. Malgré ces preuves de confiance, il ne s'écarta jamais un instant avec elle des bornes du respect, et persista dans sa résolution de lui cacher son amour ainsi qu'à tout le monde.

Henriette plaisait donc beaucoup à ses parains, et toujours elle était bien

venue chez eux ; elle devint même le lien d'une nouvelle amitié entre les deux maisons. Sa gaîté, son esprit, son imagination, les animait tous, et procurait mille petits plaisirs qui n'auraient pas eu lieu sans elle, et qu'elle savait arranger avec le goût et la grace qui la distinguaient. La société même de la petite ville se lia davantage, se rassembla plus souvent, et devint plus agréable par les soins, l'exemple et l'activité de l'aimable Henriette.

Souvent dans les promenades et les fêtes champêtres qu'on donnait dans le petit bois, Wilhelm eut l'occasion d'être seul avec Henriette, et il est à présumer qu'il eût alors oublié sa résolution de lui cacher son amour si elle n'avait pas toujours eu l'adresse d'arrêter son enthousiasme par quelque folie, par un accès de gaîté, qui déconcertait le sensible Wilhelm ; quelquefois aussi ils se laissait entraîner à

rîre avec elle, d'autant plus que c'était un moyen de lui plaire, et qu'elle lui disait que rien ne lui seyait mieux.

La conduite d'Henriette n'était pas de l'art, n'était pas de la nature, c'était un mêlange de tous les deux; elle avait tiré parti de ses expériences, et réfléchi sur la vie; elle avait trouvé que la tolérance est le seul moyen d'être bien avec les autres hommes et de se faire aimer; aussi était-elle indulgente et complaisante avec tout le monde: elle trouvait plus de plaisir à la société des hommes qu'à celle des femmes; mais elle remarqua bientôt que cette société n'était pas sans inconvéniens pour une personne jeune et jolie, qui ne veut pas renoncer aux triomphes de son sexe; elle chercha par des efforts pénibles sur elle-même, et en endureissant son cœur contre l'amour, à atteindre le but qu'elle se proposait, de plaire sans que son propre repos fut troublé,

ni sa réputation compromise. Un de ses grands moyens fut cette gaîté franche et insouciante, cette absence apparente de prétentions. Lorsqu'elle était avec de jeunes hommes tous empressés autour d'elle, elle avait l'air de ne remarquer ni leurs regards, ni leurs attentions; elle réussit si bien qu'elle en vint au point de n'avoir jamais besoin de prendre un air de réserve ou de pruderie pour leur en imposer.

Son père avait beaucoup contribué à la manière qu'elle avait adoptée par son approbation tacite; il jouïssait de la voir dominer toutes les petites convenances de la société, et en imposer même à la médisance. Il la considérait à quelques égards comme une seconde Ninon; il n'aurait voulu cependant pour rien au monde que sa fille eût ressemblé en tout point à cette moderne Aspasie, mais il n'était pas faché de voir en elle cette grace irrésistible,

cette force de caractère, cet esprit brillant qui distinguaient la célèbre Françoise; et dans ses momens de gaîte et d'orgueil paternel, il l'appelait volontiers *ma petite Ninon*, sans s'expliquer sur ce nom qu'elle prit pendant longtems pour un petit mot d'amitié.

Mais un jour en furetant dans la bibliothèque, elle tomba sur la vie de Ninon de l'Enclos; ce titre excita sa curiosité, elle ouvrit le livre, et dès les premieres pages il l'intéressa vivement; elle l'emporta et le lut tout entier, alors elle comprit et pourquoi son pere l'appelait Ninon, et pourquoi il ne lui en avait jamais dit la raison. La réputation, et le genre de vie de Ninon lui plurent beaucoup; elle y trouvait cependant quelque chose qui lui répugnait extrêmement et lui paroissait affreux. Elle relut une seconde fois cette vie, et réfléchit sur les principes de cette fille charmante et sur son système;

ces principes avaient trop de rapport avec les siens, et les leçons du pere de Ninon ressemblaient trop à celles de M. Belman, pour que cette lecture put rester sans effet. Tout en continuant à trouver bien des choses repréhensibles dans la vie de Ninon, sa répugnance s'affaiblissait insensiblement ; elle eut l'orgueil de croire qu'elle saurait avec les mêmes principes éviter les mêmes résultats. Il resta dans son imagination l'idée qu'une telle vie, en y ajoutant la sagesse, était le vrai bonheur pour une femme ; et dans son cœur le vœu secret d'en mener un jour une semblable et de devenir la Ninon de l'Allemagne.

Elle fit donc tout ce qui était en son pouvoir pour parvenir à ce but ; elle cherchait à former son esprit, elle s'efforçait particuliérement à donner une tournure agréable et légère aux connaissances qu'elle acquérait chaque jour, et à envelopper Minerve sous

le séduisant costume des graces; elle chercha à atteindre un degré de perfection très-élevé dans chacun des talens qu'elle cultivait. Un séjour qu'elle fit avec ses parens dans la ville où la cour résidait, quoiqu'il ne fut que de quelques semaines, opéra en elle un si grand changement, qu'à son retour elle était presque méconnaissable. Avec le secours de son père elle fit de ce séjour un véritable objet d'étude; elle vit tout, elle observa tout, et s'apperçut bientôt qu'il ne lui serait pas difficile de jouer avec succès un rôle brillant sur un plus grand théâtre. A son retour dans la petite ville, elle se mettait plus élégamment, sa démarche était plus aisée, son maintien plus noble et plus gracieux; au lieu de se donner des airs, comme Antonie et Mad. Rosenbach l'avaient craint, elle était revenue plus amicale, plus naturelle, plus innocemment enfantine qu'avant son départ.

L'amour de Wilhelm augmenta encore, mais comme son estime augmentait aussi, sa conduite en devint toujours plus respectueuse, et il se trouvait si peu digne d'elle, qu'il résolut plus que jamais de lui cacher sa passion, et de la dérober aussi à tous ceux avec qui il vivait. Quand il réfléchissait sur ses desirs et sur le peu d'apparence de les voir jamais se réaliser, il perdait toute espérance, car ses vues sur l'avenir étaient très-incertaines. Ses deux protecteurs ne parlaient point de le faire quitter la maison ; Mad. Rosenbach, comme font toutes les mères, disait quelquefois d'un ton sérieux, qu'il fallait cependant que Wilhelm fit quelque chose ; mais on parvenait facilement à l'effrayer sur les dangers de toute espèce que son favori aurait à redouter parmi les étrangers. Wilhelm lui-même ne désirait d'entrer dans une carriere quelconque que pour s'élever

jusqu'à Henriette; il n'osait pas avouer ce motif, et restait en silence. Ainsi se passèrent plusieurs mois pendant lesquels il fut très-heureux à la vérité, mais qui n'avancerent point son espérance d'obtenir la main de celle qu'il aimait.

Il se donnait beaucoup de peine pour cacher sa passion, et son silence l'empêchait de découvrir si Henriette le payait de retour; elle le traitait avec amitié et confiance, mais elle traitait à-peu-près de même plusieurs jeunes gens de sa société. Wilhelm travaillait avec une assiduité incroyable, cependant quelquefois il était prêt à perdre courage quand il songeait que peut-être toutes ses peines seraient inutiles. Pendant longtems il avait balancé sur la partie qui pourrait le plutôt le mener à quelque chose d'avantageux; enfin son choix s'était fixé sur les mathématiques qu'il étudiait avec ardeur dans

toutes ses parties. En peu de tems il parvint à rassembler une grande provision de connaissances, et il y joignit autant de pratique qu'il le pouvait. Par exemple, il dirigeait tous les bâtimens publics de la petite ville qu'il habitait, et faisait des courses dès qu'il entendait parler de quelque machine ingénieuse, pour aller l'examiner. Cette grande application le rendit plus sérieux, plus silencieux qu'il n'aurait dû l'être d'après son âge et ses dispositions naturelles. Henriette seule savait l'égaier ; encore n'était-ce que pour quelques heures, et il retombait bientôt dans son silence et ses réflexions habituelles.

Quelquefois après avoir balancé quelque tems entre l'espérance et la crainte, il se décidait à trancher le nœud et à faire à Henriette l'aveu de sa passion, mais alors il se rappelait du discours du trésorier à Adolphe,

et de son projet à lui ; me taire et mourir, disait-il ! Et aussi-tôt il s'encourageait de nouveau à continuer son travail et ses sacrifices.

CHAPITRE II.

Henriette jouait son rôle avec aisance et avec grace, en se rappellant les principes qu'elle avait adopté. „ L'homme vit pour être heureux ; la „ nature en lui donnant des passions „ la mit sur la voie du bonheur ; mais „ ces passions doivent être réglées par „ la raison ; et soumises au calcul ; dès „ qu'elles peuvent donner plus de cha„ grin que de plaisir, il faut y re„ noncer.

Cependant son cœur jouait aussi son rôle, il formait souvent en secret d'autres desirs que celui de la légére jouissance d'une vie animée par la seule gaieté. Henriette plaisantait sans cesse

sur

sur l'amour, et pensait quelque fois que c'était le vrai bonheur. Depuis longtems elle s'était apperçue qu'elle n'était pas indifférente à Wilhelm, une coquette ignore rarement ses triomphes ; et depuis quelques mois cette pensée l'occupait plus souvent encore. Quand elle observait Wilhelm, et son regard animé, et le noble enthousiasme auquel il s'abandonnait assez souvent, elle ne pouvait s'empêcher de dire : combien une femme aimée par ce sensible jeune homme serait heureuse ! elle ajoutait bien vite avec un plaisir qu'elle ne pouvait se dissimuler ; il ne tient qu'à moi d'être cette heureuse femme, je ne puis m'y tromper ; déjà dans notre enfance lorsque nous prenions ensemble des leçons de danse, son cœur était à moi, il le cachait à cause de son ami ; mais non pas si bien que je ne m'en sois apperçue ; et à présent le moindre en-

courageusement le fera tomber à mes pieds.

Son pere avait dit quelquefois devant elle, que si Wilhelm héritait de ses parens adoptifs il serait un très-bon parti ; et sous ce point de vue sa préférence pour lui était d'accord avec son système ; elle voulait se marier pour être plus libre, et richement, pour attirer du monde chez elle et tenir une bonne maison. Elle continua donc à observer son jeune ami, et comme chaque jour ses soupçons se confirmaient, elle en parla à son pere avec un calme dont le but était de lui persuader qu'elle attendait ses intentions pour se décider.

M. Belman réfléchit un instant et ne trouva rien à objecter contre Wilhelm ; ce jeune homme, dit-il avec complaisance, est adopté complétement par les Rosenbach ; il porte leur nom, il est regardé comme leur fils, leur héritier, et il sera très riche un jour, lors même

qu'il devrait partager avec la prétendue petite fille du trésorier : Wilhelm d'ailleurs a de l'esprit, et saura réparer les défauts de son éducation ; ses talens, ses connaissances, lui feront faire surement son chemin dans le monde ; tout cela me convient fort. Mais Henriette serais-tu heureuse avec lui ? C'est une autre question essentielle ; il est accoutumé dès son enfance à se livrer à tous les écarts de son imagination, et à tous les sentimens de son cœur indompté. Pensez y bien, ma fille ?

— Ne pensez-vous pas vous-même, dit Henriette en souriant, qu'il serait encore susceptible d'être formé ?

— J'en doute, reprit M. Belman ; mais si cela pouvait réussir à quelqu'un ce serait à toi ma fille ; c'est un essai à faire, et tu as mon aveu pour l'entreprendre. Ce fut alors qu'elle se rapprocha des Rosenbach et qu'elle plaisanta Wilhelm sur l'enthousiasme dont

elle aurait voulu le corriger ; mais elle s'y prenait avec adresse et ménagement. Elle avait réussi quelquefois à l'égaier et même elle l'avait obligé de convenir que son exaltation était un défaut ; elle espérait obtenir bien plus encore quand son aveu lui aurait donné sur lui tous les droits de l'amour.

Mais cet aveu n'arrivait point quoiqu'elle le prévint autant que la modestie d'une jeune fille pouvait le permettre ; elle ne comprenait rien à ce silence, et le comprit bien moins encore, quand au lieu de s'avancer Wilhelm devint au contraire plus froid et plus réservé. Elle fit alors quelques tentatives un peu plus marquées pour lire dans son cœur, et comme elles furent sans succès, elle commença à douter de cet amour dont elle s'était crue si sûre. Dans cette incertitude elle se retira de son côté, mais avec précaution, sans le perdre tout-à-fait de vue et sans

cesser son petit manége pour l'enflammer s'il ne l'était pas encore.

Ce ne fut pas une légère mortification pour elle que de ne pouvoir déviner ce jeune homme, qui l'intéressait plus vivement qu'elle ne le croyait elle-même. Quelquefois lorsqu'elle était témoin de sa conduite amicale et confiante avec Antonie, elle s'imaginait que cette belle jeune fille était peut-être sa rivale et l'objet des sentimens secrets de Wilhelm ; elle redoubla alors de soins pour lui enlever sa conquête, et d'activité pour pénétrer Wilhelm, et bientôt elle reprenait son orgueil et ses espérances, parcequ'elle voyait clairement que la tristesse ou la joie du jeune homme dépendaient de sa conduite avec lui..... mais cependant pourquoi se taire quand tout doit lui dire qu'il serait écouté ? Elle retombait dans son incertitude, et elle y resta ; car plus Wilhelm aimait, plus il se taisait.

Antonie l'examinait avec plus de soin encore ; un amour vif et profond, et par conséquent une jalousie plus active, aiguisait bien autant ses regards que la coquetterie d'Henriette. Wilhelm ne disait pas un mot, ne faisait pas un mouvement quelle n'interpretât, suivant ses craintes ou ses espérances. Ces dernières étaient légères, mais elles se ranimaient quelquefois quand elle voyait Wilhelm si calme, si tranquille, si peu distrait de ses études, entendant parler d'Henriette en silence, et souvent la blâmer sans chercher à la défendre. Il ne l'aime pas ; disait-elle alors avec joie ! Une heure après elle les voyait ensemble : ils s'aiment sûrement, disait-elle en soupirant. Ainsi le cœur de ces trois jeunes gens était agité par des passions plus ou moins violentes, mais dont personne autour d'eux ne se doutait ; tous les trois éprouvaient le tourment de l'incertitude, lorsqu'un hasard

vint éclairer la pauvre Antonie et lui donner un autre genre de supplice.

Wilhelm était absent ; il faisait un petit voyage de huit jours dans des mines du voisinage, pour examiner un puits assez curieux et des machines nouvelles. Mad. Rosenbach voulut en profiter pour faire nettoyer à fond son appartement ; elle y présida elle-même ; comme une bonne ménagère elle avait des doubles clefs de toutes les serrures de la maison ; elle ouvrit les armoires de son cher fils et rangea son linge et ses habits. Ensuite elle appella Antonie et lui donna pour sa part le soin d'arranger le bureau ; regarde, dit-elle en l'ouvrant, comme tout est en désordre, et tous les papiers confondus, et ces taches d'encre sur la table ! ce qui est permis à son pere, ne l'est pas à un jeune homme ; je veux qu'il prenne l'habitude de l'ordre. Range avec soin toutes ces feuilles de papier sui-

vant leur grandeur dans ces tiroirs. Nettoye bien les taches d'encre, et qu'à son retour il trouve son bureau comme il devrait toujours être.

Antonie se mit avec plaisir à un ouvrage qui regardait son bien aimé, et rangea tous les papiers. Elle voyait son écriture, ses dessins, et quoique ce ne fut que des études de mathématiques où elle n'entendait rien, des lignes, des triangles, de petits points; c'était sa main chérie qui les avait tracés; elle regardait tout avec le plus tendre intérêt. Elle tomba sur quelques feuilles détachées de remarques sur l'histoire, et les parcourut avec bien plus de plaisir encore; son cœur fut vivement ému en voyant à chaque ligne, des preuves de son amour pour la vertu, de sa haine pour le vice, ou pour l'ostentation, de son humanité, de la vérité de ses jugemens sur les hommes célèbres ou sur les événemens; et tou-

tes ses idées étaient exprimées dans un style si pur et si simple, ses jugemens étaient énoncés avec tant de modestie et de candeur! Il parlait si peu, qu'elle ne le connaissait point encore sous ce point de vue. Sur ses feuilles que personne ne devait lire, son ame innocente et belle, se peignait dans toute sa force et sa pureté. Elle retrouvait les leçons de sa chère grand-mere et les sentimens habituels de son cœur; c'était tout ce qu'elle avait senti et pensé en lisant l'histoire, sans savoir l'exprimer comme lui. Une si douce sympathie lui fit verser des larmes de joie; comme par enchantement toutes ses craintes se dissiperent; il lui semblait qu'une voix secrette lui disait: un cœur aussi semblable au tien doit t'appartenir. Elle serra contre sa poitrine un paquet de plusieurs feuilles qu'elle tenait à la main en disant doucement; il est à moi, il m'appartient pour tou-

jours. Hélas! ces feuilles contenaient l'arrêt de son éternel malheur, elles étaient intitulées *Méditations nocturnes.* Les méditations de son Wilhelm l'intéressaient plus encore que ses remarques, elle les presse sur ses lèvres, et veut en parcourir une page; mais à peine en a-t-elle lu quelques lignes, qu'elle tombe sur la chaise qui était devant le bureau, pâle, tremblante, et sans aucun autre sentiment que celui de la plus profonde douleur. Elle resta longtems dans cet état et n'en fut tirée que par sa mère qui rentra en lui reprochant sa lenteur; elle s'approcha du bureau, le ferma et donna un autre ordre à Antonie. Celle-ci tenait encore à la main le fatal paquet et ne put le remettre à sa place; elle l'emporta dans sa chambre, et dès qu'elle put y être seule, elle l'ouvrit avec le plus affreux serrement de cœur, et lut ce qui suit:

Méditations nocturnes.

„ Il est minuit, je viens de contem-
„ pler la vaste étendue du firmament,
„ resplendissant d'innombrables étoi-
„ les..... Moi, l'atôme des atômes,
„ perdu dans l'immensité; moi, faible
„ mortel, je puis élever mes yeux jus-
„ qu'aux merveilles de la création! Je
„ puis fixer l'étincelant Sirius! Je puis
„ entrevoir jusqu'aux soleils les plus
„ éloignés..... Henriette, ô ma bien
„ aimée! Ce cœur qui t'adore, cet
„ esprit immortel qui m'anime, sont
„ encore au-dessus des merveilles de
„ la création; il s'élève avec toi par
„ delà les mondes et les soleils péris-
„ sables..... Ils passeront, et mon ame
„ remplie de toi, cette ame embra-
„ sée d'amour existera pendant toute
„ l'éternité.

„ Avec toi, fille céleste, j'habiterai
„ ces régions inconnues, et nos ames

„ confondues ensemble ne seront plus
„ séparées. Je t'aime, et tu m'appar-
„ tiens ! *Je t'aime*, Henriette ! Ces mots
„ ont un pouvoir magique qui te lie à
„ moi pour jamais. Mes bras ne t'ont
„ point serrée, mon cœur brûlant n'a
„ point palpité contre le tien ; tu ignores
„ mon amour, mais qu'importe ? Tu
„ es à moi. — Que des mers orageuses
„ s'élèvent entre nous, et nous sépa-
„ rent pendant quelques instans de vie ;
„ la mort, le tombeau, l'éternité nous
„ réuniront dans notre patrie. Hen-
„ riette, tu fus créée pour devenir un
„ ange de lumiere, déja tu ressembles
„ à ces esprits aériens et célestes dont
„ tu dois augmenter le nombre. Je
„ vois ta forme délicate et svelte, or-
„ née d'aîles brillantes, enveloppée
„ d'un tissu léger comme les vapeurs
„ du matin ; je la vois prendre son
„ essor et s'envoler vers les cieux.

„ Quel est le desir qui presse mon
„ cœur palpitant de la plus douce joie ?
„ Quel est le bien suprême que j'ose
„ espérer ? C'est ton amour, Henriette,
„ c'est que tu sois à ton amant, comme
„ il est à toi. Henriette, combien mes
„ vœux sont différens de ceux des au-
„ tres mortels qui prétendent t'aimer !
„ Ce n'est pas tes baisers que je de-
„ mande, ce n'est pas de presser ton
„ sein d'albâtre contre ma poitrine. Il
„ appartient aussi à la mort le beau
„ sein de mon Henriette, ces lèvres
„ de rose deviendront comme la feuille
„ d'un lys ; ces yeux aussi brillans que
„ l'étoile de Sirius s'éteindront ; et
„ quand j'oserais presser ce sein et ses
„ lèvres, quand ses yeux se fixeroient
„ sur les miens avec l'expression de
„ l'amour, la mort ne viendrait-elle
„ pas bientôt nous séparer ?.... nous

» séparer, mon Henriette !.... ah ! j'ose
» espérer à un bonheur plus durable
» dans les régions fortunées où le mot
» de séparation est inconnu, où les
» mille milliards de siècles sont moins
» qu'un instant ici-bas. Quelque soit
» mon sort, je veux me taire Hen-
» riette ; qu'un homme assez heureux
» pour mériter ta main, te conduise à
» l'autel, je saurai me taire et mourir...
» Oui, mourir ! aller t'attendre quel-
» ques instans dans notre céleste de-
» meure ; là, bientôt tu viendras réunir
» ton cœur, au cœur qui aura su
» t'aimer, au seul cœur digne du tien ;
» alors tous les voiles dont il s'enve-
» loppe seront déchirés, tu le connaî-
» tras et tu me diras ; me voici, mon
» ami, un songe, une illusion d'un
» moment nous a séparés ; à présent je
» suis à toi, à toi pour l'éternité, car
» toi seul tu m'as aimée.

„ *Gémir et mourir*..... si jeune
„ encore, si plein de vie et d'amour!
„ Henriette, s'il était possible, si un
„ hasard fortuné, ou plutôt l'être-su-
„ prême qui lit dans mon cœur, Dieu
„ tout puissant et tout bon; si déjà
„ sur cette terre, Henriette pouvait
„ m'aimer et m'appartenir! Henriette,
„ ô si je voyais ton regard attendri
„ s'attacher sur moi, si le mouvement
„ égal et doux de ton sein, devenait
„ plus agité, si ta main serrait la
„ mienne, si ta bouche prononçait,
„ Wilhelm je t'aime! Pourrais-je sou-
„ tenir l'excès de mon bonheur! ainsi
„ que celui de ma douleur si je te
„ voyais à un autre, il m'ôterait la
„ vie; mais si tu me la rendais par
„ un sourire, si je pouvais te la con-
„ sacrer! N'en doutes pas, Henriette,
„ tu deviendrais déja mon ange tuté-

„ laire, l'ame de mon ame ! Je ne
„ serais plus que ce que tu ordonne-
„ rais, tu calmerais à ton gré cet en-
„ thousiasme qui te déplait, parce que
„ ton esprit et ton cœur ont déja la
„ douce sérénité, le calme des habi-
„ tans du ciel. Le mien, semblable à
„ une mer en tourmente, doit me don-
„ ner souvent à tes yeux l'air d'un
„ insensé. Oui ma bien aimée, mon
„ cœur si froid en apparence, dont je
„ te dérobe avec tant de peine les mou-
„ vemens, est dans une agitation con-
„ tinuelle; et toi, ta vie s'écoule comme
„ un ruisseau pur et limpide qui tra-
„ verse une prairie émaillée, se joue
„ avec un doux murmure entre les
„ fleurs qui naissent sur ses bords ar-
„ gentés, et dont un léger zéphir sou-
„ lève à peine les ondes. Telle est,
„ Henriette, l'image de ton innocente
„ gaîté, du paisible repos de ton cœur.
„ O quand le mien pourra-t-il en jouir?
„ Quand tu seras à moi, Henriette.

„ Le beau paysage éclairé tout-à-
„ l'heure par la douce lumiere de la
„ lune, est à présent caché sous un
„ un épais nuage ; la vapeur s'élève
„ lentement et me dérobe déjà la
„ demeure où repose Henriette. L'é-
„ toile de Sirius est obscurcie, à
„ peine entrevois-je encore étinceller
„ quelques soleils dans le lointain.
„ Ainsi mon Henriette, la seule pensée
„ que peut-être tu ne m'aimeras ja-
„ mais, obscurcit mon existence,
„ anéantit tout pour moi. Henriette!
„ Henriette! que deviendrai-je? Dans
„ ton innocence, tu ne vois pas, tu
„ ne sens pas le feu qui me consume ;
„ si ton haleine m'atteint, si ta main
„ se pose sur mon bras, si ton vête-
„ ment touche le mien, ce que j'éprouve
„ ne peut s'exprimer. — Oui, c'est
„ alors la mort que je desire avec ar-

„ deur comme le seul moyen de me
„ rapprocher encore plus de toi, et
„ cependant personne, non personne
„ au monde ne sait le secret de mon
„ amour, il faut qu'il reste dans mon
„ cœur comme dans un sanctuaire:
„ voudrais-je, Henriette, altérer ton re-
„ pos! L'autre jour je te vis de ma
„ fenêtre caresser un enfant, ta belle
„ bouche pressa plusieurs fois ses lè-
„ vres vermeilles, ses petits bras se
„ serrèrent autour de ton cou, sa tête
„ reposa sur ton sein. — J'ai attiré cette
„ jolie petite fille chez moi par des
„ présens et des caresses, j'ai cherché
„ sur ses lèvres enfantines le baiser
„ que tu lui as donné, je l'ai pressé
„ aussi sur mon cœur; comme vous
„ aimez cet enfant, Wilhelm, m'a dit
„ ma sœur.... oh! oui je l'aime, dis-je
„ en la serrant encore, et mon cœur
„ ajouta, elle a été aussi contre le
„ cœur d'Henriette.

„ Oh ! que ne suis-je moi-même cet
„ enfant ! tu me serrerais sur ton
„ cœur, sur tes lèvres ; mes petits
„ bras seraient aussi autour de ton
„ cou, et ma tête sur ton sein.....

Antonie tenait cette feuille dans ses tremblantes mains, et l'inondait de ses larmes ; tout était fini pour elle, Wilhelm en aimait une autre avec un feu qui l'embrasait elle-même ; elle voyait cet adoré Wilhelm écrire ces pages brûlantes pendant le silence des nuits, et s'élever par son noble enthousiasme jusqu'aux plus sublimes pensées qu'un autre objet lui inspirait..... et quel objet ! une coquette insensible, incapable d'aprécier le cœur passionné dont elle était idolâtrée. Toutes ses espérances étaient anéanties: jusqu'à ce moment elle avait osé se flatter quelquefois que Wilhelm serait repoussé par la froideur et les railleries d'Henriette ; mais elle voyait à

présent qu'il attribuait cette froideur et cette gaieté à la pureté de son ame, à la belle harmonie de son cœur, à la douce sérénité de l'innocence. — Pauvre Antonie! de combien de sentimens pénibles est-elle déchirée tour-à-tour; douleur d'avoir perdu Wilhelm, dépit contre celle qui lui enleve ce trésor sans en connaître le prix, uniquement pour en faire un trophée à sa vanité!

La jalousie d'Antonie se cachait sous la forme de la générosité; comment, pensait-elle, je verrais tranquillement ce cœur sensible, cette ame ardente, élevée, devenir le jouet d'une coquette qui n'a aucune idée de l'amour, et pour qui le cœur et le bonheur de Wilhelm ne sont rien! Non, non, il faut qu'il connaisse l'objet de son fatal attachement; *releve-toi, Antonie!* m'a dit mon grand-pere. Il m'a sauvée, il faut que je sauve aussi son fils.

Au bout de quatre minutes elle avait déja formé son plan, non pour parler à Wilhelm et détruire son. illusion, mais pour démasquer Henriette et la faire paraître telle qu'elle était en effet. Elle était fachée que Wilhelm fut encore absent huit jours, que pendant ce longtems encore il adora son Henriette comme une divinité, et qu'elle jouit de ce triomphe. Cependant cette absence pouvait lui être utile pour préparer ce qui était nécessaire à l'exécution de son projet; elle voyait déja en idée sa rivale confuse, humiliée, mais elle-même en sera-t-elle plus heureuse? Elle n'eut pas même la pensée qu'elle allait travailler pour elle; non, non, dit-elle en secouant tristement la tête, je ne veux que sauver Wilhelm du plus affreux des malheurs pour un cœur tel que le sien, celui de lier son sort à une femme vaine et coquette; et pour qu'il n'attribue pas ce que je

vais faire à la jalousie, je forme le vœu de renoncer à lui pour toujours; jamais il n'obtiendra ma main.

Fatiguée de tous les sentimens pénibles qu'elle avait éprouvé, effrayée du vœu solennel qu'elle venait de former, son cœur se serra, ses yeux se fermèrent et pendant quelques minutes l'image de Wilhelm fut effacée; elle n'eût plus aucune idée distincte.

Revenue de cet état moins douloureux que le sentiment de ses peines, elle fit un effort sur elle-même; et descendit auprès de son grand-pere pour apprendre de lui quelles étaient ses vues sur le mariage de Wilhelm. Quoique Henriette plut assez aux deux freres, elle avait bien un peu l'espoir que cela n'allait pas au point de la desirer pour l'épouse de leur cher Wilhelm.

CHAPITRE III.

Au moment où elle ouvrit la porte, le trésorier disait avec la vivacité qu'il mettait toujours à la dispute : Oui mon frere, je le soutiens, j'en réponds devant Dieu et devant les hommes ; *il faut laisser le soleil se coucher sur sa colére.* La colére, mon frere, dépend, comme je te le disais l'autre jour, de la huitieme paire de nerfs qu'on appelle la pathétique ; il faut qu'ils soyent détendus pour qu'on puisse se calmer ; cette paire de nerfs régit la poitrine, les intestins, et passe dans les bras et dans les jambes. Tous les prédicateurs et les moralistes du monde prêcheraient en vain tant que cette paire de nerfs est en mouvement ; et tu ne saurais croire combien une heure ou deux de sommeil la tranquillise.

— *Henri.* Mon frere, je parlais de cette image divine qui est en nous ; et toi tu parles de la créature mortelle ; elle peut attendre dans le sommeil qu'un bon moment revienne ; mais notre cœur, notre ame ne doivent pas attendre que notre corps soit en repos. Il faut tout de suite, mon frere, se répentir de ses mouvemens violens et pardonner à son ennemi. Il est donc plus noble de dire : *ne laissez pas coucher le soleil sur votre colere.* Quel serait le mérite de se vaincre quand le moment de la passion est passé ? Tu parles du sang et des nerfs... Il nous est ordonné de tenir notre ame en bride, et non pas nos nerfs. Il nous est dit : réconcilie-toi sur le moment avec ton frere. Bon Dieu, comment pourrais-je prendre avec moi sous la même couverture, la colere, la haine, l'envie, ou la malveillance ? Non, mon frere, l'homme doit monter dans son lit tel qu'il descendra un jour

jour dans le tombeau ; les larmes du répentir doivent amollir la dureté du cœur avant que le sommeil puisse fermer les yeux du pécheur, ses aîles bienfaisantes ne doivent s'étendre que sur les cœurs paisibles.

— *Ferdinand.* Et sur les cœurs brisés, mon frere.

— *Henri, avec émotion.* Tu as raison, bien raison.

Le capitaine serra Antonie contre son sein ; il fallait qu'il embrassa quelqu'un. Je suis affecté douloureusement, ma chère enfant, lui dit-il, de ce que tant d'hommes laissent coucher le soleil sur leur haine, et sur leur colere, sans songer au dernier soleil de leur vie.

Un sentiment pénible força Antonie à se retirer des bras du capitaine, et même de la chambre ; quand elle fut dans la sienne elle versa des larmes amères. Toutes les fois qu'elle levait les yeux, elle voyait le soleil descendre lente-

ment sur l'horison, et ces parole, *ne laissez pas coucher le soleil sur votre colere*, pressaient douloureusement son cœur. Le soleil se coucha, et le sentiment pénible qu'elle avait contre Henriette n'était pas encore dissipé.

En réfléchissant sur la conversation des deux freres, elle trouva cependant, comme elle l'avait déjà pensé une fois, qu'Henriette n'était peut être pas aussi coupable qu'elle le lui avait paru d'abord, et que sa prévention contre cette jeune fille provenait en grande partie, d'envie et de jalousie. Elle s'endormit enfin avec le sentiment qu'elle était injuste, et en versant des larmes de répentir.

La lendemain en se réveillant, ses sentimens étaient fort adoucis, elle était du moins en état d'examiner sans prévention ce qu'on pouvait reprocher à Henriette. Elle trouva qu'Henriette ignorait absolument l'amour de Wil-

helm, que personne n'avait le droit de trouver mauvais qu'elle considerât la vie et ses rapports sous un autre jour que Wilhelm, Antonie et le capitaine.

La jalousie était bien encore au fond de son cœur, mais sous des couleurs moins sombres.

Un second soleil se coucha et Antonie trouva sa haine contre Henriette encore plus injuste ; quels sont donc, pensait-elle, les torts de cette jeune fille ? Elle parle, elle danse, elle joue, elle chante mieux que moi ; elle se met avec goût, elle plaisante agréablement, elle sait une quantité de choses que j'ignore ; tout cela ne sont pas des défauts. Sans doute, en se moquant de l'enthousiasme, elle tourne en ridicule aussi celui qui a sa source dans la vertu ; mais avec cela elle est gaie, elle est complaisante, indulgente; elle est polie sans être fausse.

En derniere analyse, elle ne pouvait

lui reprocher que d'envisager froidement des objets qui faisaient palpiter le cœur d'Antonie, qui enflammaient son imagination, et cette gaité, cet abandon, cette franchise qui passaient quelquefois les bornes de la réserve imposée aux femmes, et que les hommes appellent du naturel et de l'innocence. Elle s'arrêta enfin à l'idée que Wilhelm ne pourrait jamais être heureux avec Henriette ; c'était un dernier recoin de son cœur où se cachait encore la jalousie ; mais le trésorier ne lui permit pas d'y séjourner longtems.

Un jour Antonie mit avec adresse l'entretien sur Wilhelm ; elle le blâmait doucement de ce que si peu de gens lui convenaient, et elle en rejettait la faute sur la vivacité de sa tête. Cela est en même tems vrai et faux, dit Ferdinand froidement, chaque chose dans le monde a deux faces. Je te demanderai donc avec qui Wilhelm ne pour-

rait-il pas s'arranger ? serait-ce avec ses amis ? mais il les aime de toute son ame.

Et, demanda Antonie, s'il venait à découvrir qu'il n'est pas aimé avec la même chaleur qu'il aime lui-même comme cela doit souvent arriver ?

— *Ferdinand.* Non, il ne le trouvera pas, précisément à cause de la chaleur de sa tête, et s'il le trouve ce sera tant mieux, il en déviendra plus calme ; alors les autres hommes lui conviendront mieux, et lui-même conviendra mieux à la portion de bonheur destinée à l'humanité. Ce qui m'alarmerait pour lui, Antonie, ce serait qu'il choisit pour l'objet de ses plus chères affections un cœur aussi sensible, une tête aussi chaude que la sienne : il a besoin d'un glacier, à la neige duquel il puisse rafraichir quelquefois sa poitrine brûlante. Il vit bien avec ses amis, parcequ'il les aime ; avec ses ennemis,

parce qu'il leur pardonne; avec les méchans, parce qu'ils le craignent; avec les sots parce qu'il les ménage. Tu vois donc qu'il convient assez bien aux hommes avec qui il doit vivre; reste à savoir s'ils lui conviendront.

— *Antonie.* C'est ce que je pensais aussi; c'est précisement ce que j'entendais, mon cher pere.

— *Ferdinand.* Eh bien! tu dois donc blâmer les hommes et non pas notre Wilhelm.

— *Antonie.* Sûrement ils ne l'aimeront pas comme il mérite de l'être, ils ne sauront pas apprécier la beauté de son ame.

— *Ferdinand.* Ce sera leur faute, et c'est eux qui y perdront; il les aimera; et s'il était vraiment attaché à quelqu'un, je réponds que son amour réchaufferait même le cœur le plus froid.

— *Antonie.* Mais vous avez dit

vous même, mon cher pere, qu'il était à craindre qu'il ne fut malheureux si.....

— *Ferdinand.* Oui, mon enfant, les hommes ne le rendront pas malheureux, car il ne cessera jamais de les aimer ; mais les vices, mais les crimes des hommes l'affecteront douloureusement. Tu ne le connais pas, Antonie, et j'en suis faché ; après mon frere, c'est l'homme que j'estime le plus au monde ; il exige, il demande si peu, et cependant il donne beaucoup. Pour de la simple bienveillance, il donne immensément d'amitié et de reconnaissance ; pour une petite confiance, il donne son cœur tout entier.

Ainsi Ferdinand enlevait à la pauvre Antonie, même sa derniere espérance ; et le triomphe secret de pouvoir penser que Wilhelm aurait été plus heureux avec elle qu'avec Henriette. Au commencement elle ne voulait pas convenir avec elle-même que

son grand pere eut raison..... Cependant Wilhelm n'avait-il pas écrit : *Tu es à moi Henriette, et quand même un autre homme te conduirait à l'autel ?* Il était clair que c'était lui qui aimait, et qu'il ne demandait pas même d'être aimé pour être heureux par son amour ; Henriette était donc completement justifiée à ses yeux ; si même, pensait Antonie, elle ne mérite pas parfaitement le cœur de Wilhelm, cependant elle peut faire son bonheur.

Au milieu des larmes douloureuses d'un sentiment sans espérance, Antonie eut assez de courage pour former un projet noble et généreux. Elle ne pouvait pas être l'amante de Wilhelm, elle voulut du moins être l'instrument de son bonheur ; elle saisit cette idée avec une vivacité à laquelle, sans qu'elle s'en doutât, se mêlait peut-être un sentiment d'orgueil secret. Elle voulait que Wilhelm la respectât comme

son ange tutélaire, puisqu'il ne pouvait l'aimer comme sa femme ; elle voulait d'abord le rendre heureux, ensuite mourir de douleur, et l'emporter ainsi sur la Comtesse Elisabeth. Déja l'imagination d'Antonie était exaltée ; à présent elle se regardait comme un être d'une nature supérieure qui n'appartient plus à cette terre, qui aime, bénit, et rend heureux d'une manière invisible.

Son plan était de rendre Henriette digne de Wilhelm, et de les réunir ensuite.

CHAPITRE IV.

Antonie se prépara très-sérieusement au rôle qu'elle voulait jouer. Elle reçut le jeune homme qu'elle aimait si tendrement, et à qui elle voulait tout sacrifier avec une amitié calme, et

bientôt elle éprouva véritablement avec lui le repos qu'elle avait résolu de feindre.

Peu de jours après le retour de Wilhelm, la famille du ministre et celle du trésorier allérent se promener au petit bois de la chapelle. Antonie fit les honneurs de cette partie avec tant de grace et de tranquillité, que personne ne put avoir l'idée qu'elle eut le projet de prononcer ce jour là le vœu le plus difficile pour un cœur occupé d'une vive passion; celui de sacrifier son amour à un amour étranger.

La petite société entra dans la chapelle; Antonie sut arranger les choses de maniere qu'Henriette se trouva assise à côté de Wilhelm au pied du monument; elle-même s'en approcha et souriant avec une expression de mélancolie, elle posa la main sur la poitrine de la statue et dit en elle-même, *aimer, se taire, et rendre heureux.*

Elle sortit alors pour rafraichir au grand air sa tête brûlante, et soulager par un soupir sa poitrine oppressée. Elle rentra ensuite dans la chapelle, et son beau visage reprit l'expression d'une tranquillité douce. Lorsque Wilhelm se leva, elle prit sa place auprès d'Henriette à qui ce jour là elle parut très-attrayante et très-aimable; après avoir causé quelque tems, elles se levèrent pour se promener ensemble dans le petit bois. Au bout d'une heure d'entretien, Henriette fut forcée de convenir avec elle-même, que jusqu'alors elle n'avait pas connu Antonie.

Antonie ne flatta pas Henriette ce jour-là plus qu'à l'ordinaire, mais elle était moins sérieuse, moins sombre, et lui donnait plus d'occasion de se montrer à son avantage. Que pensez-vous de cela, Henriette, lui demanda-t-elle souvent dans la conversation gé-

nérale? Et elle écoutait sa réponse avec attention.

Antonie ne manque point de sens; dit le même soir Henriette à son père, sa manière calme et silencieuse que j'ai pris, je l'avoue, pour un défaut d'esprit, est peut-être une vertu de son caractère. Je lui ai entendu faire aujourd'hui des réflexions très-judicieuses, qui bien sûrement lui appartenaient; et quand elle est prévenante et amicale comme nous l'avons vue dans cette journée, elle est véritablement séduisante. Vous savez, mon père, que je n'aime pas l'affectation de sensibilité et de pathétique, surtout chez une jeune fille, mais chez Antonie, c'est une expression vraie et naturelle qui part du cœur, et qui lui sied à merveille.

Je suis charmé pour toi, lui dit M. Belman, que tu la trouves aimable, puisque nous sommes en relation avec

la famille du trésorier, et si Antonie a des dispositions elle ne peut manquer de se former en vivant près de toi.

Dès ce jour-là, Antonie alla voir très-souvent Henriette chez elle, ce qu'elle n'avait pas fait auparavant; leur liaison devint plus intime, et chaque jour elles pensaient plus avantageusement l'une de l'autre. Sans doute Antonie s'apperçut bientôt des notions que sa nouvelle amie avait sur l'amitié et sur l'amour, mais le cœur d'Henriette n'était pas encore tout-à-fait étouffé par la coquetterie, la froide raison et les calculs; il se montrait de de tems en tems et la faisait paraître sous un jour plus intéressant. Quelquefois l'œil d'Henriette s'enflammait quand Antonie lui parlait de l'amour avec tout le feu de son ame. Que l'homme pourrait être heureux! s'écria-t-elle un jour entraînée par l'enthousiasme de son amie. — Que tu es heureuse toi,

Henriette, dit Antonie! toi qui possédes tout ce qui fait naître l'amour, tout ce qui l'entretient; toi dont l'esprit et les connaissances te rendent digne d'être aimée de l'homme le plus estimable.

Au bout de quelques mois Antonie fit tomber la conversation sur Wilhelm; elle se laissa entraîner par son sentiment et en parla avec un tel feu, qu'Henriette lui dit en souriant : tu es prise, Antonie, tu l'aimes.

— Je ne l'aime pas d'amour reprit Antonie d'un ton calme et assuré, mais je voudrais que ton cœur ne fut pas aussi tranquille quand on prononce son nom.

— *Henriette.* Tu es mon amie, et tu voudrais voir mon cœur agité! je t'aime, Antonie, comme j'aime Wilhelm, et mon cœur est tranquille.

Antonie louait à présent son frere si souvent, et d'une maniere si mar-

quée qu'Henriette dut en être frappée ; elle eut bientôt l'idée que Wilhelm avait chargé sa sœur de sonder ses dispositions ; elle témoigna franchement ses soupçons à son amie.

Voudrais-tu, lui demanda Antonie, être aimée d'un homme qui aurait besoin d'un interprête ?

— *Henriette.* Pourquoi donc tous ces éloges ? Pourquoi tous ces souhaits, Antonie, si ton frere ne sait rien de tout cela ?

— *Antonie.* Mais si mon frere t'aime secretement, s'il ne veut pas parler parce que son sort est incertain ?

— *Henriette.* Secretement..... sans même te le dire ! Et je ne m'en suis pas apperçue ! Et tu le saurais Antonie ! cela me parait bien étrange.

— *Antonie.* Il t'aime, Henriette.... Il aime et il se tait.

— *Henriette rougit.* Et cependant tu le sais.

— *Antonie.* Il aime, et se tait, même avec moi.

Antonie sortit alors de son sein les feuilles de Wilhelm, elle raconta comment elles étaient tombées entre ses mains ; elle les donna à Henriette en lui disant ; tiens, lis, vois comme tu es aimée. Je reviendrai dans une demi-heure, tu me diras ensuite franchement ce que tu éprouves.

Henriette lut ces feuilles avec beaucoup d'émotion ; elle ne rit point comme à son ordinaire de l'enthousiasme qui les avait dictées ; mais en les lisant elle éprouva dans son cœur quelque chose d'analogue..... Une douce chaleur parcourut ses veines ; elle sentit s'écrouler cet édifice fondé sur les froids calculs de l'égoïsme et de la vanité. Elle n'aimait pas encore ce jeune homme dont la passion s'exprimait avec tant de force ; mais son image s'imprimait plus profondément dans son ame ; un attrait

puissant l'entraînait vers lui, vers Antonie, vers un cœur dans lequel le sien put s'épancher.

Antonie revint les yeux baissés, et sans rien dire. Henriette lui rendit les feuilles.

Pourquoi si sombre, Henriette? les as-tu lues, dit Antonie sans reprendre les feuilles?

Oui, répondit-elle avec embarras;.... tu sais que je n'aime pas l'exaltation, et celle-ci est poussée si loin!

Antonie prit vivement les feuilles et les serra avec dépit dans sa poche. — Eh bien! Henriette, ne disons plus un mot sur mon frere.

Ici Henriette se jeta dans les bras d'Antonie, pressa sa joue brûlante contre celle de son amie. Dois-je mourir de honte, lui dit-elle en fondant en larmes?

Antonie ne put plus douter que Wilhelm ne fut aimé d'Henriette; un mouvement de jalousie se réveilla dans

son sein ; mais elle le reprima avec courage et voulut achever le sacrifice de ses affections.

Dès qu'Henriette put réfléchir avec plus de calme , elle trouva dans cette aventure beaucoup de choses extraordinaires. Les idées auxquelles elle s'était accoutumée pendant si longtems , et dont elle s'était glorifiée , se mêlaient encore à ses nouveaux sentimens , rendaient ses résolutions incertaines , et la mettaient en contradiction avec elle-même. Elle demanda une copie des fragmens de Wilhelm , et jamais elle ne les lut sans que son cœur fut profondément ému ; mais toujours aussi sa tête finissait par penser , ce n'est que de l'enthousiasme.

Elle observait avec soin Wilhelm , et s'appercevait en même tems qu'elle l'intéressait chaque jour davantage; elle finit pas s'avouer à elle même et ensuite à son amie , que l'amour pro-

fond et silencieux de ce sensible jeune homme, avait enfin gagné son cœur.

Mais que ferons-nous à présent, demanda Antonie après cet aveu ?

Rien..... rien du tout, reprit Henriette un peu piquée.

— *Antonie*. Nous en resterons donc toujours au point où nous en sommes. Wilhelm ne parlera sûrement pas (Henriette soupira.) J'avais eu l'idée de réveiller l'attention du bon oncle Henri, et de lui dire : Je soupçonne que Wilhelm aime Henriette, et qu'il se tait parce que son sort est encore incertain. Tu n'imagines pas ce que mon grand-pere pourrait faire pour Wilhelm ? Il a déja laissé entrevoir qu'il lui serait aisé de se le faire donner pour adjoint dans son emploi ; un mot le déciderait sûrement, et alors, Henriette.....

Henriette rougit en pensant combien elle serait heureuse de devenir la

compagne d'un aussi excellent jeune homme ; mais en même tems elle pensa à son pere et au desir qu'il avait si souvent exprimé de voir sa fille heureuse et riche.... Oui Antonie, dit-elle, il serait bon que messieurs Rosenbach s'expliquassent sur ce qu'ils veulent faire pour Wilhelm ; alors nous laisserions tes parens et les miens décider de notre sort. Il suffit que nous sachions que Wilhelm m'aime, il parlera assez quand il en sera tems. Oh ! Antonie, s'il entendait notre conversation, ne suffirait-elle pas pour éteindre son amour ?

—*Antonie.* Ta tête s'exalte aussi, Henriette.

—*Henriette.* Si jamais il pouvait croire que c'est moi qui fais tout cet arrangement, et avant qu'il m'ait parlé !

—*Antonie.* Ta tête s'exalte te dis-je; mais tu as raison, je me tairai.... Je glisserai seulement quelques mots à l'oncle Henri.

CHAPITRE V.

La démarche à laquelle Antonie s'était engagée lui coûtait infiniment, et lui paraissait même quelquefois au dessus de ses forces. Le sacrifice de la comtesse Elisabeth lui avait paru facile dans les commencemens, à présent elle pouvait à peine le comprendre ; son cœur, disait-elle, était plus dur que le marbre qui le couvre, si elle a pu sacrifier ainsi à une autre le bien qu'elle possédait, tandis que j'ai tant de peine à céder celui sur lequel je n'ai aucun droit.

Le trésorier parlait un jour de la vertu; la preuve la plus forte, disait-il, que l'homme est né pour la vertu et qu'il est capable des plus grands sacrifices, est cet enthousiasme involontaire qui s'empare de lui au récit ou à la lecture de quelque belle action.

Antonie l'interrompit promptement ;

ne serait-ce pas plutôt, dit-elle, la preuve de notre vanité et de notre indolence à pratiquer la vertu ?

Il était si rare qu'Antonie parlât d'un ton décidé, et que personne dans la maison osât interrompre et contredire le trésorier, que tout le monde la regarda avec étonnement..... Son grand-père lui dit vivement ; *vanité, indolence*, qu'entends-tu par-là ?

Antonie réfléchit un instant, puis levant ses beaux yeux, elle dit avec modestie et simplicité ; nous admirons souvent, même avec enthousiasme, un beau spectacle, un beau tableau ou toute autre production des arts poussée jusqu'à la perfection, et cela ne veut pas dire que nous soyons destinés à devenir de grands acteurs ou de bons artistes. Cet enthousiasme qu'on exprime au récit d'une action vertueuse n'est peut-être qu'une espèce d'illusion qu'on veut faire aux autres ; ou qu'on

se fait à soi-même, que l'on en serait aussi capable, et un moyen de passer pour vertueux sans se donner beaucoup de peine. Ne sommes-nous point comme les enfans, quand ils entendent le bruit du tambour, ils croient qu'il n'y a rien de plus facile, et disent, j'en ferais bien autant. J'ai entendu blâmer la comtesse Elisabeth, de s'être fait bâtir une chapelle. Mais mon cher grand père, a-t-on réfléchi combien il est rare, et combien il est difficile de mériter une chapelle de ce genre?

Voilà pour toi Wilhelm, dit Ferdinand. — Mais oui tu as raison, Antonie. Il faut que j'avoue, ajouta-t-il en riant, que cette petite fille vient avec quatre paroles de renverser un système sur lequel je n'avais même jamais formé le moindre doute; et tu sais, mon frère, que je ne renonce pas facilement à mes systêmes. Mais il faut être juste, la comparaison des enfans et du

tambour m'a frappé. Oui, mon frère, nous sommes tous de grands enfans, et quand nous nous extasions sur la mort de Socrate, ou sur quelque belle action des héros de l'antiquité, c'est un jeu de notre vanité qui nous persuade que nous en ferions autant, ou de notre paresse qui veut le persuader aux autres. — Oui c'est bien cela même. — Mais dis moi, Antonie, comment as-tu pu en venir à cette profonde réfléxion ? En vérité je croirais presque que tu as senti toi-même combien il est difficile de mériter une chapelle.

Les joues d'Antonie devinrent cramoisi; elle combattit quelques minutes les larmes qui remplissaient ses yeux et qu'elle voulait retenir; ne pouvant plus en être maîtresse, elle se leva et sortit de la chambre.

Je me réjouis, dit le Capitaine; lorsqu'elle fut sortie, qu'Antonie ait exprimé

primé ce que j'ai pensé mille fois; lorsque toi, mon frère, et Wilhelm vous parliez d'une action grande et vertueuse comme d'une chose toute simple, vos réflexions là-dessus me paraissaient tenir à l'orgueil, cependant je n'étais pas sûr de ne pas me tromper. Quant à moi, je remercie Dieu de n'être pas plus méchant; mais à la grandeur d'ame, à la véritable bonté, je n'y ai nulle prétention.

Depuis ce jour-là, Ferdinand ne parla plus de sa grande preuve en faveur de la vertu; mon frère, dit-il un jour, je suis obligé de convenir que j'ai vu beaucoup d'hommes, du nombre desquels je dois malheureusement me compter, dont l'enthousiasme vertueux est dans le fond le seul mérite..... On parle avec chaleur de la vertu pour persuader aux autres hommes, ce qu'on finit par se persuader à soi-même, que l'on serait prêt à chaque instant à lui

sacrifier sa vie et sa fortune. L'homme véritablement vertueux, je ne veux nommer personne, est toujours calme et humble.

Antonie aussi était calme et humiliée quand elle sentait combien son sacrifice devenait chaque jour plus pénible ; elle avait promis à Henriette de parler au capitaine de l'amour de Wilhelm, et elle renvoyait d'un jour à l'autre ; son cœur se serrait en pensant que ce moment serait décisif, et que c'était elle-même qui devait anéantir à jamais toutes ses espérances de bonheur ;..... il le fallait cependant, elle s'y était engagée, et dès qu'elle était avec son amie, celle-ci parlait de Wilhelm, et fixait sur elle des regards si pénétrans, si animés, qu'ils semblaient aller chercher sa pensée.

Enfin elle se décida à parler. Un jour qu'elle était seule avec le capitaine, il laissa échapper un mot de

son desir qu'elle épousât Wilhelm. Elle saisit sa main, la serra, et lui dit : mon cher oncle, j'ai là-dessus quelque chose à vous confier.

Dieu veuille, répondit-il, que ce soit quelque chose de bon ; mais je l'espere. Parle donc ma chere enfant, qu'as-tu à me dire ? tu trembles..... parle-moi franchement.

— Mon cher oncle, Wilhelm aime Henriette..... Elle s'arrêta, et contre son attente le capitaine se tut.

Il l'aime, reprit-elle, avec la passion la plus ardente, et à ce que je crois depuis très-longtems.

— Henri fronça le sourcil, secoua la tête, dit à Antonie deux ou trois mots insignifians, et la laissant là il courut joindre son frere qui était au jardin.

Ferdinand jeta les yeux sur lui, et lui dit d'un ton alarmé : tu as quel-

que malheur à m'annoncer, je vois cela sur ton visage.

— Non pas précisément un malheur, dit Henri en tâchant de se remettre; mais la mauvaise nouvelle que notre projet favori est anéanti; nos enfans ne seront pas unis, Wilhelm, à ce que dit Antonie, aime Mlle. Belman.

— Jalousie! pure jalousie, s'écria Ferdinand! Antonie aime elle-même Wilhelm, je m'en suis toujours douté; c'est clair à présent.... Wilhelm, aimer Henriette! mais comment peux-tu le croire?

Et il l'aime si passionnément, dit Antonie, et depuis si longtems que rien au monde ne le fera renoncer à elle.

Ferdinand qui croyait se connaître à merveille en symptomes d'amour, lui donna sa parole que cela n'était pas vrai. Wilhelm, dit-il, est si appliqué à ses études, si peu distrait, si

calme !..... Je sais ce que je dis, et je m'y connais..... lui, amoureux d'Henriette, quelle folie ! Quand je fais faire un message au ministre, offre-t-il d'y aller ? Ne me laisse-t-il pas paisiblement envoyer quelqu'un ? ferait-il ainsi s'il était amoureux ? Je serais très-fâché que cela fût vrai ; mais je n'en crois rien.

Il appella Antonie, elle vint, il la regarda fixement entre les deux yeux, et lui demanda : d'où sais-tu ce que tu as dit à ton oncle sur Wilhelm ?

— *Antonie.* D'une feuille écrite par Wilhelm, qu'un hazard à fait tomber entre mes mains. Et elle raconta l'histoire du bureau.

Bah, dit le trésorier, Wilhelm peut avoir griffonné quelques mots sur les beaux yeux d'Henriette ; et toi tu appelles cela de l'amour ! Les poëtes sont-ils amoureux de toutes les belles qu'ils chantent. Voyons ce papier.

Antonie le sortit. — Voyez, elle porte ses titres sur elle; peut-être Henriette et Wilhelm sont derriere la porte: t'ont-ils donné quelque commission?

De grace, lisez, mon pere, dit la pauvre Antonie, que ces plaisanteries faisaient trop souffrir.

Il commença à lire, et secoua la tête à différentes reprises. A ce qu'il paraît, dit-il enfin, la chose n'est que trop vraie; je dis *que trop*, non par ce que ton souhait est anéanti, mon frere, mais parce que Wilhelm ne peut pas être heureux avec Henriette.

Eh pourquoi non, mon cher pere, crut devoir dire Antonie?

— Pourquoi! pourquoi! parce que Henriette, qui du reste est une jeune fille, belle, sage, aimable et bonne, conviendrait à cette tête volcanique, comme l'eau au feu.

Antonie lui rappela ce que lui-même avait dit de Wilhelm dans une autre

occasion ; il fut un peu embarrassé ; alors, dit-il, c'était fort bien ; mais à présent il y a une grande différence.... alors il était question d'une idée en l'air qui pouvait être le sujet d'une discussion.... mais actuellement.....

— *Antonie.* Ce n'était point une idée en l'air, mon cher pere ; je vous proposais le cas tel qu'il existe aujourd'hui, et vous assurâtes très-positivement que Wilhelm pouvait être fort heureux avec Henriette.

— *Ferdinand.* Je veux faire mettre à l'avenir un grand écriteau sur la porte de ma chambre, par où je prierai tous ceux qui viennent s'entretenir avec moi, de s'expliquer à l'avance, si le cas qu'ils me proposeront est réel ou supposé. En effet, Antonie, il y a beaucoup de choses dans le monde que l'ont peut prouver quoi qu'elles ne soient pas vraies ; et d'autres qui sont vraies, sans qu'on puisse le prouver....

Tu pensais donc alors véritablement à Henriette ?..... mais les choses ont bien changé depuis.

— *Antonie.* Elles n'ont pas beaucoup changé, mon pere, et vous avez là écrit de la main de Wilhelm qu'elles ne peuvent plus changer. Lorsque j'ai entendu de vous ce que je désirais savoir, j'ai cherché, il est vrai, à sonder un peu les sentimens d'Henriette, car Wilhelm est résolu de se taire.

— *Ferdinand.* Eh bien ! Henriette donc..... mais qu'avais-tu à te mêler de cette affaire.... Eh bien, Henriette?

— *Antonie.* Il ne m'a pas été aisé de tirer d'elle la vérité, parce que je ne pouvais pas lui dire Wilhelm t'aime. Cependant j'en ai vu assez pour juger qu'elle n'a aucune répugnance pour mon frere, mais qu'il y a même longtems qu'elle le préfére, d'après quelques mots que j'ai pu saisir. Je crois qu'il est nécessaire que vous par-

liez d'abord au pere d'Henriette avant que Wilhelm en sache quelque chose ; il peut bien à présent aimer et se taire, mais s'il avait une fois conçu des espérances, il serait trop difficile de l'y faire renoncer ; n'a-t-il pas dit souvent qu'il saurait aimer, se taire et mourir ?

— *Ferdinand.* Tu as donc tiré tout cela d'Henriette ?..... Quand je lis ce papier je trouve que tu as raison et qu'il faut les marier. Mais quand je pense à Henriette et sur-tout à son pere, qui met entre tous ses systêmes glacés le cœur de sa fille, et qui ne regarde le cœur que comme une machine qui fait circuler le sang ; alors je serais tenté de dire, Wilhelm est un fou, il faut qu'il choisisse une autre jeune fille.

— *Antonie.* Henriette n'est pas aussi froide que vous le croyez. Je l'ai vue dans des momens de confiance

où elle laissait parler son cœur.

— *Ferdinand.* Je ne crains pas précisément que son cœur ait été corrompu par les subtilités et les systêmes de son père; mais il y a dans la vie des momens de danger; lorsque par exemple, une action injuste se présente à nous avec beaucoup d'attrait, il est alors nécessaire que notre morale soit fondée sur une autre base que sur des raisonnemens, quelques sages qu'ils puissent être. Je ne dis pas qu'il y ait du mal à raisonner sur la vertu, mais il vaut mieux encore en avoir un vif sentiment au fond du cœur.

— *Antonie.* Sûrement vous avez une trop mauvaise opinion d'Henriette, mon cher grand-papa.

Ferdinand. Je serais charmé de m'être trompé; car je vois par cet écrit de Wilhelm, qu'il serait aussi inutile de s'opposer à sa passion que de battre des épis vides; ce qui nous reste à faire

est de dire : Dieu les conduise et les protége ! Peut-être aussi suis-je influencé dans mon opinion par une certaine prévention contre l'esprit de système du ministre, que je n'ai jamais aimé ; mais à la bonne heure, j'y consens, quoique je prenne un frisson en pensant à tout ce que cet homme me fera souffrir avec ses faux raisonnemens. — Tiens, mon frere, dans ma joie, (car dans le fond je suis charmé que Wilhelm soit amoureux,) je voudrais aller sur le moment même chercher Henriette, l'amener par la main, appeler ce bon jeune homme, et lui dire : elle est à toi.... Mais tu verras que le glacé ministre va commencer par nous demander un mois de réfléxion ; ensuite il faudra que Wilhelm ait un état, car le mien n'est pas assez relevé pour son Henriette. Nous devrons aussi, toi et moi, mon frere, lui donner un état exact de nos revenus, lui prouver

par écrit que nous sommes d'honnêtes gens, et que nous regardons Wilhelm comme notre fils. — Oui, tu as raison, Antonie, il ne faut pas que Wilhelm en sache rien avant que tout soit en règle; ainsi *motus* sur cette affaire; et afin que tu ne viennes pas épier mes démarches, ce que je déteste autant que si quelqu'un mettait la main dans mes poches, tu seras appellée à tous nos conseils privés; puisque aussi bien nous aurons besoin de toi à cause d'Henriette.

— Dieu le rende heureux ce cher enfant, dit le capitaine, mais laisse-moi lire un peu ce papier?

— *Ferdinand.* C'est de la poésie, mon frere, quoique ce ne soit pas en vers. Comme tu es plus familiarisé que moi avec les astres, peut-être tu le comprendras mieux. Il y a bien des choses que je n'entends pas. Le jour de ses noces nous mettrons ce papier

sous sa serviette ; qu'il s'envole alors s'il le veut, vers les étoiles, comme il le dit là dedans. C'est une jolie robe qu'il donne à son Henriette, formée des vapeurs du matin ; n'est-ce pas Antonie ? et ces deux aîles brillantes. Oh ! comme les amans sont foux ! Les anges, les étoiles, les soleils, les ruisseaux, toute la création est au service de leurs belles, ou en est le portrait.

CHAPITRE VI.

Antonie raconta à Henriette d'un ton naturel, que son cœur demandait ce qu'elle avait fait et ce qui s'était passé. Son amie crut alors devoir prévenir son pere sur la proposition que le trésorier viendrait lui faire ; mon pere, lui dit-elle, Wilhelm Rosenbach m'aime.

— *M. Belman.* Et toi, Henriette, l'aimes-tu ?

— *Henriette.* Je ne lui sais pas beaucoup de gré de son amour ; mais bien du courage avec lequel il l'a caché. Wilhelm a beaucoup de force et de fermeté dans le caractere, son silence est une preuve de son respect pour moi, et pour lui-même ; on peut, je le sais, trouver quelque chose de phantastique dans cet amour silencieux ; mais il montre beaucoup d'empire sur lui-même. Il l'a poussé si loin qu'à peine ai-je remarqué sa passion.

— *M. Belman.* Je comprends bien tout ce que ce jeune homme sent. Mais ce que tu penses, toi, voilà ce que je voudrais savoir.

— *Henriette.* Vous avez dit vous-même, mon pere, qu'il avait des talens, des connaissances et des espérances. Quant à moi je trouve qu'il a du caractere, et son feu se calmera enfin lorsqu'il aura la réalité du bonheur. Son enthousiasme n'est pas dangereux,

et j'y trouve même quelque chose d'assez piquant. Représentez-vous ce feu, cette imagination à côté du calme de mon esprit et de ma raison.

— *M. Belman.* Tu parles bien légérement de cette affaire, ma chere Henriette.

— *Henriette.* Voudriez-vous donc que j'en parlasse comme une femme sentimentale, une enthousiaste? ce ne peut pas être votre desir?

— *M. Belman.* La chose la plus importante de ta vie! celle qui doit décider de ton sort!

— *Henriette.* C'est précisément pour cela que j'en parle ainsi; il faut que je conserve le repos de mon ame et la gaîté de mon esprit, pour mieux juger de ce qui me convient. Le ministre secoua la tête d'un air un peu mécontent; mais il n'osa rien dire, il sentait trop bien que cette conduite était le résultat de ses leçons.

Henriette n'était pas aussi tranquille que sa vanité cherchait à le persuader ; et plusieurs fois elle fut sur le point d'avouer à son pere que Wilhelm l'intéressait vivement ; mais elle était trop convaincue de la vérité de cette maxime, *qu'une femme qui avoue qu'elle aime est un Roi qui abdique*, pour ne pas retenir cet aveu. Elle se tut donc et laissa à son pere le soin d'arranger cette affaire.

Quelques jours après, le trésorier vint faire la proposition au ministre. Lorsqu'ils furent seuls, il mit la conversation sur deux ou trois sujets indifférens, qu'il traita légérement. Enfin il dit tout-à-coup ; je suis venu ici, mon cher pasteur, pour savoir vos intentions sur une affaire qui nous intéresse ; ce n'est que les gens faux qui vont par détours, ma maniere à moi est d'aller droit au fait. Mon Wilhelm aime votre fille, et l'aime avec

une ardente passion ; nous, ses parens adoptifs, nous n'avons rien à dire contre son amour, et nous desirons adoucir la souffrance de ce pauvre jeune homme. Voilà nos intentions ; à présent, mon ami, dites-moi les vôtres.

Le ministre s'était réjoui d'avance de mettre une fois Ferdinand dans l'embarras ; il fut donc lui-même un peu embarrassé de la manière franche et positive dont il lui demanda sa fille ; pour éluder de répondre, il commença l'énumération de tous les talens et de toutes les perfections de son Henriette, et la conclusion de son long discours fut que celui qui l'obtiendrait serait le plus heureux des hommes. Oui, c'est fort bien, dit le trésorier, mais ensuite, mon cher ministre ?

M. Belman fit alors un parallèle détaillé entre Wilhelm et Henriette, dont la conclusion fut qu'elle lui ferait beaucoup d'honneur si elle acceptait

sa main. — Oui, oui, c'est très-bien, dit le trésorier séchement ; mais en-suite ? Le ministre voulut recommencer l'éloge de sa fille ; mais cette fois après avoir dit encore deux ou trois fois, *oui, c'est très-bien*, Ferdinand prit la parole à son tour et fit un éloge bref, mais énergique de Wilhelm, qu'il termina en disant ; ces deux jeunes gens sont dignes l'un de l'autre, sans quoi je ne vous proposerais pas de les unir.

Le ministre demanda quelque tems de réflexion ; ce n'est pas qu'il ne fût très-décidé à accepter si l'on consentait à tout ce qu'il voulait ; mais il avait envie de mettre beaucoup de cérémonie et d'étiquette à cette affaire.

Si ce tems de réflexion que vous demandez, dit Ferdinand, n'est autre chose qu'un refus poli que vous déguisez, je préfére avoir dès aujourd'hui une réponse précise et négative, dût-elle même être impolie ; je n'aime pas

porter le soir sur mon oreiller les épines de l'inquiétude et du doute, qui m'empêchent absolument de dormir ; mon Wilhelm me tient trop à cœur pour que mon repos ne soit pas troublé quand son bonheur est en suspens. Si c'est sérieusement que vous voulez réfléchir, à la bonne heure ; mais il faut que vous sachiez auparavant bien des choses que personne que moi ne peut vous dire, et j'y suis prêt si cela vous convient.

— *M. Belman.* Il faut au moins que j'en parle à ma fille, mon cher trésorier ; dans une affaire qui la regarde seule, je ne puis rien dire sans son aveu.

— *Ferdinand.* Permettez-moi de vous dire, cher pasteur, qu'à mon avis il vaut mieux que votre fille n'en sache rien encore, ainsi que mon Wilhelm. Si, comme je le crois, elle a un peu d'inclination pour mon fils, cette ou-

verture de votre part pourrait l'augmenter à un point qui la rendrait malheureuse, si ce que nous projettons ne peut avoir lieu. (Ici M. Belman, fit un léger sourire). Actuellement, continua Ferdinand, c'est un secret entre vous et moi; et si après vos réfléxions il se trouve une impossibilité, ce dont Dieu nous préserve, alors la chose en reste au point où elle en est à présent; nous deux seuls aurons des regrets, et nous épargnerons à nos enfans bien des palpitations de cœur. Je vous demande donc positivement avant d'aller plus loin, si vous avez quelque chose contre cette proposition?

— *M. Belman.* Non, au contraire, elle me fait grand plaisir.

— *Ferdinand.* Eh bien! je me ferai donner Wilhelm pour adjoint dans mon poste, je réponds que la chose ne souffrira pas de difficultés.

— *M. Belman.* Mais, mon cher

ami, ne serait-ce pas arrêter ce jeune homme dans sa carriere ? Il a des connaissances très-étendues et très-utiles en mathématiques, à ce que me disait l'autre jour Mr. le conseiller des mines.

—*Ferdinand.* J'ai aussi ces connaissances, et cependant je suis très-heureux comme trésorier. Qu'aurait de plus Wilhelm dans un autre emploi, dans celui de conseiller des mines, par exemple ?

— *M. Belman.* Mais il aurait du moins un titre. Je sais bien que vous êtes au-dessus de cela, et moi aussi; mais ma fille, ma femme. Ferdinand baissa les yeux d'un air sombre. Il faudrait bien des années encore, dit-il, avant que Wilhelm put être conseiller des mines, et il serait trésorier dans huit jours; je lui laisse tout de suite la moitié de l'appointement, les trois quarts, le tout même s'il le faut; au-

cun conseiller des mines n'en a davantage. Quant au titre il y a bien des choses à dire; Wilhelm a des caprices qui tiennent à ses vertus, et qui s'opposeraient peut-être à son avancement. Comme trésorier il restera ici, nos enfans seront près de nous, c'est un bonheur inappréciable que bien des parens désirent sans pouvoir l'obtenir. Tous les deux sont dans la fleur de l'âge, de cet âge où j'oserais presque dire que le mariage achève l'homme; dès leur naissance ils ont passé leur vie dans les bras de leurs parens, ils y restent, et passent en même tems dans ceux de l'amour; un cercle d'enfans nous remplaceront autour d'eux, et leur vie s'écoulera ainsi dans la jouissance d'un bonheur domestique non interrompu. L'arbre sous lequel ils ont joué dans leur enfance, sera le témoin de leur amour conjugal; leurs enfans joueront aussi sous son

ombre, et le même arbre abritera leur tombeau. — Pensez un moment, mon ami à ce tableau, et lorsque.....

M. Belman souriait froidement de cet élan d'enthousiasme, et l'interrompit ici en disant au trésorier : prenez garde, mon cher, vous m'avez dit vous-même assez souvent que le jeune homme ne devait pas être l'esclave des lieux circonscrits de sa naissance; la terre est sa patrie, me disiez-vous; une vie active et variée de bonheur et de malheur doit être son école de morale; c'est dans le monde qu'il doit vivre pour devenir un homme. La maison paternelle, me disiez-vous encore avec chaleur, ne vaut rien à un jeune homme, les leçons éternelles de morale de ses parens, ne font de lui qu'un arbre rabougri qui peut servir au verger et au jardin, mais qui ne deviendra jamais un bel arbre élevé, et d'une belle tête comme un

chêne qui croît au milieu du désert et loin de la serpe de l'éducation. Vous souvient-il encore de cette comparaison, mon cher trésorier ?

— *Ferdinand.* Eh ! mon Dieu oui, je m'en rappelle, et j'aurais pu en faire beaucoup d'autres encore plus fausses. Mais dites-moi, que ferait donc ce jeune homme dans le monde ? Je suppose qu'il ait appris l'art de supporter les sots et les frippons, sans se plaindre ; qu'il ait appris l'art qui n'est pas très-noble, de faire son chemin au milieu de tous ces gens-là ; et je suppose encore, qu'en effet, après avoir sacrifié les dix années les plus précieuses de sa vie, et sa conscience par dessus le marché, il soit devenu enfin conseiller des mines et qu'il obtienne alors sa maîtresse, en sera-t-il plus avancé, lorsqu'avec une tête desséchée et un cœur usé.... il sera conseiller des mines?..., je ne puis pas souffrir les titres....

titres..... Mais allons, à la bonne heure, je lui achéterai le titre de conseiller des finances, pourvu que vous ne retardiez pas son bonheur.

M. Belman se défendit contre le soupçon, qui n'était pas si mal fondé, qu'il tint beaucoup à un titre, mais ce qui lui tenait presqu'autant à cœur, c'était que sa fille vécût sur un plus grand théâtre et dans la capitale. Il ne doutait pas que si le trésorier voulait employer son crédit et ses connaissances en faveur de Wilhelm, ce jeune homme ne fût en état de s'avancer d'une maniere très-brillante. C'est dans ce but qu'il insistait pour que son gendre futur fût employé dans le département des mines, ou dans celui des finances.

Ferdinand céda enfin, quoi qu'à regret, sur le titre de conseiller; alors le ministre en vint au grand point de l'argent; il voulut savoir ce qu'il avai

à attendre du trésorier et du capitaine.

— *Ferdinand*. Il est mon fils comme celui de mon frere, M. le pasteur, j'espere que cette déclaration suffira.

— *M. Belman*. A la bonne heure.... cependant..... mais..... ne pensez-vous pas..... la vie de l'homme est incertaine, et vous conviendrez que la volonté peut changer, et qu'il faut..... il faut cependant que je sache à quoi m'en tenir pour ma fille.

Henri avait déja traité ce point avec Ferdinand : je ne sais pourquoi, mon frere, lui avait-il dit, j'éprouve toujours quelque chose de pénible lorsqu'on me demande de m'engager par écrit à tenir ce que je promets. Cependant les jurisconsultes n'ont pas tort de dire que la vie est incertaine. Si Dieu t'appellait à lui dans cet instant, mon cher frere, il n'y aurait pas un mot d'écrit de tes dernieres volontés ; un accident ne peut-il pas arriver d'un

moment à l'autre? Le toît ne peut-il pas tomber et nous écraser à la fois toi, moi et ta femme? Wilhelm et Antonie ne seraient-ils pas obligés alors, comme autrefois Agar et son fils, de s'en aller avec un morceau de pain; si toutefois nos collatéraux voulaient le leur donner? Sommes-nous éternels ici bas, nous dont la vie ne tient qu'à un souffle? Le ministre te demandera sûrement des espérances par écrit; il faut les lui donner, mon cher frere. Ferdinand le lui promit; cependant il fut d'abord un peu troublé quand le ministre le lui demanda. Au royaume de Dahomey, lui dit-il, (c'est un grand pays en Afrique;) dès que les enfans sont nés on les ôte à leur mere, on les mêle tous ensemble, et le despote qui regne sur ce pays-là en fait ensuite une répartition au hasard chez ses sujets; ainsi les parens ne savent pas où sont leurs

enfans, s'ils les ont chez eux, ou s'ils en ont un autre. Le craintif despote a imaginé ce moyen contre les conspirations; car, dit-il, si l'on s'expose à la mort, c'est pour assurer le bonheur de ses enfans; les hommes aiment mieux leur propre enfant que leur vie. J'ai cru longtems qu'il en était ainsi et que le tyran du Dahomey avait raison; mais j'ai éprouvé dans la suite qu'on peut aimer un enfant qu'on a élevé autant que s'il nous appartenait. Pour vous, mon cher pasteur, il me paraît que vous pensez comme le roi nègre.

Vous conviendrez, dit M. Belman en riant, que le cas est un peu différent.

Sans discuter la chose, répondit Ferdinand, je vous dirai donc qu'après ma mort, celle de mon frere et de ma femme, Antonie et Wilhelm hériteront de tout ce que nous possé-

dons, à l'exception de quelques petits legs. C'est à présent à vous de voir quelle assurance vous voulez que je vous donne, et s'il n'est pas bon que nos enfans n'en aient aucune connaissance.

— *M. Belman.* Il serait en effet difficile de les fiancer si longtems à l'avance ; cependant je crois qu'il vaudrait mieux que les jeunes gens sussent quelque chose de nos projets, pour prévenir que d'autres.... au reste je réponds d'Henriette..... il faudra trouver quelqu'autre moyen.

— *Ferdinand.* Celui que j'aimerais le mieux, serait que je prisse votre fille par la main, et que je la menasse à mon fils, en lui disant : tiens, la voilà, elle est à toi. Vous suivriez immédiatement avec le notaire, le ministre est tout prêt, et tout serait dit ; nous verrions tout de suite le bonheur de nos enfans. Vous voulez attendre

qu'il ait une place, dites-vous. Je crains fort que malgré mes amis et mon crédit dans la capitale, il ne se passe trois ou quatre ans avant qu'il soit placé comme vous le desirez; et je vous avoue, mon cher ministre, que je ne sache aucune chose au monde dont je puisse me réjouïr si longtems d'avance.

M. Belman vint cependant à bout de tranquilliser le trésorier; il lui avoua que sa fille connaissait l'amour de Wilhelm, et qu'elle croyait qu'il la rendrait heureuse : votre fils, lui dit-il, est un jeune homme plein de talens, une tête de feu, pour qui la terre est trop bornée; je vous en supplie, à quoi pourrait-il s'occuper dans cette petite ville ? Sans vouloir diminuer en rien l'honneur de la place de trésorier, il n'en est pas moins vrai qu'elle vous occupe à peine trois jours dans le mois. L'oisiveté, l'ennui, le manque d'occupa-

tions analogues à son génie, le rendraient malheureux ; sûrement pendant quelque tems l'amour et le bonheur animeraient sa vie, mais nous savons que l'amour ne suffit pas longtems et que lors qu'on n'a rien à faire d'autre, il passe plus vite.

Vous pouvez bien avoir raison, dit le trésorier ; allons, à la bonne heure, il ira courir le monde ; aussi bien s'il n'y trouve rien qui lui convienne, ma place est toujours à son service. — Il se toucherent la main, et après être *convenus* de ne rien apprendre encore aux jeunes gens, ils se séparerent ; et le trésorier revint chez lui, communiquer à son frere, à sa femme, et à Antonie ce qui s'était passé..... Comme je l'avais prévu, dit-il, cent mille difficultés ; et à présent qu'il y consent, cent mille choses encore à arranger ; et le contract, et le douaire, et les épingles..... c'est à n'en pas finir. Il raconta

ensuite à Henri toute sa conversation avec le ministre, et comme ils étaient convenus que Wilhelm devait voyager, et ne pas savoir encore qu'il obtiendrait Henriette pour femme. Tu vois, mon frere, dit-il au capitaine, que la chose ne se fera pas de sitôt; les argumens du ministre m'ont frappé, mais non persuadé. Si Wilhelm n'avait pas été assez occupé, ne pouvait-il pas s'occuper d'expériences de chimie, ou de quelqu'autre science? Ou bien établir et diriger des fabriques? Il n'y a d'oisifs et d'ennuyés que ceux qui le veulent bien.

Mon frere, dit le capitaine, tu verras que le ministre cédera, si les jeunes amoureux le lui demandent instamment.

Non, non, pas ainsi, s'écria Ferdinand, il faut que Wilhelm parte; il n'y a point de mal que pendant une année ou deux, il quitte le nid paternel; qu'il se presse, qu'il se frotte,

qu'il combatte avec les hommes..... et qui sait pendant ce tems là ce qui pourra arriver ?

Le capitaine se tut et regarda Antonie qui étouffait un soupir ; il s'attendait qu'elle prendrait le parti de ce pauvre Wilhelm ; mais elle se tut aussi, et lorsqu'on lui demanda ce qu'elle en pensait, elle répondit bien bas et d'un air un peu honteux ; s'il ne doit rien savoir, il vaut mieux qu'il parte.

Le mot de son grand-pere, *qui sait ce qui peut arriver*, avait élevé dans son ame un faible rayon d'espérance.

CHAPITRE VII.

Sur-tout que Wilhelm ne sache rien de tout cela, répéta encore le trésorier, en finissant.

Antonie alla chez Henriette pour apprendre d'elle à quoi on en était dans

la maison Belman, et si son pere se taisait aussi avec elle. Là s'éteignit la derniere étincelle de ses espérances ; Henriette lui raconta avec une joie trop naturelle et qui trahissait son amour, que tout était en regle. Elle lui dit que son pere avait à la vérité l'idée de reculer de quelques années le mariage, mais qu'il serait aisé de lui faire abandonner ce plan, sur-tout si le trésorier, comme il l'avait offert, faisait obtenir à Wilhelm le titre de conseiller des finances. Henriette donna à entendre à son amie qu'elle lui ferait plaisir de parler dans ce sens à son grand-pere.

Les espérances d'Antonie étaient donc renversées de fond en comble, puisqu'Henriette et Wilhelm devaient vraisemblablement être mariés dans six semaines.

Le lendemain Henriette vint chez les Rosenbach de l'aveu même de son pere. On avait conclu chez les Belman, que la

femme d'un conseiller des finances était sur la même ligne que celle d'un conseiller des mines ; que l'héritage considérable que Wilhelm avait à attendre devait être pris en considération ; et qu'un délai pouvait avoir des dangers. On avait déjà parlé de meubler à la moderne la maison du trésorier, de prendre le premier étage, de reléguer au second les vieux parens..... d'une livrée..... d'un équipage ; ..... rien n'était plus aisé que de changer les chevaux de main du capitaine en chevaux de carosse. Au moyen de toutes ces réformes la jeune et belle conseillere serait parvenue au but que son pere lui avoit si souvent représenté comme le souverain bien de la vie. La joie fait causer quelquefois plus qu'on ne le devrait; Henriette parla des jours heureux qu'Antonie passerait auprès d'elle comme sa belle-sœur, ... Il lui échappa quelques mots de la livrée et de l'équipage ; .... elle laissa même

entrevoir qu'elle pensoit au tems où les vieux parens ne vivraient plus, et qu'elle comptait bien qu'Antonie renoncerait à l'hymen, et se chargerait des soins du ménage qu'elle entendoit si bien. Antonie crut voir dans les expressions un peu trop franches de la joie d'Henriette le triomphe de son orgueil et de son égoïsme ; elle rompit la conversation avec un peu d'humeur. Jusques là elle ne s'était pas représenté bien clairement le tems où Henriette serait l'épouse de Wilhelm ; mais à present il fallait bien qu'elle s'occupât de cette idée. Celle de vivre avec eux lui était insupportable ; elle vit qu'Henriette avait le projet de changer toute la maison, et qu'il pourrait bien en résulter une mésintelligence entre elle et Mad. de Rosenbach. L'autorité du trésorier aurait peut-être contenu Henriette ; mais des vertiges auxquels il était sujet pouvaient faire craindre d'un moment à l'autre que sa vie ne

fût terminée; alors Antonie restait en butte aux caprices d'une jeune femme orgueilleuse et vaine. Ces réflexions produisaient des sentimens d'amertume dans le cœur d'Antonie, mais qui se perdaient bientôt dans la douceur de son caractere, dans l'idée qu'elle se trompait peut-être sur les sentimens d'Henriette, et dans celle de faire le bonheur de son frere chéri. Elle procéda de nouveau à l'examen de son cœur, et vit avec effroi qu'elle n'était pas encore revenue de l'envie et de la jalousie; pourquoi, pensait-elle avec larmes, étais-je tout-à-l'heure résolue de cacher à mon grand-pere que le ministre désire à présent d'accélérer cette affaire? J'aime mon frere, je l'aime plus douloureusement que jamais; mais quel mal a donc fait Henriette pour que je cherche à retarder son bonheur? Ah! sans doute une espérance insensée est encore au fond

de mon cœur; sans cela d'où serait venu ce mouvement de joie quand j'appris qu'il était question de renvoyer de quelques années le mariage de Wilhelm. Elle réfléchit quelques instans et dit en elle-même : Dieu me soutiendra, il faut que j'accomplisse ce sacrifice difficile, pour que la derniere trace d'une coupable espérance s'évanouisse à jamais.

Dès qu'elle se fut bien essuyé les yeux, elle alla auprès de son grand-pere, et lui dit ce qu'elle avait appris de la bouche d'Henriette, sans faire mention cependant des changemens projettés dans la maison : mon cher grand-pere, dit-elle, il dépend de vous à présent d'avancer de six années le bonheur de Wilhelm : nous verrons cela, répondit-il en souriant, j'irai en parler avec le ministre. Antonie soupira encore bien profondément; mais elle prit son parti, et elle alla chez le

juge pour consommer son sacrifice.

Ce juge nommé M. Rieman, avait trois enfans, deux filles et un fils ; ce dernier, sans avoir rien de distingué, n'était cependant pas désagréable ; il avait affermé une campagne près de la ville et songeait à s'établir. Antonie qui était assez liée avec ses sœurs, lui plaisait beaucoup ; il admirait sa charmante figure, et sur-tout sa réputation d'ordre et d'économie. Depuis quelque tems il avait laissé voir plus clairement son inclination pour elle, parce qu'il avait obtenu l'aveu de son pere pour l'épouser. Le vieux syndic était riche et ne faisait cas que de l'argent ; il connaissait la fortune du trésorier, et croyait qu'à l'exception d'un legs à Wilhelm, sa petite-fille serait son unique héritiere ; il n'avait donc rien à opposer au choix de son fils.

Depuis qu'Antonie s'était apperçue

des intentions du jeune Rieman, elle était allée plus rarement chez ses sœurs, et lui avait montré beaucoup de réserve afin d'éviter une déclaration en forme. Aujourd'hui elle fut plus amicale, plus prévenante, et n'évitait point de causer avec lui. Le jeune homme la voyant dans une disposition aussi favorable, crut devoir en profiter; il lui demanda un moment d'entretien sans témoins; elle y consentit, passa avec lui au jardin, et là il lui fit l'aveu de son amour. Antonie répondit: je dépends de mon grand-pere.

Oh! mademoiselle, votre bonté m'enhardit, lui dit le jeune homme; si M. le trésorier ne rejette pas mes vœux, puis-je espérer que vous m'accorderez votre main sans répugnance? Quoique Antonie se fût attendue et préparée à cette demande, son cœur se serra douloureusement, elle hésita quelques instans, puis avec un effort

pénible, elle dit au jeune homme : votre demande m'honore, monsieur, et si..... si mon grand-pere me l'ordonne..... j'obéirai volontiers..... Dès qu'elle eut prononcé ce peu de mots, elle fondit en larmes ; et comme les hommes sont toujours disposés à se flatter, M. Rieman prit son hésitation, son trouble, ses pleurs, pour autant de preuves d'amour. Il fut au comble de la joie, tandis que la pauvre Antonie s'en allait avec le cœur déchiré ; non, pensait-elle, je ne veux pas tromper ce bon jeune homme, il m'aime, je vais faire tous mes efforts pour guérir mon cœur et le lui donner. Le sacrifice était fait, et elle revint chez elle avec un mêlange de sentimens indéfinissable ; cependant à présent que son sort était décidé, que toute espérance était anéantie, elle aurait voulu que son grand-pere, son oncle, et surtout Wilhelm eussent pu savoir avec

quel courage elle avait sacrifié son bonheur; elle avait pu sourire de pitié au monument de la comtesse Elisabeth, et en lisant l'inscription; à présent elle sentait qu'il est plus aisé de faire une belle action, que de la cacher. Elle a dit plusieurs fois depuis : s'il est difficile de mériter une chapelle, il est plus difficile encore quand on l'a méritée, de ne pas la faire bâtir.

Cependant comme il était actuellement de son devoir de cacher son sentiment et d'en triompher s'il était possible, elle se tut et s'efforça de sourire pendant que son cœur était déchiré.

CHAPITRE VIII.

Antonie s'apperçut d'un peu de froideur chez son grand-père; elle raconta au capitaine sa conversation avec Henriette, et le pria d'insister auprès de Ferdinand pour qu'il achetât à Wilhelm

la patente de conseiller des finances, et qu'il accélérât son mariage. Il lui semblait que son cœur serait soulagé lorsqu'elle le verrait heureux ; et qu'il lui serait plus aisé de guérir de son amour lorsque ce mariage lui en ferait un devoir. Henriette avait enfin amené son pere à ce qu'il fut fait tout de suite. Le trésorier seul paraissait à présent s'y opposer et voici quelle en était la raison.

En parlant avec sa femme du projet d'établissement de leur fils, il avait remarqué qu'un des motifs de sa joie (car elle en témoignait beaucoup) était l'idée de gouverner à son gré cette petite Henriette dont sa mere était si vaine, et d'en faire une bonne ménagère, au lieu d'une élégante comme Mad. Belman.

Son mari voulut lui représenter doucement qu'il serait possible que sa belle fille ne se laissat pas mener comme

elle l'entendait, mais suivant sa coutume il se jeta dans les comparaisons, parla d'une ruche d'abeilles où il n'y avait qu'une reine ; puis des premiers rois de Rome qui n'avaient pu vivre en paix, des Ephores Grecs ; enfin de toutes les associations d'Empire anciennes et modernes..... Sa femme n'y comprit plus rien et le quitta pour s'occuper en idée des préparatifs de la nôce, et peut-être même pensait-elle déja au repas du baptême.

Une autre idée occupait alors son mari, c'était la certitude que deux femmes dans la maison ne pourraient pas s'accorder, et qu'il était nécessaire de retarder le mariage jusqu'à ce qu'il eût pris des arrangemens pour se séparer de ses enfans ; il crut qu'il fallait gagner Wilhelm et le fit demander.

Approche, lui dit-il, j'ai un secret à t'apprendre, puisque tu n'as pas voulu me dire le tien..... Tu aimes Henriette

Belman..... Eh bien ! ne rougis donc pas ainsi : il y a un mois que nous le savons, et que nous travaillons à ton bonheur... Assied-toi, mon garçon, et sois un homme : tu trembles comme un enfant.

—Ah ! Dieu, mon pere, dit Wilhelm, Henriette, vous savez !..... Et il ne put rien articuler de plus.

— *Ferdinand.* J'ai parlé au ministre, je lui ai demandé pour toi la main de sa fille..... bon, le voilà à présent qui pâlit comme un voleur. Allons, Wilhelm, un peu de courage ! tu vas te trouver mal, je crois.

— *Wilhelm.* Mon pere, au nom du ciel ! balbutia le pauvre jeune homme... M. Belman.... a refusé sans doute.

— *Ferdinand.* Non pas précisément, mais c'est la même chose ; le démon des titres s'est emparé de lui, il voulait que tu entrasses dans le département des mines et que tu fusses conseiller avant de te donner sa fille.

— *Wilhelm*. Eh bien !.... mais, Henriette, ce n'est pas elle qui voulait cela..... Oh ! non ce n'est pas elle, n'est ce pas mon pere ?

— *Ferdinand*. Henriette dit comme son pere, mais elle t'aime, et elle l'a décidé à consentir à ton mariage dans six semaines, et peut-être plutôt. — Eh bien, Wilhelm, es-tu fou ? veux-tu m'étouffer ?.... Ne me serres donc pas ainsi. Dans quel état te voilà ! Calme-toi un peu, écoute-moi; j'ai encore beaucoup de choses à te dire.

Wilhelm ne pouvait rien entendre ; yvre de joie et de bonheur, il était aux genoux de son pere, dans ses bras; il pleurait et riait à la fois, prononçait le nom d'Henriette, levait les yeux au ciel.... Enfin il dit avec l'expression la plus passionnée : Mon pere, que ne vous dois-je pas ! grand Dieu ! est il bien vrai ? Henriette m'aime ! je serai le plus

heureux des hommes ; son pere y consent, je puis à peine le croire ?

— *Ferdinand*. Oui, son pere y consent, et sa mere, et la tienne, et ta sœur, et ton oncle, ils sont tous d'accord là dessus ; il n'y a que moi qui ne le veux pas encore, et je vais te dire pourquoi.... Alors il raconta à Wilhlem sa conversation avec sa femme ; il lui dit qu'il était convaincu que leur bonheur domestique serait à jamais troublé par ce rapprochement ; qu'Henriette qui avait toujours été un enfant gâté, ne pourrait pas supporter la domination d'une belle-mere ; que la belle-mere à son tour prendrait en guignon une belle-fille élégante et qui s'occuperait de ses talens et de la littérature plus que des soins du ménage, d'ailleurs, dit-il, je crois qu'Henriette aimerait mieux vivre dans la capitale que dans cette petite ville qui n'est dans le fond qu'un village.

Eh bien ! mon pere, dit Wilhelm avec vivacité, j'entrerai dans ce département des mines, on m'a promis la premiere place de secrétaire vacante.

Mais ce n'est pas un secrétaire que le ministre veut pour gendre, c'est un conseiller, et tu ne peux le devenir que dans quelques années.... à moins que je ne t'achete le titre de conseiller des finances.

— Acheter, dit Wilhelm en rougissant. Cette maniere de s'avancer lui déplaisait extrêmement ; mais aussi retarder son bonheur lui paraissait bien dur ; il était cruellement combattu et répétait toujours ; mais si Henriette m'aime..... et ma mere m'aime aussi, et elle est si bonne, pourrait-elle ne pas s'accorder avec ma femme ?

— *Ferdinand.* Tu ne sais pas mon fils, ce que c'est qu'une petite contradiction répétée à chaque instant, c'est la goutte d'eau continuelle qui perce

perce enfin le marbre le plus solide. Notre bonheur à tous serait détruit pour jamais; ta mere, et peut-être Henriette, feraient un grand sacrifice pour ton bonheur, et ne feront pas celui de leurs habitudes, parce qu'il revient sans cesse. Non, mon fils, il vaut mieux, mille fois mieux pour notre bonheur à tous que tu t'absentes une année. Qu'as-tu fait pour Henriette que de l'aimer en silence? A présent vas la mériter, vas travailler à la rendre heureuse. Pendant ce tems là je bâtirai ou j'acheterai une autre maison pour nous; et au bout d'un an si tu n'as rien trouvé de mieux, je te céderai ma place de trésorier et cette maison qui y est attachée. Qu'en dis-tu, mon fils?

— *Wilhelm.* Que votre repos m'est mille fois plus précieux que mon bonheur, mon cher pere, et que puisque vous le voulez, je me tairai et

je partirai..... et il poussa encore un profond soupir. Quand Wilhelm rentra avec le trésorier dans la chambre commune, Antonie conclut de son air agité, de son fréquent changement de couleur, de ses soupirs, qu'ils avaient parlé d'Henriette ; mais sans pouvoir deviner le sujet de cet entretien. Mad. Rosenbach était fort curieuse de le savoir, et dit un mot à l'oreille de son mari, qui lui répondit non, d'un ton assez décidé. Peu après elle se leva, dit à Wilhelm de venir lui aider à quelque chose ; et pour lui parler plus en liberté, elle l'emmena dans une chambre où elle serrait toutes ses provisions du ménage : là, elle l'embrassa tendrement, lui dit qu'elle l'aimait tout autant que s'il était vraiment son fils, et qu'elle se croyait tous les droits d'une mere puisqu'elle en avait le cœur. Ton amour pour Henriette, ajouta-t-elle, me rend la plus heureuse

mere qu'il y ait au monde, je m'impatiente de l'avoir pour fille ; mais mon mari veut absolument retarder ce mariage que nous désirons tous. Le capitaine même, continua-t-elle, pense dans cette occasion comme nous, et non pas comme son frere. Songe à la désolation de cette pauvre Henriette s'il faut q e tu t'éloignes ; (Wilhelm soupira) Dieu soit loué tout est en règle excepté ce seul point ; mais, cher enfant, soit tranquille, ton pere n'y tiendra pas s'il te voit seulement affligé pendant trois jours. Sur ma parole va auprès de ton Henriette, conviens de tout avec elle, le reste s'arrangera bientôt.

Dans ce moment Antonie entra dans la chambre ; elle trouva l'idée de sa grand-mere excellente. Ton pere cédera certainement, mon cher frere, lui dit-elle, si tu l'en prie avec instance ; la chose dépend à présent entierement

de toi ; d'abord conseiller des finances, et puis la noce. Je dois te dire, mon frere, que nous avons parlé pour toi à Henriette, je l'appelle déja ma sœur.

Et moi, dit Mad. Rosenbach, je l'appelle déja ma fille.

Ah ! dit Wilhelm en soupirant, je dois me taire..... je l'ai promis.

— *Antonie.* Tu as tort, mon cher frere, tout le monde parle de ton mariage avec Henriette, et tu serais le seul à n'en rien dire. Comment veux-tu que ton épouse trouve ce procédé, il ressemble à l'indifférence, pour ne pas dire au mépris. Parles à Henriette, mon frere, et tout ira bien.

— *Mad. Rosenbach.* Tu connais ton pere, mon cher Wilhelm, moi-même je n'aurais rien dit, si le capitaine n'était pas pour nous.

Est-il vraiment de notre parti, dit Wilhelm avec émotion ?

Mad. Rosenbach. Oui sans doute.

Antonie, va l'appeller, mais en secret. Et tu sais, mon cher fils, que si c'était bien l'intention sérieuse de ton pere que tu devinsse conseiller des mines, alors ton oncle.....

— *Wilhelm.* Ayez pitié de moi, ma bonne mere!.... mon bonheur me paraît un songe!..... Henriette, elle m'aime! ses parens veulent bien me la donner, et moi j'ignorais tout.

— *Mad. Rosenbach.* A un mois la noce, cher Wilhelm, si tu as du courage.

Antonie rentra avec le capitaine; en chemin elle lui avait dit en peu de mots; mon bon oncle, les choses ne vont pas bien, on ne veut pas que Wilhelm parle à Henriette, qu'il lui dise combien il l'aime. Ce pauvre garçon est au désespoir, venez à son secours, je vous en conjure.

Le capitaine était si ému de pitié, qu'avant d'être entré dans le cellier il

s'écria, sur ma parole Wilhelm, va parler à Henriette. Mon frere est un homme sage, je le sais, mais cette fois il exige plus que l'homme ne saurait.... Il fut interrompu par Ferdinand, qui parut aussi tout-à-coup sur le seuil de la porte. Ils furent d'abord un peu embarrassés de se trouver surpris dans leur conférence, mais son air naturel et insouciant les rassura. Il s'avança en souriant et regardant autour de lui les rayons chargés de fruits, de salaisons de beurre et de viande : c'est toujours ici, ma chere amie, dit-il à sa femme, que tu devrais donner tes audiences ; on ne peut voir tout cet ordre sans être saisi de respect. Sais-tu, mon fils, dit-il à Wilhelm, que ta femme aura là un excellent modele, il n'y a pas de meilleure ménagere que ta mere. N'est-il pas vrai ma femme, tu seras bien contente de mener ici ta belle-fille ?.... Je voudrais

qu'elle y fut déjà, dit Mad. Rosenbach ; nous parlions précisément de cela quand tu es entré, mon bon ami. Et ce qui me fait plaisir, continua Ferdinand en parcourant toujours des yeux les rayons, c'est qu'Henriette, qui a le goût si fin, ne mettra sûrement pas les fruits dans la même chambre que les viandes salées.

Elle mettra les fruits où il me plaira, dit Mad. Rosenbach, et où ils ont toujours été. Tant que je vivrai personne n'aura rien à dire dans mon ménage.

— *Ferdinand.* Dans le tien, tu as raison, ma chere amie ; mais le jardin et les fruits seront à la jeune femme quand je quitterai ma place et cette maison ; et sûrement ce n'est pas ici où elle les mettra.

— *Mad. Rosenbach.* Ce sera ici, mon cher et non pas ailleurs, quand même je ne serai plus là. On consul-

tera je pense mon expérience de trente années, et Henriette.....

— *Ferdinand.* Te dira ce qu'elle disait l'autre jour; tu t'en rappelles bien, mon frere, que le fruit prenait facilement des goûts étrangers, qu'en particulier le voisinage des viandes salées lui était nuisible, et qu'elle ne pouvait manger que celui qui avait été serré à part. Ainsi ma chere femme....

— Cette petite fille ne savait ce qu'elle disait, dit Mad. Rosenbach d'un ton un peu aigre, cela n'a rien vu, et veut décider.

— *Ferdinand.* Ne t'échauffes pas, ma chere amie; voudrais-tu donc pour une si petite bagatelle contrarier une jeune femme, et ne pas lui laisser placer son fruit où elle le voudrait.

— *Mad. Rosenbach.* Le fruit restera ici ou je.... Je ne sais pas pourquoi, mon cher ami, tu te mêles des affaires

de mon ménage. Je te laisse placer tes livres où tu veux.

— *Ferdinand.* C'est tout différend, personne n'a rien à y voir, il n'y a nulle bonne raison pour les déranger. Mais veux-tu donc qu'une pauvre jeune femme n'ait pas un mot à dire.....

— *Mad. Rosenbach.* Non, pas sur cet article. Tant que je vis, personne n'aura rien à dire dans cette chambre et le fruit y restera.

— *Ferdinand.* Cela doit être, ma chere femme. Au reste faites comme vous l'entendrez ; j'ai fait mon devoir que chacun fasse le sien. A ces mots il sortit et s'en alla en riant.

Le ciel en soit loué! dit Antonie, mon grand-pere ne s'est douté de rien. A présent pars vîte, cher Wilhelm, va parler à ton Henriette.

Ma chere sœur, ma bonne amie, dit Wilhelm d'un ton affligé, non je

n'irai pas, je ne lui parlerai pas. Mon pere avait raison, ma résolution est prise, je vais entrer dans le département des mines, tâcher de m'y pousser, m'établir à la ville.... je le veux, dut-il m'en couter tout le bonheur de ma vie.

Mon cher frere, dit Mad. Rosenbach, qui pendant ce tems là avait pelé une calville, je vous en prie, goûtez cette pomme, et dites-moi si elle a le goût de viande salée.

Antonie continuait de parler à Wilhelm; mais, mon cher frere, tu ne réfléchis pas que.....

— *Wilhelm.* Tout est réfléchi; je suis fermement décidé à ne parler à Henriette que lorsque mon pere me le permettra. Je veux être conseiller des mines avant de l'épouser..... Je le veux, et il le faut, en disant cela il quitta la chambre.

Antonie monta dans la chambre

commune. Eh bien! Antonie, lui dit son grand-pere d'un air triomphant, vous étiez bien près de le gagner ce jeune homme; à présent tâchez de le persuader si vous pouvez.

Antonie devina dans cet instant le motif qui faisait désirer à son grand-pere de renvoyer le mariage, et elle le laissa appercevoir sur sa phisionomie.— Comprends-tu à présent, lui dit le trésorier, pourquoi Wilhelm ne doit pas rester ici? Eh bien! mon enfant, que cela te serve de leçon pour ne plus te mêler de ce qui ne te regarde pas. Le capitaine rentra avec l'air un peu consterné. Derriere lui entra aussi Mad. Rosenbach, tenant sur la pointe de son couteau un morceau de la pomme: fais-moi le plaisir de goûter cela, dit-elle à son mari, c'est la plus belle calville du monde. Antonie sourit en voyant son grand-pere prendre le quartier de pomme et le manger lentement

et avec réflexion; je n'y trouve pas, dit-il enfin, le moindre goût de salaison. Mad. Rosenbach sourit avec fierté et sortit avec Antonie.

Le goût de viande, le goût de salaison à des pommes! disait-elle à sa petite fille, je ne puis m'empêcher d'en rire.... mais au reste, Wilhelm.... est-il déja chez Henriette?

— *Antonie.* Non, ma chere maman, il a déclaré qu'il ne lui parlerait pas que mon grand-pere ne l'eût permis.

— *Mad. Rosenbaeh.* Mon mari ne le lui permettra pas; mais il oubliera peut-être qu'il l'a défendu.

— *Antonie.* Wilhelm ne l'oubliera sûrement pas. Vous verrez, ma chere maman, que nous n'aurons pas de noce encore.

— *Mad. Rosenbach.* Eh bien! à la bonne heure. Il faut que je te confie quelque chose, ma chere Antonie. J'ai été touchée jusqu'au fond du cœur, de

voir mon mari prendre cette pomme, la manger avec réflexion et en louer le goût, sans se permettre avec moi un seul mot de raillerie. La conversation qui a eu lieu là haut sur le fruit, n'était pas sans dessein, peut-être était-ce un avertissement de ton grand-pere..... Si la jeune femme vient dans la maison, je la recevrai avec amitié, et j'espere que Dieu nous accordera la grace de vivre en bonne harmonie. Sans doute une femme a ses habitudes, et il faut prendre celle de l'indulgence et de la paix.

CHAPITRE IX.

LE lendemain toute la famille étant rassemblée à déjeûner, Ferdinand reçut un billet. Dans ce moment là il disait qu'on pourrait éviter beaucoup de malheurs dans la vie par une confiance

mutuelle; le précepte de la sagesse qui conseille de se taire, suppose, ou quelque chose de mal qu'on n'ose pas confier, ou qu'on se défie de celui avec qui on se tait. Tout irait beaucoup mieux dans nos maisons, si on était plus communicatif les uns avec les autres; mais chacun a son secret qu'il garde aussi bien et aussi longtems qu'il le peut; alors il vient un moment où il éclate, et toutes les roues du bonheur et de la tranquillité sont arrêtées. En disant cela, il ouvrit son billet, le lut, et le posa à côté de sa tasse. Antonie jeta les yeux dessus, rougit beaucoup, et voulut sortir de la chambre. Reste, lui dit son grand-pere, c'est toi sur-tout dont la présence est nécessaire. Un singulier sort s'est emparé de ma maison, voici encore un secret qui éclate; ou bien le saviez-vous tous, et me l'aviez-vous caché?

Tout le monde avait les yeux fixés

sur Antonie, qui, tremblante, interdite, changeait vingt fois de couleur dans une minute.

Aimes-tu le jeune Rieman, lui dit son grand-pere?... Réponds-moi donc, l'aimes-tu? — Oui, je l'aime, dit Antonie, d'une voix qu'elle tâchait de rendre ferme, mais sans oser lever les yeux.

— *Ferdinand.* Quel singulier oui, il n'est pas comme je le voudrais. Répète encore, Antonie, il n'y a point de mal à cela, ou bien saurais-tu quelque chose de mauvais de ce jeune homme?

Antonie leva alors les yeux avec assurance, et dit vivement; non, non, cher grand-père, je ne sais rien que de bien de lui.

— *Ferdinand.* Tu l'aimes donc, Antonie, de tout ton cœur?

Oui, répondit-elle à voix basse.

— *Le capitaine.* Eh bien! tant mieux, ce jeune homme est tout-à-fait bien, et la rendra fort heureuse; c'est

un joli garçon qui a des mœurs, et qui est assez aimable.

— *Ferdinand* Tant pis, mille fois tant pis. Que ferons-nous à présent? nous voilà, mon frère, entre deux abîmes, et dans la situation la plus cruelle. Tient, lis ce billet. Le capitaine le prit et le lut; sa physionomie s'obscurcit, il le posa sur la table d'un air douloureux, puis il regarda sa chere Antonie, dont le visage exprimait aussi un extrême embarras mêlé d'angoisse. Tu avais raison, dit-il à son frere, nous sommes bien malheureux! tiens, regarde cette pauvre fille, et voilà comme nous allons bientôt voir notre pauvre Wilhelm. Ah mon Dieu! comment ferons-nous pour trancher ce nœud gordien. Quel nœud! dit Mad. Rosenbach, qui rangeait le déjeûner et n'avait pas trop écouté: de quoi est-il question? De qui est ce billet qui vous consterne tous?

Voici de quoi il s'agit, dit Ferdi-

nand; Wilhelm aime Henriette, et vous savez avec qu'elle passion. M. Belman consent à la lui donner, mais sous la condition positive que nous nous engagerons, mon frere et moi, à lui faire partager notre héritage avec Antonie. C'est tout simple, il est mon fils et je l'ai promis; mais (il regarda Wilhelm qui pâlit comme un mort) ..... mais voilà d'un autre côté Antonie qui aime le jeune Rieman, qui nous l'avoue, et l'angoisse peinte sur sa phisionomie dit assez combien elle l'aime, autant peut-être que Wilhelm son Henriette, et voilà le juge Rieman qui me la demande pour son fils; mais sous la condition (dont il ne démordra pas, car je connais l'homme) de reconnaître Antonie pour notre seul enfant et unique héritiere, sans cela il me prie de regarder son billet comme non avenu. — A présent que ferons-nous? Duquel de ces enfans chéris prononcerons-

nous le malheur? Et comme tu le disais tout-à-l'heure, mon frere, qui tranchera ce nœud gordien?

Le capitaine leva les yeux sur Antonie, et à sa grande surprise toute son angoisse avait disparu, elle avait l'air serein et tranquille. Il regarda Wilhelm, il avait repris ses couleurs naturelles, il avait l'air ouvert et content, et il n'y avait plus de trace de chagrin sur son visage.

Eh bien! qui dénouera ce nœud difficile, dit le trésorier? Antonie se leva et sortit par une des portes; Wilhelm se leva et sortit par l'autre; le trésorier voulut les retenir, mais le capitaine lui fit signe de l'œil de les laisser aller. Une demi-heure après Antonie et Wilhelm se rencontrèrent sur le palier et se tendirent la main avec un sourire expressif.

Le nœud est délié depuis une demi-heure, n'est-il pas vrai, Antonie? dit

Wilhelm à sa sœur avec le ton le plus amical.

Oh ! oui, répondit-elle vivement, il l'est, je t'en prie, mon cher frere, sois tranquille.

Je le suis, dit-il, et plus que jamais ; car je sens, Antonie ; combien je t'aime. Il l'embrassa avec tendresse, et ils se quitterent en silence.

Antonie monta dans sa chambre, elle était très-émue et tâcha de se remettre ; lorsqu'elle descendit auprès de ses parens, elle avait le sentiment d'être à la fois plus heureuse et plus malheureuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Mon cher grand-papa, dit-elle en rougissant beaucoup, quand je vous ai dit tout-à-l'heure que j'aimais M. Rieman de tout mon cœur, je..... je.....

Tu n'as pas dit la vérité, interrompit Ferdinand.

— Je l'avoue, mon cher pere ; je n'ai point de répugnance pour lui,

mais croyez-moi, ce ne serait point un sacrifice si je..... si..... Bonne et généreuse fille, dit le capitaine, en donnant un baiser sur ses joues brûlantes, je te devines et je te comprends.

—*Ferdinand.* N'avais-je pas raison, mon frere ? Est-ce que ces enfans ne font pas du malheur la source d'une douce joie ? Tu verras que Wilhelm va venir à son tour nous assurer qu'il n'a point une passion invincible pour Henriette. Leur tendre générosité, leur noble dévouement fraternel nous fera oublier nos inquiétudes, et nous donnera même un sentiment de bonheur. Mais si nous portons nos regards dans l'avenir, dans deux ou trois ans d'ici, je crains bien que nous ne soyons pas véritablement heureux. Fille généreuse, dit-il en prenant la main d'Antonie, n'est-il pas vrai, tu veux que je donne au sindic une réponse négative. Pour

faire le bonheur de ton frere, tu veux sacrifier le tien.

La vérité de ces paroles saisit Antonie, elle détourna la tête et fondit en larmes.

Tu vois, ma pauvre enfant, continua son grand-pere, que tu ne peux pas nous déguiser combien ce sacrifice te coute. Non, ce n'est pas ainsi que tu délieras ce nœud.

— *Antonie.* Oui, c'est ainsi, mon pere, et il est délié. Je n'aime pas M. Rieman.

— *Ferdinand.* Tâches de le persuader à Wilhelm, et nous le croirons.

— *Antonie.* Dieu m'est témoin que je n'aime pas M. Rieman, que je ne l'ai jamais aimé.

— *Henri.* Ne jure pas, ma chere Antonie, car tu ferais un faux-serment. Tu es généreuse, nous voyons ton motif; mais ne vas pas trop loin, restes-en là.

Antonie voulut cependant jurer encore qu'elle était indifférente pour M. Rieman ; mais les deux freres lui dirent que son visage, ses larmes, sa rougeur, lors de son premier aveu, la démentaient et prouvaient son amour.

Chere enfant, dit Ferdinand, je ne le vois que trop, c'est un nœud impossible à délier. Antonie assura que non, et que c'était à elle à le dénouer. Enfin les deux freres lui dirent : eh bien ! essaye, ma chere fille, nous te laissons la maîtresse de faire ce que tu voudras.

Croirais-tu bien, mon cher frere, dit Ferdinand, que dans cette occasion-ci, j'ai la faiblesse de craindre Wilhelm, parce que je n'aurai rien à lui répondre ; il me semble que je l'entends me dire avec ce ton de vérité et de fermeté respectueuse que tu lui connais: "Antonie est votre petite fille, mon cher pére, elle est votre sang, moi je

ne suis votre fils que par le cœur et par vos bontés. J'ai des droits à votre amitié, parce que vous m'avez élevé, et parce que je vous chéris ; mais puisque vous avez un enfant je n'ai aucun droit à vos biens. Puisque ce nœud ne peut être délié, laissez-moi le couper, et que l'un de vos enfans soit heureux. „ D'un autre côté, je connais ce généreux garçon, il ne supportera pas l'idée d'acheter son Henriette, il voudra ne la devoir qu'à lui-même.

— *Henri.* Et qu'est-ce que lui répondra mon cher frere ? Il me semble que s'il dit tout cela, il aura bien raison.

— *Ferdinand.* Eh ! oui, sans doute, il aura raison, mais n'arrive-t-il pas souvent que la raison même a tort, quoiqu'on ne puisse pas le lui prouver ? — Ma foi, je lui dirais „ arranges-toi avec Antonie, mon fils, ce que vous décidérez entre vous sera bien. „ Mais je

sais trop que cela n'est pas possible, et qu'aucun des deux ne voudra être heureux aux dépends de l'autre.

— *Henri soupira.* C'est une fâcheuse position, mon cher frere, et je ne vois pas ce qu'il y a à faire si ce n'est de prier Dieu de venir à notre secours.

— *Ferdinand.* Il y viendra, mon cher frere, n'en doutes pas, mais avec le tems; si je n'avais pas à faire à des amoureux et à des enthousiastes de vertu qui ne veulent rien écouter, je leur dirais, prenez patience, restez tranquilles, laissez agir le tems, et tout s'arrangera.

Dès que la porte s'ouvrait on levait les yeux avec émotion, croyant de voir entrer Wilhelm; mais il ne parut point et on dina sans lui assez tristement en disant toujours, il viendra enfin. L'après dînée se passa de même, et il ne vint point; le capitaine commençait

çait à s'inquiéter. Tranquillise-toi, lui dit Ferdinand, nous le verrons demain matin, il est quelque part à réfléchir sur ce qu'il doit me dire pour me persuader de marier Antonie ; mais qu'il nous procure s'il le peut le consentement d'Antonie. Il me semble que je le vois là sous quelque arbre rêver comment il pourrait délier ce nœud sans perdre sa maitresse et sans que sa sœur perdit son amant ; et la chose n'est pas facile à trouver..... Laissons-le chercher, peut-être sera-t-il plus habile que nous. Le lendemain matin Wilhelm n'était pas revenu, on ne s'inquiéta pas trop encore, le trésorier disait toujours : il est quelque part à chercher les moyens de tout arranger, et ne veut revenir que lorsqu'il aura trouvé quelque chose..... nous le verrons à dîner.

Antonie soupirait et regardait sans cesse par la fenêtre..... Le capitaine

allait et venait de la cour au jardin avec l'air de l'inquiétude. Enfin Mad. Rosenbaeh se rappela qu'il avait parlé d'une saline très-intéressante et d'une machine ingénieuse pour purifier le sel ; on conclut qu'il était allé là voir, et on se tranquillisa.

Quatre jours se passèrent sans qu'on entendit parler de lui ; enfin arriva une lettre adressée à Ferdinand ; il s'en saisit et dit en pâlissant, c'est de Wilhelm. Il se hâta de rompre le cachet, et dès qu'il en eut lu quelques lignes, il s'écria d'une voix altérée : Il est parti, il ne reviendra pas !

Tout le monde garda le silence, mais quel silence ! Et qu'il signifioit de choses ! Antonie qui était assise à côté du capitaine laissa tomber son visage sur l'épaule de son oncle, et l'inonda de de ses larmes ; cet excellent homme joignit les mains et leva les yeux au ciel, comme pour lui demander se-

cours et consolation. Le trésorier laissa tomber sur ses genoux la main qui tenait la lettre, et son visage exprimait une telle détresse, que sa femme qui avait aussi pâli comme la mort en apprenant le départ de son fils, ne songea plus qu'à lui : Mon ami, dit-elle, au nom du ciel remets toi, calme-toi, ne te tues pas de chagrin pour cet ingrat !..... Non, non, il n'est pas ingrat ! s'écrièrent toutes les voix.

Le trésorier fit des efforts inutiles pour lire la lettre à haute voix ; après l'avoir parcourue des yeux, il la tendit d'une main tremblante à son frere, qui n'y réussit pas mieux que lui. La lettre passa ainsi de main en main, et la voici.

« Vous avez raison, mon cher pe-
« re, le nœud ne pouvait se délier,
« il faut le couper, et c'est moi seul
« qui le dois. Vous êtes bien convaincu,
« j'aime à le croire, que j'en ai pris

« la ferme résolution au moment mê-
« me où vous avez reçu le billet de
« M. Rieman.

« Oh ! mon pere, si j'avais pu es-
« pérer que vous consentiriez à rendre
« Antonie heureuse, à me laisser vi-
« vre riche seulement de votre ami-
« tié, et de l'espoir de mériter un
« jour Henriette, le nœud se serait
« délié d'une maniere plus douce et
« plus belle ; mais vous savez trop
« bien que cela était impossible ; mon
« absence était le seul moyen d'obte-
« nir de vous de faire le bonheur d'une
« sœur, d'une amie chérie, de la fille
« unique de mes bienfaiteurs. Quand
« je fais ce que je dois, les deux peres
« que la vertu m'a donnés, ceux
« qui l'ont développée dans mon cœur
« pourront-il me blâmer ? Non, leur
« pardon, leur bénédiction, leurs
« vœux, suivront leur Wilhelm par-
« tout où sa destinée le conduira : —

« Est-il un plus bel héritage ? J'aban-
« donne donc cette maison où je fus
« si heureux sous la protection de
« toutes les vertus ; mais ce n'est pas
« pour jamais. Mon retour dépend
« d'Antonie ; je fais le serment que
« vous n'entendrez parler de moi que
« lorsqu'elle sera l'heureuse femme de
« Rieman. Puisse ce moment n'être
« pas trop retardé ! je sais combien
« Antonie est bonne et généreuse ;
« le matin de mon départ j'ai vu dans
« son œil animé, j'ai senti dans son em-
« brassement fraternel, de quoi son
« cœur était capable et ce qu'elle pou-
« vait sacrifier à son frere.... Pardonne
« chere Antonie, si je t'enlève ce
« triomphe, je ne dis pas *ce bonheur* ;
« le tien, ma sœur, sera sans doute le
« plus doux des dédommagemens; mais
« je l'avoue, ce sacrifice n'est pas fa-
« cile ; l'honneur, la vertu, ma cons-
« cience me l'ordonnent, et j'obéis....

« je ne suis pas généreux, je ne suis « que juste.

« Ne soyez point en peine de mon « sort; j'emporte une somme assez « considérable, fruit de mes épargnes « et de vos bontés; il me sera doux « de vivre encore de ce que je tiens « de vous; avant que ma bourse soit « épuisée j'aurai trouvé à travailler. « Oh ! oui je le trouverai : ne vois « je pas Henriette, et vous, au bout « de mes travaux ?

« Adieu ! mes anges tutélaires, « adieu vous que j'aime si tendrement, « dont je me sépare avec tant de dou- « leur, mais dont je dois me sépa- « rer. Hélas ! il est trop vrai que l'hom- « me balloté par des sentimens, par « des vœux contradictoires, est ra- « rement heureux sur cette terre. « Adieu ! nous nous reverrons et pour « ne plus nous quitter, pour être heu-

« reux ensemble pendant l'éternité.
« Encore et à jamais votre *Wilhelm.*

Le capitaine se leva, essuya ses yeux et ses joues vénérables, puis élevant ses regards au ciel, il dit avec une voix plus forte qu'à l'ordinaire. Oh mon Dieu! protégez ce bon jeune homme, il va errer loin de nous parmi les étrangers, mais il y porte un cœur pur, une bonne conscience; c'est la vertu qui l'arrache à ses protecteurs: O mon Dieu! servez lui de père.

Le trésorier ému leva aussi les yeux au ciel, mais en silence; il serra la main de son frère, en disant: j'en aurais fais autant à sa place, c'est un bravé garçon, il a délié le nœud, il ne l'a point rompu.

Oui, mon frere, il l'a délié par la foi en Dieu et en ses propres forces, répondit le capitaine. Supportons son absence avec courage et espérons son

retour. Antonie, tu l'as entendu, il dépend de toi.

La pauvre Antonie se jeta sur les mains de son oncle, et les inonda de ses larmes sans pouvoir dire un mot... Qu'aurait-elle dit, et qu'éprouvoit-elle? Wilhelm était perdu pour elle, mais il l'était aussi pour Henriette, au moins pendant un longtems.

CHAPITRE X.

LE même jour le bruit de la fuite de Wilhelm se répandit dans la petite ville; et comme il arrive presque toujours, chacun y ajouta quelques circonstances.... Le lendemain il passait généralement pour avoir emporté une grosse somme à ses parens adoptifs, et les avoir quittés pour jamais.

Cette nouvelle produisit un effet tout différent chez le juge et chez le minis-

tre. Graces au ciel la petite fille sera la seule héritière, disait M. Rieman..... Mon Henriette ne sera donc pas madame la conseillère, disait avec effroi M. Belman. Henriette surprise au delà de toute expression, ne sachant ce qu'elle devait croire, courut chez Antonie : elle lui trouva l'air embarrassé, et Antonie répondit d'une maniere si ambiguë sur la fuite de Wilhelm, qu'Henriette n'osa pas la presser; elle crut qu'il n'était pas de sa dignité d'avoir l'air de l'inquiétude, et quitta son amie assez froidement. Elle tint ensuite un petit conseil avec son pere, dont le résultat fut de garder le silence et d'éviter de voir les Rosenbach. Si la nouvelle est fausse, dit le ministre, et que Wilhelm revienne, nous n'aurons rien dit contre lui; si elle est vraie, notre silence aura l'air du mépris qui nous convient. Ils restèrent donc chez eux. Le trésorier qui ne savait que leur dire,

n'en fut pas fâché, et resta aussi chez lui.

Il ne tarda pas à recevoir un second billet du juge; il disait que ne prévoyant à présent plus d'obstacle à ce qu'il avait demandé, il espérait une réponse favorable pour son fils. Ferdinand donna le billet à Antonie, qui le lut avec une inquiétude marquée.

Je n'épouserai pas M. Rieman, dit-elle, après l'avoir lu.

Son grand-pere lui rappella ce que Wilhelm avait dit dans sa lettre; mais elle répéta encore; je ne l'épouserai certainement pas, puisque Wilhelm.... elle s'arrêta en baissant les yeux.

Cette prétendue générosité, lui dit son grand-pere, n'est qu'obstination et orgueil; elle te fait du mal sans faire du bien à ton frere. Le capitaine et madame Rosenbach lui représenterent que Wilhelm ne reviendrait point qu'elle ne

fut la femme de Rieman. Elle soupira et persista dans sa résolution.

Enfin le trésorier se fâcha, et appela Antonie une petite fille obstinée et capricieuse qui ne savait ce qu'elle voulait; il la menaça de ne point s'embarrasser de ses refus, et de terminer cette affaire avec le syndic, puisqu'il savait par son premier aveu qu'elle aimait ce jeune homme.

Disposez de ma main, cher pere, dit Antonie, je l'ai promis, je vous obéirai; mais mon cœur ne sera jamais à M. Rieman, et vous me rendrez bien malheureuse. Je ne l'aime pas, je ne l'ai jamais aimé, c'est le désespoir qui... je suis punie du seul mensonge que j'aie de ma vie essayé de prononcer, je le suis plus sévérement que je ne l'ai mérité.

C'est à présent que tu mens, lui dit son grand-pere, je ne sais quelle fausse vertu t'égare et te fait croire qu'il est

beau de sacrifier ton bonheur à ton frere comme il t'a sacrifié le sien ; mais je ne veux pas que mes deux enfans soient malheureux. Ainsi à la bonne heure, je te laisse l'honneur du refus, c'est moi qui dispose de ta main Antonie.... et qui te force à épouser l'homme que tu aimes ; entends-tu bien ! Je te l'ordonne.

L'homme que j'aime ! s'écria Antonie en se jetant aux pieds de son grand-père ; non, ce n'est pas M. Rieman, vous m'obligez à vous l'apprendre ce secret qui devait mourir avec moi dans mon cœur. Oui j'aime, mais c'est mon frere, c'est Wilhelm, et c'est là ce qui nous rend tous si malheureux.

Le trésorier, sa femme, le capitaine furent frappés de cet aveu comme d'un coup de foudre. Antonie leur raconta avec franchise la naissance, et la marche de son sentiment, ce qui s'était passé chez elle en découvrant

l'amour de Wilhelm pour Henriette, et comment elle avait conçu l'idée pour sortir de cet état pénible, pour ne plus vivre auprès de Wilhelm, et détruire à jamais chez elle toute espérance, de donner la main à Rieman. Savez-vous, demanda Ferdinand après un long silence, un remède à tout cela? Moi je n'en sais point, je sais bien à présent ce qu'on aurait pu faire; mais je n'imagine rien de plus généreux que la conduite de ces deux chers enfans. Bonne Antonie, en voyant ton regard si doux, si tranquille, je n'aurais pas imaginé cette force d'ame.... Je voudrais, oui je voudrais que Wilhelm fût caché là quelque part et qu'il eut entendu la simple et touchante histoire de ton pauvre cœur, qui sait alors ce qui serait arrivé dans le sien; car il est bien sûr qu'Henriette ne l'épouserait pas sans titre et sans héritage, elle tient à cette condition tout autant que son pere.... Eh

bien ! ma chère fille, ne parlons plus de ces Rieman, je vais écrire un *non* bien simple et bien positif.... Et si nous tenons une fois notre cher fugitif.... qui sait s'il n'est point parti, parce qu'il a bien vu qu'Henriette ne l'aimait pas pour lui-même, et de là, à en aimer une autre qui saerifiait tout pour lui, qui le prendrait avec rien,.... il n'y a qu'un pas, n'est-ce pas Antonie ?

Elle rougit comme une jeune épouse, et le sentiment doux et bienfaisant de l'espérance remplaça celui de la douleur. Le capitaine vint l'embrasser tendrement. Ferdinand courut à son bureau, et dans sa joie il écrivit à l'avare Rieman.

« Mon Antonie, monsieur, mérite » à tous égards d'être aimée pour elle-» même. Elle n'entrera point dans une » famille où l'on calcule sa dot et son » héritage, où on y attache plus de » prix qu'à ses charmes et à ses vertus.

„ Je ne puis donc accepter votre pro-
„ position et j'ai l'honneur d'être. „

V. T. H. S. Ferdinand Rosenbach.

Il s'en répentira, dit le juge, après avoir lu ce billet, qui n'avait cependant pas été écrit dans l'intention de l'offenser; il fit quelques tours dans sa chambre, en rêvant au moyen de se venger de ce refus: quand il crut l'avoir trouvé, il alla tout de suite dans son étude chercher un paquet de papiers; c'était les piéces d'un ancien procès que le trésorier avait autrefois soutenu à l'occasion de son emploi. Un ennemi l'avait accusé de malversations; mais il s'était completement justifié, et l'arrêt avait été prononcé en sa faveur. Le vindicatif juge resté dépositaire de ces papiers, s'en rappela dans ce moment, il les parcourut avec un affreux sourire, marqua d'une croix quelques passages, et les remit à leur place, en répétant: il s'en répentira.

Pendant ce tems-là Ferdinand était tranquillement à table avec sa famille, il porta à Antonie la santé du *cher fugitif*. Tous burent à son heureux retour, et sans le dire, au bonheur de réaliser la douce espérance qui venait de se réveiller dans leurs cœurs.

CHAPITRE XI.

IL fallut, bien cependent que les familles Rosenbach et Belman se rencontrassent une fois ; le trésorier aimait trop à disputer, et le minitre à discuter, pour supporter longtems cette séparation. On eut l'air assez embarrassé de part et d'autre au premier moment : enfin le trésorier confia au ministre les nobles motifs de la fuite de Wilhelm ; il n'a pas voulu, lui dit-il, empêcher le mariage de sa sœur ; il lui montra même la lettre qu'il en avait reçu. M. Belman

la lut, plia les épaules et la rendit. — Singulier, très-singulier jeune homme, dit-il après un moment de silence ! .... eh bien ! donc Antonie ? j'apprends cependant que vous l'avez refusée au fils du juge. Ferdinand en convint, et sans dire précisément la raison de son refus, il ne put s'empêcher de relever beaucoup la générosité de sa petite fille. D'après cette conversation et quelques mots échappés à Mad. Rosenbach, et quelques soupirs d'Antonie, on devina assez juste chez les Belman le véritable état des choses. Henriette fut d'abord très-affligée, puis très-piquée, et enfin il arriva des changemens dans sa situation qui lui firent oublier son chagrin et son Wilhelm.

M. Belman avait une sœur dont il parlait rarement, et au sujet de laquelle il n'entrait jamais dans aucun détail ; cependant elle avait épousé un

chambellan et portait le titre de baronne, ce qui aurait dû flatter la vanité de l'orgueilleux ministre..... Mais le chemin qui avait conduit sa sœur à ces dignités n'était pas tout-à-fait aussi honorable. Elle avait été d'une beauté distinguée, un prince en était devenu passionnément amoureux et l'avait séduite, elle vécut quelques années avec lui comme sa maîtresse: quand il voulut en prendre une autre, il la maria à un de ses secretaires, auquel il donna le rang de chambellan, et mourut bientôt après. Alors l'époux de Mlle. Belman quitta le pays où la conduite de sa femme était connue, et se retira avec elle à Hanovre où sa fortune assez considérable et son titre de baron et de chambellan les firent admettre dans la meilleure société. M. Belman avait fort désapprouvé la conduite de cette sœur, et l'éclat de sa liaison avec le prince; il fit tout

son possible pour la rompre, et lui témoigna vivement son mécontentement et son mépris. Il y a cependant toute apparence qu'à l'époque du mariage de la baronne, et sur-tout après la mort de son séducteur, il lui aurait pardonné; mais elle-même ne put lui pardonner les reproches amers qu'elle en avait essuyés : d'ailleurs le nom, et l'état de son frere lui rappellaient trop son origine. Elle cessa donc absolument toute relation avec lui et sa famille.

Depuis quelque tems elle avait perdu successivement et à peu de distance l'un de l'autre, son mari et son fils unique. Dans les premiers momens de sa douleur elle regarda ces événemens comme une punition du ciel, elle se rappella les avis de son frere ; et comme un premier pas vers la pénitence, elle forma le projet de se rapprocher de lui. Elle lui écrivit donc qu'elle était résolue de réparer les erreurs de sa

jeunesse en passant le reste de sa vie dans la retraite, et lui demandait ses avis fraternels pour l'exécution de ce plan.

M. Belman fut à la fois surpris et touché de cette lettre; comme elle n'entrait dans aucun détail sur sa situation, il crut d'abord qu'elle ne revenait à lui que pour en obtenir des secours, et que ce projet de retraite était une maniere honnête de lui demander un asile dans sa maison. Il lui répondit cependant avec amitié en lui promettant de venir auprès d'elle aussi-tôt qu'il le pourrait, pour examiner ce qu'il y aurait de mieux à faire dans sa situation, et la ramener avec lui si elle le désirait.

Il différait cependant d'une semaine à l'autre ce voyage qui ne lui promettait rien d'agréable; mais au moment du départ de Wilhelm le desir de distraire Henriette, de l'éloigner quelque tems

d'un séjour où tout lui rappellait son chagrin, le décida à tenir parole et à mener avec lui sa famille. Il partit donc avec sa femme et sa fille pour la capitale où sa sœur habitait ; il pria Mad. Belman de traiter avec bonté cette femme malheureuse et repentante ; il recommanda à Henriette d'avoir des égards pour elle malgré sa pauvreté, et de lui faire sentir le moins possible l'état de dépendance où elle allait vivre dans la maison de son frere. Toutes les deux le lui promirent. Arrivés à la ville que leur parente habitait, M. Belman laissa sa famille à l'auberge, et sortit pour aller chercher sa sœur. Il s'informa de sa demeure, et à son grand étonnement on lui indiqua dans le plus beau quartier de la ville, un grand hôtel de la plus superbe apparence. Il frappe ; un laquais vêtu d'une riche livrée vient ouvrir ; il se nomme, il est introduit,

et sa surprise redouble en traversant des appartemens, non-seulement meublés avec magnificence, mais avec toute la recherche du goût et du luxe.

Convaincu qu'on s'était trompé, il hésitait à retourner sur ses pas, lorsque la porte d'un sallon s'ouvre et qu'une femme en deuil, mais de la plus grande élégance vient à lui les bras ouverts en l'appellant son cher frere. Malgré les années qu'avoit duré leur séparation, la belle Baronne était assez bien conservée pour qu'il ne put la méconnaitre. Elle lui fit les plus tendres amitiés, de l'air le plus noble, le plus aisé, et ne lui dit pas un mot de ses projets de solitude, auxquels elle avait bientôt renoncé. Elle évita même avec adresse de rappeller le passé, parla beaucoup de feu son cher baron, et point du tout du prince. Le ministre ébloui de tout ce qu'il voyait, ne pensa plus à lui faire

aucun reproche, et peut-être au fond de son cœur ne la trouva plus si coupable.

Quand elle apprit qu'il avait amené sa famille, elle fit mettre les chevaux, leur envoya sa voiture à l'auberge, et leur fit préparer des appartemens chez elle. Dès le premier instant elle parut enchantée de sa nièce : après l'avoir longtems regardée avec l'air du plaisir, elle ouvrit son bureau et en sortit un portrait entouré de diamans, qui la représentait elle-même à l'âge de dix-huit ans. Elle l'examina à côté d'Henriette, qui lui ressemblait en effet à le prendre pour le sien, ensuite elle pria son frere de l'accepter, comme un double souvenir de sa sœur et de sa fille..... Car j'espère, dit-elle en embrassant tendrement Henriette, que tu me laisseras cette jolie et vivante image de ma beauté passée. N'est-ce pas, cher petit ange, lui dit-elle en redou-

blant ses caresses, tu veux bien rester avec moi, et me dédommager de tout ce que j'ai perdu ?

Mr. Belman ne dit ni oui, ni non; il était combattu entre le desir de laisser sa fille dans une demeure aussi brillante, et le regret de se séparer d'elle. Henriette éprouvait aussi quelque chose de semblable ; cependant la maniere dont elle embrassa sa tante et le regard qu'elle jetta tout autour d'elle, et ensuite sur ses parens, dirent assez que son choix était fait et qu'elle désirait de rester. Sa tante la prit sous le bras, l'emmena dans son cabinet, et lui proposa de quitter sa robe de voyage, qu'elle avait prise très-simple pour ne pas humilier la *pauvre tante* qu'on venait chercher. Cette *pauvre tante*, qui était de la même taille qu'elle, lui ouvrit ses armoires et ses tiroirs, appella ses femmes, et présida elle-même à la toilette la plus élégante, où

où la jeune niéce ne se montra point aussi novice qu'elle l'avait imaginé.— C'est moi-même, lui dit sa tante, lorsqu'elle fut habillée; je crois me revoir à ton âge : non, non, mon ange ! je ne veux plus me séparer de toi, c'est impossible.

Pendant ce tems là le ministre et sa femme examinaient ensemble s'ils devaient laisser, ou emmener Henriette. — La baronne avait beaucoup d'autres neveux et niéces entre lesquels elle pouvait choisir... Tout chez elle annonçait une grande opulence; laisseraient-ils échapper cet héritage ? n'était-ce pas aimer vraiment leur Henriette que de le lui assurer ? Qui méritait mieux qu'elle une fortune ? qui saurait en faire un meilleur usage ? Mais nous séparer d'elle, disait tristement la maman ! Elle rentra éblouissante de parure, donnant le bras à sa tante; le triomphe de celle-ci fut décidé, et l'on

consentit à lui laisser *son portrait vivant*, comme elle appellait Henriette.

Le ministre ne pouvait rester que deux jours auprès de sa sœur, le soin de son église le rappellait à la petite ville; il les employa à parler à sa fille des avantages et des dangers de sa nouvelle situation; à la prémunir contre toutes les séductions du grand monde.

Je serais bien fâchée, mon cher pere, dit-elle en souriant, si vous croyez réellement que vos conseils me soient nécessaires; je les regarde comme une preuve de votre amour paternel, et sous ce point de vue ils me sont précieux. Mais soyez sûr, mon pere, que je n'en ai pas besoin, et que ma conduite dans un monde que je ne redoute nullement, sera telle que vous pouvez le désirer. Son pere, avec les plus tendres caresses, et sa mere baignée de larmes, prirent congé d'elle et de leur brillante sœur, et retournèrent tristement dans leur presbytère.

Si la baronne avait causé à ses parens une surprise agréable par ses richesses et sa situation, Henriette lui en fit à son tour éprouver une semblable; elle s'était attendue à trouver une bonne petite villageoise, ou tout au plus une petite provinciale bien gauche, bien timide, et sans aucune éducation. Au premier abord elle fut frappée de ses graces et de son maintien; mais elle le fut bien davantage lorsqu'elle l'entendit parler dans les meilleurs termes, avec l'accent le plus pur; et saisir avec le tact le plus fin et le plus sûr, tout ce qu'elle entendait. Sa surprise augmentait à chaque instant. En traversant une salle, Henriette vit un très-beau clavecin, elle y courut, ouvrit au hasard un livre de musique, et joua très-bien une sonate assez-difficile. Bravo, s'écria la baronne en frappant des mains, très-bien, mon enfant; il te manque encore un peu de goût dans l'exécution, mais

cela viendra bientôt, et tu as vraiment une main très-légère. Henriette sourit de la critique de sa tante, qui n'était point du tout musicienne; mais elle vit bientôt qu'il n'est pas besoin de l'être pour bien juger, et que l'habitude d'entendre de la bonne musique peut tenir lieu de talent. La baronne connaissait très-bien quand Henriette jouait mieux ou plus mal, et perfectionna son jeu par ses remarques, et par l'émulation que ses éloges donnèrent à sa niéce.

Encouragée par ce succès, Henriette voulut augmenter l'étonnement de sa tante, et à propos d'un livre qui paraissait et qu'elle trouva sur la table, elle étala toute son érudition et sa philosophie. — Sa tante l'interrompit en baillant et en lui disant, ma chere petite, tout ce que tu dis là est de la pédanterie qui enlaidirait la déesse des amours. La seule étude des fem-

mes est d'être belles, aimables, gaies, séduisantes ; tu as tout ce qu'il faut pour l'être. Mais laisse-là tes tristes raisonnemens.

Henriette ne tarda pas à voir que sa tante avait raison, et que si elle voulait plaire, elle devait l'imiter ; malgré son âge, elle avait l'art d'attirer et de retenir tous les hommages, et pensait avec plaisir que sa jeune et jolie nièce prolongerait cette vie brillante, animée, et rendrait sa maison encore plus agréable. Elle voulut donc la former à son image au moral, comme pour la figure, et avec les dispositions d'Henriette, elle y réussit facilement ; le chant, la danse, le dessin furent cultivés avec soin. On lui apprit les jeux différens qui se jouaient dans la société ; elle eut bientôt saisi le ton léger, les-à-propos de la conversation, et l'on aurait dit au bout de quelques jours qu'elle avait toujours vécu dans le grand monde.

La baronne donnait toutes les semaines un concert, et recevait avec distinction les étrangers, les amateurs, et les virtuoses. Au premier de ces soupers qui eut lieu depuis l'arrivée d'Henriette, elle était assise à côté de sa tante, lorsqu'elle vit entrer dans la salle un jeune homme d'une figure très-distinguée, mis avec beaucoup d'élégance, dont la physionomie ne lui était point étrangère. Plus il s'approchait et plus il lui rappellait un souvenir effacé trop longtems de son cœur..... Enfin il est tout près, elle ose à peine le fixer parce qu'elle rencontre ses regards attachés sur elle au point qu'il oubliait de saluer la maîtresse de la maison.

— C'est ma niéce, monsieur, dit la baronne en souriant, je l'aime assez pour vous pardonner de ne voir qu'elle.

Le jeune homme s'incline, rougit, baise avec respect la main de la baronne en disant : pardon mille fois, madame,

en effet, mad^lle. votre niéce m'absorbait entierement en me rappellant une jeune personne de mon pays à laquelle elle ressemble tout-à-fait ; en vérité j'ai cru.....

Ah ! mon Dieu, dit Henriette avec le ton de la plus vive émotion, je ne me trompe pas, c'est M. Adolphe Buchling. — Mad^lle. Henriette Belman ! s'écria Adolphe, car c'était lui ; et tous les deux émus, tremblans, baissèrent les yeux. Henriette fut la premiere à se remettre. Qui nous aurait dit, s'écria-t-elle en riant, quand nous faisions de la musique ensemble à Reinberg, que nous nous retrouverions ici ? Vous vous connaissiez donc, dit la baronne ?

Beaucoup, ma tante, répondit Henriette; M. Buchling était mon ami d'enfance.

J'en suis charmée, dit la baronne, il est aussi mon ami ; je vous laisse donc en pays de connaissance, et elle alla recevoir la compagnie.

Alors l'embarras recommença ; Henriette et Adolphe, assis l'un à côte de l'autre, ne trouvaient rien à se dire, précisément parce qu'ils avaient trop de choses à penser. Voilà donc celle que j'ai tant aimée, pensait Adolphe, et la voilà plus jolie, plus séduisante encore que lorsque je la quittai. — Il soupirait et se taisait. Voilà donc, pensait Henriette, celui dont je fus tant aimée, le premier homme qui ait rendu hommage à mes talens, qui ait ému mon cœur, le seul peut-être..... et combien il a gagné ; quelle élégance, quelle charmante figure ! ..... elle le regardait à la dérobée, souriait, et se taisait.

Enfin après quelques mots insignifians, il se racontèrent en peu de mots ce qui les avait amené là.

Henriette, qui ne parla point de Wilhelm, eut bientôt fait son histoire. Celle d'Adolphe ne fut pas beaucoup plus longue ; son talent distingué pour

la musique avait décidé son sort ; il voyagea pendant quelques années comme virtuose de violon, et gagna des sommes considérables ; actuellement il ne jouait plus que comme amateur, et vivait sur un très-bon pied de ce qu'il avait amassé, et d'une pension que lui faisait un prince russe, à qui il avait rendu un service éminent. Il voyageait pour son plaisir et son instruction, et s'était fixé depuis quelques mois dans cette ville, où il voyait très-bonne société. Son talent, sa complaisance l'amabilité de sa personne et de ses manieres, le faisaient recevoir partout avec plaisir, il avait les entrées libres dans les meilleures maisons, et particulierement chez la baronne.

Ils furent bientôt appellés tous les deux au clavecin où Henriette devait jouer une sonate, et Mr. Buchling l'accompagner. Ah ! lui dit-il en prenant son violon, que de choses cet instru-

ment va me dire aujourd'hui ! Quel momens il va me retracer !

Henriette rougit ; tous les souvenirs de sa premiere jeunesse se réveillèrent dans son cœur.

CHAPITRE XII.

Dès que le concert fut fini, Henriette, sous prétexte d'un mal de tête, demanda la permission de se retirer. Assise sur son sopha, la tête appuyée sur sa main, elle réfléchit profondément sur sa situation ; elle se rappela le passé et tous les sentimens purs et délicieux qui avaient agité son cœur dans quelques moment de sa jeunesse. Elle comparait à ces douces jouissances son état présent avec tout son éclat, et l'avenir avec toutes les prétentions et les espérances de la vanité. Elle sentait que quelque brillante que fût la scène sur la qu'elle elle pa-

raissait, il existait au fond de son cœur un vœu secret pour des émotions plus douces qu'on n'éprouve pas dans le tourbillon du grand monde ; ces émotions qu'elle se rappelait trop bien, et dont le souvenir faisait palpiter son cœur, elle les avait senties il y avait quelques années à côté d'Adolphe, quand il pressait sa main dans les siennes, quand il la serrait contre son cœur, quand il lui disait ; „ je t'aime avec idolâtrie „. Elle les avait aussi retrouvées il y avait quelques mois en lisant les pages brûlantes de Wilhelm, et l'expression touchante de son amour. Ces deux souvenirs se confondirent dans son cœur, ainsi que les deux aimables amis qui l'avaient si délicieusement émue; elle pensait à tous deux en même tems avec un égal intérêt, elle leur comparait tous ceux qu'elle avait vus depuis qu'elle était chez sa tante; elle sentait, en dépit de sa coquetterie et de sa va-

nité, que tous les hommages qu'on lui prodiguait, ne valaient pas une des émotions du véritable amour ; et que toutes les jouissances du luxe et du faste dont elle était entourée ne lui tenait pas lieu des sentimens qu'elle avait éprouvés dans son heureuse enfance.

N'ai-je pas cependant, pensait-elle, atteint un des objets auxquels j'aspirais, une vie presque semblable à celle de Ninon ? Avec cela ses beaux yeux se remplissaient de larmes ; elle pouvait tout aussi peu étouffer le vœu secret de son cœur, qu'abandonner les espérances de sa vanité. Tantôt elle se voiait dans le petit pavillon du jardin de son pere, tout près de son cher Adolphe.... tantôt dans le sallon élégant de sa tante, entourée d'une foule d'admirateurs. Elle se coucha enfin, et des songes variés lui présentèrent les mêmes images qui l'avaient occupée avant son sommeil. Ne serait-il donc pas possible

de tout concilier, pensa-t-elle en s'éveillant? Pendant qu'elle s'habillait, et que debout devant sa glace elle voiait combien elle avait de moyens de plaire, elle y songeait encore. — Pourquoi, s'écria-t-elle à haute voix, les fleurs naturelles ne s'associeraient-elles pas aussi bien avec la parure la plus brillante, qu'avec la plus simple?

Parce qu'elles se fanent trop vite, répondit la femme-de-chambre, qui crut que la question s'adressait à elle.

Cette jeune fille avait dit, sans s'en douter, une grande vérité; les sentimens naturels au cœur de l'homme, l'amour, l'amitié, la confiance, se fanent bientôt au souffle empoisonné de la vanité, de la flatterie et de la coquetterie. — Tu as bien raison, dit Henriette en souriant; oui, je n'y pensais pas. Elle songea sans doute alors combien l'amour le plus vif est passager. Combien elle-même avait cru d'aimer,

et combien sa passion pour Adolphe et pour Wilhelm, s'était promptement évanouie. Ah ! pourquoi donc, se disait-elle, sacrifierais-je à un bonheur aussi fugitif que celui de l'amour un bonheur bien plus durable, une vie riche dans tous les âges de jouissances que je puis me procurer si aisément au moyen de mes talens, de mon esprit, et des ressources que m'offre ma situation actuelle ? Elle acheva sa toilette avec plus de soin encore qu'à l'ordinaire, puis elle alla à son clavecin, et chanta une ariette italienne. En songeant à la visite que son ami d'enfance lui avait annoncée la veille ; eh ! bien oui, dit-elle, il a mis mon cœur en mouvement lorsque je n'étais qu'un enfant, et sa présence inattendue a renouvellé cette impression, pourquoi m'y refuserais-je ? Un cœur agité est l'assaisonnement de toutes les jouissances de la vie. Adolphe mé-

rite bien à présent une préférence du moment, sa conquête augmentera mes triomphes ; et quant aux folies..... je suis sûre de moi, il ne m'en fera pas faire, et s'il est à présent ce que tout annonce, un homme aimable, formé à l'école du monde, j'en ferai mon ami, il aura toute ma confiance, et rien de plus. Adolphe entra alors ; il avait éprouvé la veille à-peu-près les mêmes sensations qu'Henriette, il se serait livré davantage à l'émotion que son cœur avait sentie en la retrouvant, s'il n'avait pas remarqué que quoi qu'elle l'eût reçu avec un peu de trouble, elle avait repris à l'instant même le maintien le plus tranquille et le ton le plus aisé. Il avait assez vécu dans le monde pour voir au premier coup-d'œil quel était le rôle que jouait Henriette ; il trembla de s'attacher à une coquette, et se décida tout de suite à régler son ton d'après elle. Lors que

la musique eut fini, il lui dit donc seulement qu'il espérait de la voir le lendemain, et ne s'occupa plus d'elle. Il vint en effet avec le projet de l'étudier et d'être avec elle exactement comme elle serait avec lui. Cette premiere visite se passa donc en observations mutuelles ; chacun des deux attendait l'autre pour les sentimens, et voulait prouver combien il avait acquis, et combien son esprit s'était développé depuis leur séparation. Ils convinrent ensemble que de vivre au milieu d'une societé nombreuse, variée, animée par les talens et les plaisirs, c'était vraiment le charme de la vie ; ils tournèrent avec grace et gaîté en dérision leur ancienne tournure sentimentale, et leur petite ville, et leur musique, et leurs leçons de danse, et tout le tems passé ; ils se firent des complimens sur les perfections qu'ils avaient acquises, et se quittèrent au bout d'une heure

fort contens l'un de l'autre, et se promettant de se voir souvent. Leur vanité à tous les deux avait été très-satisfaite, non-seulement des éloges qu'ils s'étaient donnés, mais aussi de ce qu'ils ne s'étaient point dit. Henriette avait fort bien su remarquer sous l'air et le ton léger de son ancien ami, quelques étincelles de la passion qu'elle lui avait inspirée une fois, et se promettait de la rallumer tout-à-fait. Adolphe, de son côté, n'avait pas manqué d'interpréter à son avantage quelques momens de distraction et d'embarras que tout l'art d'Henriette n'avait pu lui dérober..... Bref, la vanité avait joué tout son jeu, elle était contente, et cependant leur cœur était troublé par une agitation secrette; ni l'un, ni l'autre n'était assez sûr de son triomphe : il était moins aimable, pensait Henriette, mais bien plus sensible, mais bien plus passionné..... Elle était moins séduisante pen-

sait Adolphe, mais mille fois plus intéressante, plus tendre, plus naïve. Ah! sans doute elle était séduisante cette dangereuse Henriette, elle était alors dans la fleur de sa beauté; et ses talens, son esprit, ses graces lui assuraient l'empire universel. Elle était généralement admirée, adorée, aimée de tous ceux qui l'approchaient; et l'envie, la jalousie des autres femmes, n'empoisonnaient pas même ses triomphes; elles étaient forcées de rendre justice à sa supériorité, et de l'aimer malgré ses succès. Henriette savait à la fois dominer les hommes par son esprit et sa beauté, et avoir l'air de se laisser dominer par les femmes; elle n'avait gardé de ce ton enfantin qui séyait si bien au genre de sa figure, que cette douceur, cette docilité qui gagne insensiblement tous les cœurs. On aurait dit qu'elle demandait pardon aux femmes d'être aussi jolie, et toutes

étaient disposées à le lui accorder ; d'autant plus qu'elle savait aussi les faire valoir dans l'occasion, et qu'elle ne disait jamais du mal de personne. Elle était donc allée beaucoup plus loin dans ses plans pour mener une vie heureuse et brillante, que son père ne l'avait imaginé, puisqu'elle savait même se concilier son sexe et en imposer à la médisance.

Avec tant de moyens de plaire, il n'est donc pas étonnant qu'Adolphe, dont elle avait gagné le cœur, lorsqu'elle en avait beaucoup moins, fût bientôt subjugué, et desira passionnément d'en revenir avec elle au même point que dans les jours de son heureuse enfance.

Elle éprouvait de son côté qu'Adolphe faisait la même impression sur son cœur ; il était en effet difficile d'être plus aimable que ce jeune homme ; son habitude de vivre dans la meilleure so-

cieté, ses voyages, ses lectures, une disposition naturelle lui avaient donné cette parfaite mesure, ce tact, qui ne se rencontre guères que dans les classes les plus relevées, et chez ceux qui ont reçu la meilleure éducation. Adolphe y joignait de plus une nuance de timidité qu'il n'avait jamais pu vaincre, et qui le préservait de toute fatuité, et de cette importance ridicule que se donnent quelquefois ceux qui se sont élevés par leur mérite et leurs talens. Sans avoir rien de servile ou de rampant, il savait se rendre agréable; sans être faux, il entrait avec facilité dans les opinions de ceux avec qui il conversait lorsqu'elles lui paraissaient justes, et soutenir la sienne lorsqu'il avait raison; il contredisait sans blesser, et il cédait sans bassesse. Il n'est donc pas étonnant qu'avec le plus charmant extérieur, la tournure la plus noble, et un talent distingué, l'heureux Adolphe fût le

favori de tout le monde, et reçu partout avec distinction. Henriette pensait avec orgueil et plaisir, qu'elle et son ami, deux habitans d'une petite ville ignorée, l'une fille d'un ministre, l'autre fils d'un magister, étaient les deux êtres les plus intéressans, les plus recherchés, dans une grande ville, et dans la meilleure société. Elle s'avoua aussi à elle-même qu'Adolphe était l'homme le plus aimable qu'elle eût rencontré, et qu'elle serait heureuse en s'unissant à lui, si elle pouvait prendre sur elle de borner son ambition.

Avec ces dispositions mutuelles, ils ne se rapprochaient cependant pas davantage et restaient dans le ton de simple amitié qu'ils avaient d'abord adopté; mais chaque jour Adolphe faisait plus de progrès dans le cœur d'Henriette; elle l'examina avec plus de soin, et crut trouver qu'il avait sur le bonheur les mêmes principes qu'elle. Mais c'é-

tait une erreur, Adolphe répétait ce qu'il entendait dire à Henriette, soit pour lui faire plaisir, soit pour cacher son amour sous un ton léger, mais dans le fait il n'imaginait pas d'autre bonheur que celui d'être aimé de cette fille charmante; il était même amoureux au point d'être jaloux de tout homme à qui elle adressait la parole avec ce regard et ces graces irrésistibles, qui faisoient croire à chacun qu'il était préféré; il cachait cette jalousie avec le plus grand soin, pour ne pas céder à Henriette un empire auquel il résistait encore..... Non, disait-il, non, elle ne connaîtra la force et la vivacité du sentiment qu'elle m'inspire, que lorsque je serai sûr qu'il est partagé.

Il venait très-assidument chez la baronne, qui le recevait à merveille; il cherchait sur-tout à s'y trouver lorsqu'elle n'avait personne, et qu'il pouvait passer la soirée en tiers avec elle

et sa charmante niéce ; il était alors également attentif, amical avec l'une et l'autre ; et sa gaieté, ses plaisanteries, son ton léger et galant, ne laissaient pas déviner une passion qui s'augmentait chaque jour.

Quelquefois la baronne les laissait seuls pendant une heure ou deux ; ces momens là étaient dangereux pour leur résolution mutuelle de résister au penchant qui les entraînait ; sans s'en appercevoir leur conversation prenait bientôt une tournure sentimentale, ils se rappellaient leur enfance, et l'aurore de leur jeunesse ; quelques soupirs leur échappaient et la musique qui dans ces occasions, est si souvent une ressource, un moyen de distraction, était pour eux un danger de plus, par tous les souvenirs qu'elle leur retraçait. Alors Henriette revenait toujours à elle la premiere, elle riait, plaisantait son ancien ami sur son ton de chevalerie, sur ses

souvenirs enfantins et le ramenait ainsi au point où elle le voulait. Non, pensait-il avec dépit, toute sensibilité est éteinte dans son cœur, je ne veux pas que la mienne soit pour elle un sujet de raillerie. Alors pour cacher son chagrin il devenait plus gai qu'Henriette et souvent lui donnait à son tour une nuance de tristesse. Elle ne pouvait se dissimuler qu'Adolphe lui devenait chaque jour plus nécessaire, et enfin elle sentit ou crut sentir que toute espèce de bonheur sans lui ne serait qu'une chimère. Mais avant de laisser prendre plus de consistance à ce sentiment, elle voulut sonder ceux de sa tante. La baronne témoignait tant d'intérêt et d'amitié à son jeune ami, comme elle l'appellait, qu'Henriette ne craignait presqu'aucun obstacle, mais au premier mot qu'elle dit là-dessus, sa tante l'interrompit et lui dit d'un ton amical, mais décidé : non, ma chère enfant,

enfant, Adolphe n'est pas un homme pour vous, et ne peut vous convenir.... c'est un jeune homme parfaitement aimable, honnête, discret, dont j'ai la meilleure opinion ; passe encore s'il avait un titre, mais il n'en a point, et ce qu'il a de mieux à faire, c'est d'épouser quelque riche veuve qui lui donne un état dans le monde. Quant à toi, ma niéce, il te faut un époux qui relève ta famille, tu peux prétendre à tout, j'ai des vues pour ton établissement, il sera brillant et ma fortune n'y nuira pas.

Je suis sûre, pensait Henriette avec dépit, qu'elle songe à l'épouser elle-même, c'est ainsi qu'elles sont toutes ; elles choisissent d'après leur goût, et nous employent nous autres jeunes gens comme des moyens de satisfaire leurs caprices et leur vanité : une riche veuve, dit-elle, pourquoi pas aussi bien une

fille riche, et il ne tient qu'à elle que je le sois ?

Henriette se trompait sur le compte de la baronne, elle ne songeait point à se marier et ne troublait en aucune maniere les deux jeunes gens ; seulement lorsqu'Henriette parlait sur un ton trop familier à Adolphe, la tante levait le doigt en souriant en signe de menace. C'était une de ces personnes indulgentes, parce qu'elles sentent bien qu'elles n'ont pas le droit d'être sévéres, et parce que leurs principes sont relâchés. Elle ne craignait que l'éclat, et elle aurait volontiers dit à sa nièce : „ tu ne peux pas l'épouser, mais aime le tant que tu voudras, pourvu que personne ne le sache. »

Henriette connaissait si bien la façon de penser de sa tante, qu'elle ne cherchait point à cacher le plaisir qu'elle trouvait dans la société d'Adolphe ; cependant elle travaillait en

secret à quelque chose de plus sérieux. Adolphe m'aime sûrement, pensait-elle, et Adolphe me plait; puisqu'il faut me marier une fois, ne vaut-il pas mieux que ce soit avec lui qu'avec un être inconnu, qui peut-être aurait des goûts, un genre d'esprit, un plan de bonheur, tout différent des miens. Adolphe, au contraire, pense comme moi, et quand l'amour sera passé nous serons encore heureux ensemble par d'autres jouissances, par notre esprit et nos talens. — Oui, Adolphe est le seul homme qui me convienne, le seul pour qui je puisse renoncer à ma liberté.

Mais le plus grand obstacle à cette union était le défaut d'un titre; se trouvant un jour seule avec lui, elle fit tomber la conversation sur les années de leur jeunesse, et fut si tendre et si sentimentale qu'Adolphe se laissa entraîner, et le devint encore

plus qu'elle ; la voyant soupirer, et même chercher à lui dérober quelques larmes, il crut enfin avoir trouvé le chemin de son cœur. Il prit sa main et lui dit avec cette timidité qui accompagne toujours le véritable amour : „ les „ heures dont vous me parler, ma „ chere Henriette, ont été les plus „ heureuses de ma vie, les seules que „ je voudrais voir renaître. Oh ! si je „ pouvais retrouver l'espérance que „ j'avais alors. „

Quelle espérance ? demanda Henriette d'un air distrait !

— L'espérance, chere Henriette, de posséder votre cœur, d'obtenir cette main, de vous consacrer ma vie.

— Je crois véritablement, mon cher Adolphe, dit-elle en souriant, et d'un ton plus calme, que nous ne nous sommes jamais entiérement oubliés.... pourquoi nierais-je que j'ai eu bien du plaisir à vous retrouver, et que j'ai desiré

que vous n'eussiez pas oublié tout-à-fait le tems d'une jeunesse, peut-être un peu trop exaltée ; mais qui a laissé dans nos cœurs des traces ineffaçables. Si je ne dépendais que de moi-même, je vous confierais sans balancer mon sort et mon bonheur ; nous connaissons tous les deux le prix de la vie, et nous avons les mêmes principes sur la maniere d'en jouir.... je crois, oui, je crois que nous serions heureux ensemble.

Adolphe se jeta à ses genoux..... non, non pas ainsi, dit-elle vivement, levez-vous, mon ami. Un homme ne peut-il donc dire qu'il aime, que dans cette position humiliante ? parlez-moi, si vous le voulez, mon cher Buchholz, mais d'un ton plus gai et moins humble ; les génuflexions appartiennent à la tragédie, et sont d'un mauvais augure pour le dénouement d'un amour déclaré de cette maniere.

— Adolphe rougit de dépit. — Vous êtes une femme indéfinissable, dit-il en se relevant, vous vous jouez des sentimens, et de tout ce qu'il y a de plus important dans la vie.

Votre blâme est un éloge, mon aimable ami, lui dit-elle, c'est précisément parce que je ne veux pas faire un jeu de la relation la plus importante de la vie, que je veux que nous soyons calmes. Vous m'aimez donc, Adolphe?

— Oui, Henriette, je vous aime, comme jamais aucun homme n'a aimé..... il faut que je vous dise..... il faut que je vous apprenne..... interrompit Henriette, — *Il faut*..... je ne veux rien entendre qui ne soit digne de tous les deux..... vous m'aimez..... je vous aime..... Allons, soyez tranquille, un transport n'ajoute rien à l'amour, et souvent le dénature. Je ne connais aucun homme, mon cher Buchling, avec qui j'aimasse mieux

passer ma vie qu'avec vous; mais il faudrait perdre, même avant le mariage, cette habitude de vous mettre à genoux; elle marque trop le moment où l'on n'a plus rien à demander, ou l'esclave soumis devient souvent un maître impérieux. Asseyez-vous paisiblement à côté de moi, et écoutez ce que je vais vous dire. Ma tante ne me donnera à aucun homme, quelque soit son mérite, s'il n'a pas celui qu'elle juge indispensable, un titre à m'offrir. Il s'agit donc, mon cher Adolphe, de vous procurer, non pas seulement un titre, mais une place honorable qui l'accompagne. Vous ne manquez pas de moyens pour parvenir à ce but, la comtesse de Langnau est votre amie, moi j'ai l'honneur de plaire au président du conseil des finances, vous avez, je le sais, toutes les connaissances nécessaires pour un emploi de ce genre. Jusqu'à-ce donc que vous ayez

réussi, mon cher Buchling, soyons ensemble comme nous avons été jusqu'à ce moment, gais et confians. Dites-moi encore une fois que vous m'aimez ; mais dites-le à ma maniere.

Je vous aime, dit Adolphe, en s'approchant, mais avec embarras.

Je vous aime aussi, dit Henriette en s'avançant un peu plus, et ses lèvres effleurerent celles de son ami. Mais elle se leva tout de suite en riant ; elle courut au clavecin, elle chanta, elle dansa, elle dit mille folies.

Adolphe était très-déconcerté : enchanteresse, dit-il, comment pouvez-vous vous jouer ainsi de la passion que vous inspirez au cœur que vous tourmentez.

Chut, dit Henriette en posant son joli doigt sur sa bouche, qu'il ne soit plus question de votre cœur jusqu'à-ce que vous soyez au moins conseiller des finances.

CHAPITRE XIII.

HENRIETTE est femme, et Henriette aime, pensait Adolphe, il est impossible que cette froideur, cette légéreté ne céde enfin à l'amour. Elle m'a fait l'aveu du sien, un aveu mène toujours plus loin qu'on ne croit ; je n'ai qu'à paraître douter de sa sincérité, et en exiger des preuves. Adolphe avait peut-être raison en thèse générale, mais cette fois il se trompait ; et les coquettes aussi habiles qu'Henriette ne se laissent pas entraîner si facilement. Dès qu'Adolphe voulait dire un mot de son amour, un regard sévère lui imposait silence, ou un persiflage le déconcertait ; si quelquefois malgré cela il lui échappait un reproche, un doute, un desir, on le regardait, et on lui disait sèchement qu'on ne prétendait pas être esclave ni d'un amant, ni d'un mari ;

s'il essayait de bouder, il était bientôt ramené par un coup-d'œil, par un sourire, et le tout finissait par une réconciliation qu'Henriette savait rendre trop gaie pour qu'Adolphe pût rien en espérer : il fut donc entierement subjugué. Henriette lui montrait de la confiance, un intérêt vif et tendre, mais sans lui permettre jamais un mot d'amour ; tous les jeunes gens de la premiere noblesse de la ville s'empressaient à l'envi auprès de la charmante héritiere présomptive de la baronne : celle-ci en protégea successivement plusieurs auprès de sa niece, qui les recevait tous de maniere à leur donner des espérances, mais qui ne voulait jamais entendre à les réaliser, et plaisentait aussi sa tante, qui jouissait des triomphes de son *portrait vivant*, presqu'autant qu'elle avait joui des siens propres ; d'ailleurs, Henriette commençait toujours avec elle par avoir l'air

de céder à son opinion, et finissait par faire tout ce qu'il lui plaisait à elle-même.

Adolphe, mieux reçu et plus assidu que tous les autres, fut souvent le témoin de la maniere adroite dont Henriette savait écarter les prétentions de ses adorateurs ; dans ces occasions-là, un coup-d'œil, un sourire, quelquefois même un léger serrement de main, lui disaient que c'était à lui qu'on les sacrifiait ; il était enchanté, et il témoignait à son amie sa tendre reconnaissance. Ce ne sont point des sacrifices, répondait-elle en riant, c'est pour ma propre satisfaction que je les congédie. Si quelqu'un d'entr'eux avait été plus aimable que vous, vous seriez du nombre des congédiés ; (il fronça le sourcil) mais vous êtes, et vous serez toujours le seul aimable pour moi, ajouta-t-elle avec le plus doux sourire ; et il se crut le plus heureux des hommes, quoi-

que le nombre de ses rivaux s'augmentât tous les jours. Henriette savait attirer et puis rejeter leur hommage, d'une maniere si adroite, si agréable et même quelquefois si flatteuse qu'aucun d'eux n'en fut offensé, presque tous ceux qu'elle refusa positivement n'en restèrent pas moins ses amis dévoués, et venaient chez sa tante plus souvent qu'auparavant. Henriette savait très-bien qu'elle devait ces hommages et ces triomphes à sa prudence ; elle pensait avec un orgueil secret combien elle pouvait régner facilement sur un sexe qui se croit fait pour dominer : pauvres hommes, disait-elle, qu'il est aisé de vous mener comme des enfans, avec les rènes de la flatterie et de l'espérance ; ne rien accorder, et tout obtenir ; voilà la base de mon système. De cette idée au projet de régner exclusivement sur tous les hommes qu'elle voyait, il n'y a pas loin ; Henriette fit quelques essais

sur ceux qui passaient pour les plus difficiles à subjuguer soit par leur caractére, soit par d'autre attachemens, et rarement il arriva qu'on pût échapper à son empire, parce qu'elle avait un talent singulier pour découvrir à l'instant le côté faible de celui dont elle s'occupait, et surtout pour conduire des plans très-compliqués sans avoir l'air d'y penser. Elle avait dans le monde l'air d'une fille aimable, innocente, simple et sans la moindre prétention, avec tous les droits pour en avoir: sa gaieté naïve faisait croire à son entiere franchise; elle parlait aux jeunes filles de parure comme de la chose la plus importante; aux femmes plus âgées, du jeu comme de ce qu'elle aimait le mieux au monde. Elle mettait de l'intêret, de la chaleur, de la vivacité, dans ce qui intéressait les personnes qui étaient autour d'elle, et savait ainsi se rendre agréable à tout

le monde, et passer généralement pour ce qu'on appelle un *bon enfant*.

Dans le vrai, Henriette était bonne par caractère, elle n'avait jamais le projet de chagriner personne, et n'employait son pouvoir sur les cœurs qu'à faire le bien de différentes manières. Elle réconciliait les familles et les amis désunis, elle procurait des protecteurs à des gens de mérite tombés dans le malheur, elle engageait sa tante et ses riches adorateurs à soulager les infortunés, et par là elle appaisait tout-à-fait sa conscience, qui devait lui reprocher souvent d'enlever à une femme le cœur de son mari, à une jeune fille celui de son amant, et à faire ainsi plus de vrais malheureux que par la dureté du cœur.

Sans rien changer à son train de conquête, Henriette s'occupait beaucoup de l'avancement d'Adolphe, elle fit mille prévenances à la Comtesse de

Languenau et la pria de s'intéresser à son ami. Le président du conseil des finances était déja un de ses adorateurs les plus soumis ; mais il fallait de l'adresse pour lui persuader qu'Adolphe n'était pas son rival ; elle en vint à bout comme de tout ce qu'elle entreprenait, et il promis sa protection à *l'ami* d'Henriette.

Un matin elle donna une commission à Adolphe pour ce président, sûre qu'il lui plairait. En effet, Adolphe fut très-aimable, et le président le retint longtems dans son cabinet, causa avec lui avec plaisir, et lui fit espérer une bonne place. En sortant Adolphe vit dans l'anti-chambre un jeune homme qui lui tournait le dos et parlait à un laquais. Vous ne pouvez voir ce matin Mr. le président, disait le domestique, il a des visites ; revenez demain à dix heures, il vous recevra peut-être. Ce pauvre jeune homme n'est

pas aussi heureux que moi, pensait Adolphe, avec un sentiment de pitié. Sa voiture l'attendait à la porte, avant d'y monter il regarda machinalement le malheureux jeune homme qui le suivait..... Et jetant un cri, il tombe dans ses bras : Wilhelm ! séria-t-il, cher Wilhelm ! est-ce bien toi ? C'était lui, c'était Wilhelm, le rouge du plaisir anima sa belle physionomie ; cher Adolphe, dit-il en le serrant à son tour dans ses bras, je commence à croire au bonheur puisque je t'ai retrouvé.

Ils montèrent ensemble dans la voiture d'Adolphe, et se firent à l'envi une foule de questions sans attendre la réponse. Ce ne fut que dans l'élégant appartement de M. Buchling qu'ils purent commencer une conversation plus suivie.

Adolphe raconta à son ami qu'une étourderie de jeunesse l'avait forcé de

quitter l'université où son grand-père l'avait placé, et d'avoir recours à son talent pour le violon ; il avait visité successivement quelques grandes villes, avait été bien reçu par-tout, et surtout en Russie, où il avait eu l'occasion de rendre un service considérable à un prince qui lui avait assuré une pension viagere. — Je ne t'ai pas écrit, mon cher Wilhelm, pendant que je courais le monde, lui dit-il en finissant ; pardonne, je craignais que tu ne me blâmasses d'avoir embrassé ce genre de vie, et de n'être qu'un musicien. — A présent que la musique n'est plus pour moi qu'un plaisir, et que je suis revenu en Allemagne, j'ai voulu te faire part de mon bonheur ; mais je ne savais où te prendre, Henriette Belman m'a dit..... Henriette Belman, s'écria Wilhelm ! ou l'as-tu vue ? As-tu donc été à C..... ?

— *Adolphe.* Point du tout, elle est ici.

— *Wilhelm.* Ici ! elle ! Henriette ! je retrouve donc à la fois tout ce..... tous les amis de mon enfance. Mais explique-moi ce que fait ici Henriette.

— *Adolphe.* Elle est chez une sœur de son pere, une baronne de S****, qui l'a adoptée et veut en faire son héritière ; mais Henriette posséde des avantages plus réels. Tu ne saurais croire, mon cher Wilhelm, à quel point elle est embellie, comme ses talens se sont perfectionnés ; ce n'est pas une femme, c'est un ange, une divinité. Tu comprends avec quelle idolâtrie ma passion pour elle s'est ranimée, je n'ai jamais aimé qu'elle, elle assure aussi n'avoir jamais aimé que moi, et j'espère être bientôt le plus heureux des hommes. Sa tante exige que l'époux de sa charmante niece ait un titre, & le président, chez qui tu viens de me voir, me promet bientôt une place.

— *Wilhelm en soupirant.* J'enviérais ton sort, bon Adolphe, si mon cœur était susceptible de ce sentiment.

N'est-il pas vrai que je suis heureux, dit Adolphe; (en souriant et jetant un coup-d'œil de complaisance sur ces beaux meubles que Wilhelm n'avait pas seulement regardé) mais je te prie, raconte-moi ton histoire aussi : pourquoi, diable, as-tu quitté les Rosenbach ? Ce qu'elle a dit Henriette là-dessus est si énigmatique.

— *Wilhelm.* Elle t'a dit, au moins je pense, que le trésorier a une petite fille, le fruit d'un premier amour, une aimable et bonne enfant qui s'appelle Antonie, que j'aime comme ma sœur. Elle a de l'inclination pour notre camarade Rieman ; le vieux sindic consentait au mariage, mais sous la condition qu'Antonie fût la seule héritiere des Rosenbach, et rien n'était plus juste. Tu connais mon pere, Ferdinand,

s ait. Eh ! bien donc, tu partis, et où allas-tu ?

— *Wilhelm.* A Dresde, à Leipsic, à Hanovre, cherchant par-tout de l'occupation, et n'en trouvant pas, cependant j'ai obtenu des lettres de recommandation pour l'inspecteur-général des mines : Je l'ai vu, il a paru satisfait de mes connaissances, et m'a conseillé de m'adresser au président chez lequel tu m'as trouvé. Je cherche aussi une place, cher Adolphe, je la desirais avec ardeur, mais à présent je..... je puis attendre, j'ai encore assez d'argent. Adolphe voulut savoir combien il lui restait, c'était ce qu'il lui aurait fallu à lui pour vivre tout au plus une semaine. — Tu connais peu les hommes, mon cher Wilhelm, lui dit-il, tu comptes sur les promesses des protecteurs ; je crois les connaître mieux que toi ; mais heureusement tu vas avoir une protectrice

à qui rien ne peut résister. — Je te mènerai chez Henriette. Wilhelm étouffa un soupir et parla d'autre chose ; il raconta à son ami comment il avait dirigé à Hanovre une machine hydraulique qu'on construisait mal ; il l'examinait et en dit son avis à l'entrepreneur ; celui-ci l'attira chez lui, se fit donner des plans, des dessins, les paya bien, et les fit exécuter comme ses propres idées ; il en reçut les éloges, les récompenses, et persuada à Wilhelm de s'éloigner, de peur qu'il ne le trahit. — Ah ! les hommes, les hommes s'écria-t-il, malheureux ceux qui dépendent des étrangers, ceux qui sans appui, sans fortune sont jetés au milieu du monde ! cent fois malheureux s'ils n'avaient pas leur conscience !... et un ami, dit-il en embrassant Adolphe !

Celui-ci lui rendit ses amitiés, et lui promit, peut-être avec une nuance de vanité, de le seconder au moyen

de ses nombreux amis. Wilhelm écouta tranquillement tout ce qu'il lui dit sur sa brillante position, quoique la sienne fût bien différente ; il avait repris au bout d'une heure son ancien ton de supériorité, sans le vouloir cependant, mais l'étendue de ses connaissances, une teinte d'enthousiasme, et sur-tout le génie, qui commande toujours à l'esprit, l'élevait au-dessus de son ami. Lorsque celui-ci voulait prendre avec lui des tons de grand seigneur, il lui disait : tout cela est fort beau, mon cher Adolphe ; mais il ne doit pas en être question entre toi et moi.

Il est toujours le même, pensait Adolphe, et ce n'est pas ainsi qu'on fait son chemin, il faudra bien qu'il apprenne une fois que le monde est différent de la maison du trésorier. Le même soir il raconta à Henriette comment il avait rencontré son ami Wilhelm dans l'anti-chambre du président.

Sans doute cette arrivée la surprit un peu ; mais elle entrevit d'un coup-d'œil le parti qu'elle en pouvait tirer ; d'ailleurs elle n'avait pas encore pardonné à Wilhelm sa fuite au moment où il devait l'épouser. — Elle dit donc du ton de la plus parfaite indifférence : Wilhelm ! Et que fait-il ici ?

— *Adolphe.* Je croyais vous faire plaisir en vous apprenant que vous alliez revoir l'ancien ami de notre jeunesse, et que vous pouviez contribuer à son bonheur.

— *Henriette.* Vous comptez beaucoup sur les souvenirs de ma jeunesse, Adolphe ; mais je crains, je vous l'avoue, que cet ami ne reprenne ici avec vous son rôle de mentor ; cela ne peut plus vous convenir, vous êtes à présent fort au-dessus de lui, et je parie qu'il voudra encore vous dominer comme il l'a toujours fait.

— *Adolphe.* Je ne sais ce que vous

voulez

voulez dire, je suis plus âgé que lui, et.....

— *Henriette.* Pauvre Adolphe ! vous n'étiez qu'un enfant, que Wilhelm était déja un homme. Il a l'esprit de domination du trésorier, vous dis-je, et il vous le fera sentir..... mais n'importe, il faut venir à son secours, voilà ce qu'il y a de plus sûr. Amenez-le demain, je le présenterai à ma tante; mais vous verrez ce que nous aurons à souffrir de son orgueil.

— *Adolphe.* Si vous saviez, ma chere Henriette, combien cet orgueil chez lui est noble, sublime, généreux.

— *Henriette.* Je sais que l'orgueil ne peut jamais être une vertu, et qu'on le confond souvent avec la fermeté. Mais n'importe, vous me l'amènerez, vous lui procurerez la protection du président. — Comme il devait être humilié d'être rencontré dans cette antichambre.

— *Adolphe*. Humilié ! lui, Wilhelm! il était là aussi fier que le président dans son fauteuil.

— *Henriette*. Amenez-le, vous dis-je, et pas plus tard que demain. Il faut qu'il nous doive son bonheur, et non pas seulement à lui-même ; son orgueil s'en augmenterait encore.

CHAPITRE XIV.

Quelque plaisir que ressentit Wilhelm d'avoir retrouvé son ami, il lui tardait d'être seul ; il revint en rêvant dans la mauvaise petite chambre garnie où il avait établi son domicile. Assis sur une chaise de paille, son coude appuyé sur une table de sapin, la main sur le front, absorbé dans ses pensées, il ne songeait pas à l'appartement somptueux de son ami, à ses meubles élégans, mais beaucoup à tout ce qu'il venait d'entendre. Quoi ! s'écria-t-il enfin,

Henriette est ici, il l'aime, il en est aimé!.... Antonic n'est pas mariée! M. Rieman est l'ennemi de mon pere.... A quoi donc a servi ma fuite? A me plonger dans l'abîme du désespoir. Oh! que ne suis-je resté sous le toît protecteur de ces bons amis qui m'aimaient comme leur fils, Henriette serait ma femme, et moi le plus heureux des hommes, entouré des sentimens les plus doux. A présent je suis seul au monde, qui partagera ma peine? Sera-ce celui qui la cause, celui qui m'enlève le cœur d'Henriette.... Ah! Dieu, il faut donc que je sois le témoin du bonheur d'un autre.... D'un autre, ai-je dit, et je parle de mon Adolphe! et je m'afflige de son bonheur! L'amour sera-t-il donc plus puissant que l'amitié? Non, non, dit-il en se levant, non, l'on n'est pas malheureux quand on a rempli son devoir, l'amitié, la justice exigeait mon sacrifice; est-ce ma faute s'il n'a pas

eu le succès que j'en attendais !.... Je retrouve Henriette promise à mon ami... Eh bien ! je me suis tu si longtems, je puis me taire encore ; cela n'est pas au-dessus de mes forces. L'homme peut tout ce qu'il veut fortement ; ne puis-je plus comme la comtesse Elisabeth, aimer, me taire et mourir ? Je vais souffrir tout au monde sans doute, en voyant Henriette avec Adolphe, mais ne supporte-t-on pas avec courage un violent mal physique, une rage de dents ? L'ame serait-elle donc plus faible ? Ici du moins j'aurai une consolation, j'aime Adolphe aussi, et Adolphe est heureux. Ces réflexions parvinrent à le calmer, il se coucha et s'endormit.

A son reveil il retrouva les mêmes pensées, les mêmes projets de courage, et il en eut besoin ; il reçut un billet d'Adolphe qui lui fixait une heure dans la soirée pour le présenter à Henriette, qui s'impatientait de le voir.

Grand Dieu! quelle épreuve, s'écria-t-il..... Allons, je tâcherai de ne la regarder que comme j'admire une belle tête de Vénus, je me répéterai sans cesse, elle aime mon ami, elle en est aimée. Il ouvrit son porte-feuille, et s'établit tranquillement à dessiner en attendant Adolphe qui devait venir le prendre.

Il vint en effet d'abord après son dîner, il examina tous les dessins de Wilhelm, et choisit les plus beaux pour les montrer à Henriette; il fit ensuite à son ami le portrait de plusieurs personnes de la société de la baronne, et lui donna quelques conseils sur la maniere dont il devait se conduire avec tous ces gens là. Wilhelm sourit de l'importance qu'Adolphe mettait au grand monde: sois tranquille, lui dit-il, je tâcherai de faire honneur à mon ami.

L'heure fixée sonna et ils partirent. Wilhelm paraissait tranquille, mais son

cœur était violemment agité. S'il avait trouvé Henriette simple comme dans la maison de son pere, s'il était entré sans cérémonie dans la chambre où elle était, peut-être n'aurait-il pu contenir son émotion; mais les corridors, les antichambres, les appartemens magnifiques qu'on lui fit traverser avant d'entrer dans un sallon très-orné, le laquais qui les annonça en ouvrant la porte à deux battans, tout éloigna dans ce moment l'idée d'Henriette, et lui donna le tems de se remettre. Il en avait besoin; Henriette elle-même, dans tout l'éclat de la parure, vint au-devant du fugitif, et le reçut avec toutes ses graces..... Pour lui, il resta devant elle immobile d'admiration. Elle s'était attendue à cet effet de ses charmes, et pour punir Wilhelm de sa fuite, elle avait voulu lui faire sentir de quel bonheur il s'était privé. Une parure recherchée ajoutait encore à sa beauté;

il eût été impossible à aucun homme de la voir avec indifférence, et celui qui l'adorait depuis si longtems eût bien de la peine à s'empêcher de tomber à ses pieds. La perfide enchanteresse vit son émotion et s'efforça de l'accroître encore; elle le fit placer sur un sofa à côté d'elle, lui parla de leur petite ville, des Rosenbach, d'Antonie, avec l'expression de la sensibilité; souvent en parlant elle posait sur son bras la plus jolie main du monde, ornée d'un riche bracelet; elle s'approchait tout près de lui, et en se rappelant leur jeunesse, elle le nomma souvent son cher Wilhelm. Lorsqu'elle le vit attendri au point de ne pouvoir presque plus le cacher, elle se leva, plaisanta sur les leçons de danse du hussard, contrefit sa maniere ridicule, et finit par faire quelques pas délicieux qu'elle avait appris d'un excellent maître, et qui la plaçaient dans l'attitude la plus avan-

tageuse..... Après avoir dit du ton le plus léger mille aimables folies, elle passa à des sujets plus graves, et avec le ton simple de la cordialité, elle s'informa de la situation de Wilhelm, de ses projets, de ses espérances; elle entra dans les moindres détails avec un intérêt si vif et si tendre, ses regards étaient si doux, si expressifs, elle disait avec tant de charmes, je veux que vous soyez heureux, que le pauvre Wilhelm était transporté; et lorsqu'elle lui prit la main pour le présenter à la baronne qui entrait dans le sallon, cette main tremblait comme la feuille. Ma chère tante, dit-elle avec un son de voix qui allait au cœur, voici encore un des amis de ma jeunesse, M. Wilhelm Rosenbach, preux chevalier, s'il en fut jamais, et rempli de talens; ces beaux dessins que vous voyez là sont de lui. Vraiment, dit-elle en riant, nous allons à nous trois illustrer notre petite ville.

La baronne fit un tel accueil à ce nouveau venu, qu'il lui fut aisé de voir que sa nièce l'avait prévenue en sa faveur; on admira ses ouvrages; on lui fit une invitation générale pour tous les jours; et Henriette était si amicale, si naturelle, qu'au bout d'une demi-heure il fut aussi à son aise que s'il avait toujours été là. Alors il examina sa conduite avec Adolphe; sans le négliger elle ne faisait rien de plus pour lui; et Wilhelm eut peine à croire que son ami fut aussi près d'être heureux qu'il l'avait dit.

A mesure que la société se formait, Henriette présentait Wilhelm à tout le monde comme son compatriote, comme son ancien ami; elle dit quelque chose de plus particulier au président, et elle engagea la conversation de manière à faire briller les connaissances de Wilhelm. Sans affectation elle plaça la compagnie près de la table où était

le porte-feuille de dessins ; le président était vraiment connaisseur et les trouva très-bons ; il serra la main du jeune homme, et lui dit ; venez dîner demain avec moi, Mr. Rosenbach, il faut absolument que nous fassions connaissance.

Est-ce un songe, disait Wilhelm en rentrant chez lui ?..... Jamais Henriette n'a été aussi affable, aussi bonne avec moi..... Mais est-il sûr qu'elle aime Adolphe ? Si la vanité de mon ami l'abusait ; avec mille qualités il n'est pas exempt de ce défaut. Wilhelm se coucha, mais il ne put dormir, l'image de la belle Henriette était toujours devant ses yeux et souvent il répétait à haute voix. „ Il est impossible qu'elle l'aime „.

Tous les jours il retourna chez elle, et peu-à-peu il perdit tout espoir. Henriette, sans être plus froide pour lui témoignait à Adolphe une préférence

imperceptible pour d'autres, mais qui ne pouvait échapper à Wilhelm. Dès qu'il s'en fut apperçu, il prit une ferme résolution de s'en tenir avec elle à l'amitié ; plus son cœur gémissait en secret de l'avoir perdue ayant pu la posséder, plus il se tenait sur ses gardes pour ne pas trahir ses sentimens ; il se répétait à lui-même „ Adolphe l'aime, „ il en est aimé, je n'y dois plus son„ ger " et cependant il y songeait sans cesse. Henriette lui paraissait le modèle de la perfection humaine. De son côté elle étudiait avec surprise ce jeune homme, et sans savoir pourquoi, elle était plus flattée de la moindre marque d'attachement de sa part, que des adorations de tous les autres hommes, même de celles d'Adolphe. Elle avait aimé celui-ci dans son enfance, mais elle n'avait jamais eu une trop grande opinion de son esprit, elle croyait le sien très-supérieur, et le traitait sou-

vent avec une hauteur qu'elle n'aurait pu se permettre avec Wilhelm. Le génie de celui-ci, son caractere lui en imposait. Adolphe lui paraissait un homme aimable, doux et sensible ; et Wilhelm un être d'une nature plus relevée, dont il était très-flatteur de mériter l'approbation et l'estime. Sa conduite journallière dans la société où elle l'avait introduit, fortifia chaque jour son opinion ; il y paraissait extrêmement à son avantage, et ne tarda pas à se faire respecter, même des gens plus âgés que lui : il parlait peu ; mais ce qu'il disait portait l'empreinte de son génie, et il lui échappait des mots si justes et quelquefois si frappans, qu'on l'écoutait avec une espèce d'admiration silencieuse, et cependant chez lui rien n'annonçait le moindre orgueil mais une aisance noble et simple, de l'énergie, et de la force de caractere. Combien il m'a fallu de peine, pensait Henriette,

pour avoir dans le grand monde cette consistance, cette place que Wilhelm a d'abord obtenue, et qu'Adolphe, avec son brillant extérieur, n'obtiendra jamais. Wilhelm était en effet beaucoup moins beau que son ami; mais il avait en échange une physionomie pleine d'expression et où son ame se peignait toute entière; enfin comme l'avait dit le trésorier, son fils adoptif était vraiment *un homme*.

Henriette qui saisissait toutes les nuances, et qui savait combien Wilhelm l'avait adorée, ne put s'empêcher de désirer vivement de savoir si cette passion subsistait encore; elle l'observa, et bientôt elle vit que son sentiment était loin d'être éteint; les regards ardens de Wilhelm, son trouble, le tremblement de sa voix, tout la convainquit qu'il l'adorait encore. Mais lorsqu'elle en fut convaincue, un autre désir s'établit dans son cœur, ce fut

celui de l'entendre exprimer son amour avec ce feu, cette force, qui animait tous ses discours. Elle relisait souvent la copie de ses feuilles qu'Antonie lui avait donnée ; c'est cela seul, pensait-elle, qu'on peut appeller aimer, ce dont Adolphe est incapable. Comme il serait sublime, passionné, s'il me parlait à moi-même !..... Mais il ne parlait point, et bientôt Henriette comprit qu'il avait résolu de se taire pour ne pas trahir son ami. — Avouez, dit-elle un jour à Adolphe, que vous avez confié nos relations à Rosenbach !

Je ne puis vous le nier, répondit-il, un ami aussi ancien, aussi éprouvé, n'a-t-il pas des droits à ma confiance, à savoir tous mes secrets ?

— Les vôtres, à la bonne heure, dit-elle en fronçant le sourcil, mais non pas les miens. Alors au desir d'entendre l'aveu de Wilhelm, se joignit celui de triompher de sa résolution, et de

l'emporter sur Adolphe dans le cœur de ce noble jeune homme. Dès lors elle saisit toutes les occasions de le rapprocher d'elle, de lui parler elle-même avec la plus tendre confiance; mais quand elle se rappelait avec quelle force il avait su cacher son amour, et se séparer d'elle, elle désespérait presque de le faire parler.

Il avait un talent particulier pour la déclamation et la lecture, et comme c'était un moyen de rapprochement, Henriette le lui faisait souvent exercer; presque tous les jours elle lui faisait lire quelque piece de théâtre. Un jour par hasard ils se trouvérent seuls; elle lui demanda le drame touchant de Romeo et Juliette; il le commença avec émotion et lut d'abord moins bien qu'à l'ordinaire; quand il en fut à ce mot de Roméo „ *un autre posséderait celle que j'aime si passionnément* ! " ses yeux se remplirent

de larmes, la voix lui manqua, il s'arrêta, et posa un instant le livre sur son front. — Henriette, presque aussi émue que lui, crut que le moment qu'elle désirait était venu; mais après un instant de silence il reprit sa lecture, et l'acheva en lisant plus froidement le rôle de Roméo. Quand il eut fini, Henriette engagea une conversation sur l'amour, plus dangereuse encore que la lecture, mais il rappella toutes ses forces, discuta avec elle sans dire un seul mot qui pût trahir ses sentimens, et la quitta avec le ton de la simple amitié. Cet homme est inconcevable, dit-elle avec dépit, je donnerais avec joie toutes mes conquêtes pour entendre l'aveu de son amour, pour savoir seulement s'il est inébranlable, et si dans tous les momens de sa vie, il est toujours aussi maître de lui-même.

CHAPITRE XV.

HENRIETTE ne s'avouait cependant pas le penchant secret qui l'entraînait ; elle se faisait l'illusion de croire que ce n'était que de l'admiration pour une force d'ame si étonnante chez un jeune homme, et un léger dépit de ne pouvoir en triompher.

» Quoi, dit-elle, il ne tient qu'à moi de voir à mes pieds tous les hommes sur qui je daigne jeter un regard ; et celui à qui j'inspire la passion la plus vraie, la plus violente, le plus digne peut-être de m'en inspirer une égale à la sienne..... Celui à qui je témoigne une partialité si décidée, sera le seul qui échappera à mon empire, qui ne me fera pas l'aveu de ses sentimens. Peut-être se croit-il déja sûr de moi ; je lui ai montré trop d'intérêt. » Alors pour piquer son amour propre elle se

rapprocha d'Adolphe qu'elle avait beaucoup négligé, et dont l'air sombre et rêveur, montrait assez le chagrin et la jalousie.

Eh bien! Adolphe, lui dit-elle un jour avec un de ses plus doux sourires, n'êtes-vous pas content des soins que je me donne pour former votre ami ?

Il fronça le sourcil. — En effet, dit-il, cette éducation vous occupe beaucoup..... exclusivement.

— *Henriette.* Vous êtes jaloux, Adolphe, je le vois avec peine. Vous l'êtes et vous vous défiez de votre amie.

— *Adolphe.* Henriette.....moi.....

— *Henriette.* Ne le niez pas, c'est le seul moyen de réparer vos torts. — Vous êtes jaloux et vous l'êtes de votre ami.

— *Adolphe.* Eh bien ! je vous l'avoue, Henriette; oui, je suis jaloux parce que j'aime avec une passion inexprima-

ble. Henriette, chère Henriette, tremblez de m'ôter l'espérance que vous m'avez donnée, je ne le supporterais pas ici, même à cette place vous m'avez dit „ je vous aime Adolphe ; et si jamais un autre.....

Il prononça ces mots avec un air si touché, si malheureux, qu'Henriette en fut émue: Elle prit sa main et la serra doucement ; parlez-moi avec sincérité, lui dit-elle, mon cher Adolphe, que pouvez-vous craindre ? Quels sont vos soupçons ?

— *Adolphe.* Wilhelm vous plaît, Henriette, il vous intéresse.

—*Henriette.* Et il le mérite de toutes manieres.

— *Adolphe.* C'est parce que je sais qu'il le mérite que je suis tourmenté ! Vous lui témoignez plus d'amitié, plus de confiance qu'à moi.

— *Henriette.* Plus d'amitié, plus de confiance ! Eh, oui, sans doute, in-

grat, plus d'amitié, c'est votre intime ami, il doit devenir le mien, j'ai cru vous faire plaisir en m'attachant à lui et d'autant plus qu'avec lui je n'ai rien à redouter..... de moi-même, ni de lui; l'amour est une faiblesse, dit-on, Wilhelm n'en est pas susceptible.

— *Adolphe.* Il est impossible d'y échapper quand on vous voit, Henriette; et vous pouvez vous-même être entraînée plus loin que vous ne le croyez.

— *Henriette avec tendresse.* Je devrais me fâcher de l'opinion que vous avez de moi; mais je vous pardonne en faveur du motif. *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.* Voyons que dois-je faire pour tranquilliser mon Titus? Ne plus voir son ami, le traiter durement.

— *Adolphe.* Non, je vous en conjure, Henriette, il faut que vous soyez l'amie de mon ami; mais j'ose exiger une seule chose. Vous avez de la con-

fiance en Wilhelm, dites-vous; eh bien! confiez-lui notre attachement mutuel, nos projets d'union.

Henriette sourit et lui dit de venir dans la soirée chez elle; il y vint et trouva Wilhelm assis à côté d'elle; ils étaient engagés dans une conversation très-vive sur l'amitié.

Wilhelm soutenait avec sa chaleur ordinaire, qu'elle ne devait avoir d'autres bornes que l'honneur et la vertu; et même ajouta-t-il, je ne sais si j'oserais répondre de ma vertu si elle se trouvait en compromis avec le bonheur de mon ami.

Et si votre ami se défiait de vous, dit Henriette en jetant un coup d'œil sur Adolphe? Cela ne se peut pas, répliqua Wilhelm; c'est comme si vous disiez, si votre ami n'avait point d'amitié. Non la défiance et l'amitié ne peuvent aller ensemble; n'est-il pas vrai Adolphe, c'est impossible? Tu

ne pourrais jamais te défier de moi.

Adolphe rougit ; non pas de toi, Wilhelm, mais de la faiblesse humaine... il est telles occasions..... si dangereuses.

— Je t'entends, dit Wilhelm, avec une voix altérée. Et il se leva du sofa où il était à côté d'Henriette.

Je crois l'entendre aussi, dit-elle, n'est-ce pas, Adolphe, cette occasion dangereuse, c'est le cas où deux amis aimeraient la même personne? vous croiez que l'amour l'emporterait alors sur l'amitié. J'avoue que je le crois aussi ; sans doute la véritable amitié devrait faire tous les sacrifices, mais le pourrait-elle ?

— Puisqu'elle le doit, elle le peut, dit vivement Wilhelm.

Adolphe s'approcha de lui, et lui serra la main ; je ne voulais pas parler de toi, mon cher Wilhelm, sois en bien sûr..... Je sais trop que tu es aussi in-

capable d'une faiblesse que d'une perfidie.

C'est donc de moi, dit Henriette. Eh bien ! mon cher Adolphe, ne vous défiez de personne ; votre ami doit être le mien, il doit être mon plus tendre ami, puisque je vous regarde comme un autre moi-même. En prononçant ces mots elle se pencha sur l'épaule d'Adolphe, en y appuyant sa tête.

Henriette ! Henriette ! s'écria Adolphe en la serrant dans ses bras, mon Henriette chérie, adorée, craignez de me faire mourir de bonheur.

Elle était attendrie, mais non pas tellement absorbée qu'elle ne regardât du coin de l'œil l'impression que cette scène faisait sur Wilhelm. — Il eut peine à la soutenir : accablé de la plus profonde douleur, croyant de perdre Henriette pour la premiere fois, il se détourna pour ne pas laisser apperce-

son trouble, et souffrait tout ce qu'il croyait possible de souffrir; il devait cependant être plus malheureux encore. Viens, mon ami, lui dit Adolphe en le prenant par le bras, et l'attirant vers Henriette, viens partager mon bonheur, viens jurer à ma bien-aimée une amitié aussi tendre, aussi forte, aussi durable que celle qui nous lie : que nos trois ames n'en fassent qu'une, chere Henriette, aimez mon ami comme je l'aime, et qu'il soit aussi le vôtre. Et il mettait leurs mains l'une dans l'autre. Pour le monde entier Wilhelm n'aurait pas dit une parole, il sentait que s'il avait parlé son secret échappait de son cœur; mais il était au supplice, et le fût bien davantage quand Henriette, avec un sourire céleste, mais d'un ton assez froid, lui dit : j'y consens, Wilhelm, soyez mon ami; en même tems elle s'avança, passa un bras autour de lui, et posa

sur

sur ses lèvres tremblantes le premier baiser qu'il eût reçu d'elle.

Pauvre Wilhelm! il fallut en effet une force surnaturelle pour le soutenir dans un tel moment, un feu dévorant circula dans ses veines, et la fuite seule put empêcher l'explosion de son fatal secret. Il ne rendit point à Henriette son baiser, et fit même un mouvement involontaire pour s'éloigner d'elle. — Ne voulez-vous donc pas être mon ami, lui dit-elle? il balbutia.... oui, l'ami d'Adolphe, le vôtre..... Et il sortit, le désespoir dans le cœur, ne pouvant plus supporter d'être le témoin de leur amour, et frémissant cependant de les laisser se livrer aux transports qui devaient suivre cette scène.... Ah! ce baiser, ce cruel et délicieux baiser, disait-il avec fureur. Pourquoi ne les a-t-elle pas tous gardés pour son amant, pour celui qui dans ce moment peut-être en donne et en reçoit mille.

Cette cruelle pensée avait à peine saisi son imagination, et déchiré son cœur, qu'il entendit derrière lui les pas d'Adolphe qui le joignit bientôt; dès que tu as été sorti, lui dit-il, Henriette a eu l'idée de célébrer cette journée et notre pacte d'amitié; elle veut que nous passions la journée ensemble dans le jardin de sa tante, à la porte de la ville, et m'a chargé de te le dire. Je vais copier de la musique qu'elle veut avoir ce soir. Adieu, ne manque pas de venir à la fête de l'amour et de l'amitié.

Wilhelm laissé seul, presque à la porte d'Henriette, eut un violent combat à soutenir avec lui-même pour ne pas rentrer chez elle. Malgré lui il trouvait quelque chose de singulier dans la promptitude avec laquelle elle avait renvoyé Adolphe.... mais, non, non, dit-il en lui-même, non, je n'irai pas, son baiser brûle encore mes lèvres; et n'a-t-elle pas dit à mon ami qu'elle m'ai-

mait à cause de lui, et il s'éloigna rapidement. Il ne se trompait pas cependant, Henriette après avoir bien rassuré Adolphe, et bien enflammé Wilhelm, avait renvoyé le premier dans l'espoir que Wilhelm, dont l'émotion ne lui avait point échappé, reviendrait et lui ferait enfin son aveu. Elle l'attendait avec un battement de cœur extrême et préparait sa réponse pour l'enflammer davantage.... Mais il ne vint point, et la jolie physionomie d'Henriette fut obscurcie de plus d'un nuage; cependant elle se rendit au jardin avec sa tante, et elles y trouvèrent déjà Wilhelm, qui d'un air sombre et rêveur errait dans les bosquets. Un sentiment plus fort que toutes ses résolutions l'avait entraîné dans ce jardin, où d'abord il s'était promis de ne point aller; mais non, s'était-il dit ensuite, je veux être le témoin de leur amour, je veux m'accoutumer à ce rôle d'ami qu'on me desti-

ne, peut-être pourra-t-il suffire à mon bonheur; peut-être le trouverai-je dans celui des deux êtres qui me sont si chers : ai-je jamais laissé égarer ma pensée dans les rêves d'une trompeuse espérance? Ai-je jamais desiré la possession d'Henriette? Mon amour est pur comme son ame. Je l'adore, mais le mot d'amour est-il jamais sorti de ma bouche? Le moindre desir s'était-il échappé de mon cœur avant ce fatal baiser? Je veux l'oublier.... je veux l'effacer de mon souvenir, cette impression douce et cruelle; *me taire*, et *mourir*, telle est ma destinée. Alors son imagination s'égarait dans les rêves trompeurs d'un amour platonique; je l'adorerai toujours, disait-il, mais elle ne verra que mon amitié, je vivrai avec elle et son heureux époux sans qu'on soupçonne combien j'envie son bonheur; je serai leur frere, leur ami, celui de leurs enfans, si le poison lent qui con-

sumera ma vie.... Henriette, adorable Henriette! oh! pourquoi ce beau rêve ne serait-il pas possible? Hier encore j'aurais pu le réaliser.... pourquoi ton fatal baiser est-il venu le détruire!..... Non je ne puis plus être son ami..... Il hésitait s'il ne quitterait pas le jardin lorsqu'Henriette arriva; alors il ne songea plus qu'au bonheur de la voir seule quelques instans, et il resta.

Peu de tems après, elle reçut un billet d'Adolphe et sa musique; le président l'occupait ailleurs, il lui était fort important de le ménager, et il ne pourrait venir au jardin que très-tard. « Hier, disait-il en finissant, rien n'au-« rait pu me décider à vous laisser toute « une journée seule avec mon ami, « aujourd'hui je jouïs de vous savoir « ensemble, c'est comme si j'y étais « moi-même; je suis trop heureux pour « n'être pas tranquille.

Henriette touchée de la confiance

d'Adolphe, résolut de consacrer cette journée à l'augmenter ; elle était sûre que Wilhelm lui dirait la manière dont elle s'était passée, et qu'il en serait cru sur sa parole. Wilhelm mourrait plutôt que de tromper, lui avait dit souvent Adolphe. Elle était d'ailleurs un peu piquée qu'il ne fût pas revenu chez elle le matin, et voulut essayer si sa froideur ne lui ferait pas enfin rompre le silence.

Elle le laissa donc errer tout seul dans les bosquets ; lorsqu'il rentra dans le pavillon avec une contenance sombre et rêveuse, elle fit à peine attention à lui, se mit à son clavecin, et pendant une heure entière joua la musique qu'Adolphe avait composée pour elle. A propos, dit-elle à Wilhelm, ma tante me permet de faire construire au milieu du bosquet, un petit temple à l'amitié. Faites-moi le plaisir de me dessiner des plans, des modèles. Elle lui donna un

crayon, du papier, et debout derriere sa chaise elle lui expliquait son idée, se penchait sur lui, avançait sur le papier sa jolie main, touchant presque avec son bras la joue de Wilhelm, qui ne savait ce qu'il faisait, déchirait à mesure ses essais.

Pourquoi, dit-il enfin, ne consacrez-vous pas plutôt ce temple à l'amour heureux? Parce que l'amitié, lui répondit-elle, mérite mieux un temple que l'amour; c'est un sentiment bien plus noble, bien plus divin, puisqu'on peut lui sacrifier l'amour même. Wilhelm baissa les yeux sur son dessin et se tut. Henriette retourna au clavecin; alors il dessina un petit temple charmant; il plaça dans le milieu une statue de l'amitié. Dans les plis flottans du voile, il mit un petit Amour qui cherchait à se cacher; d'une main il tenait un flambeau brûlant, l'autre était

posée sur sa bouche; à ses pieds on voyait une ancre brisée, et Wilhelm avait écrit sa devise favorite, *aimer, se taire, et mourir.*

Il se leva et posa ce dessin sur une table derrière Henriette; sur la même table était le billet d'Adolphe tout ouvert, il lut la dernière ligne : « Je suis « trop heureux pour n'être pas tran« quille; » il tenait encore à la main son crayon, il écrivit au-dessous.

« Et moi trop malheureux pour ne « pas chercher la tranquillité. »

Dès qu'il eut tracé cette ligne presqu'involontairement, il sortit et revint chez lui absorbé dans sa douleur, et formant les plus sinistres projets.

CHAPITRE XVI.

A peine Wilhelm avait-il quitté le pavillon qu'Adolphe y vint. Surpris d'y trouver Henriette seule, il s'informa

de ce qu'était devenu *leur ami.* Sans doute il parcourt les bosquets, lui dit-elle; c'est une tête singuliere que *notre ami*, à peine avons-nous été demi-heure ensemble aujourd'hui.

Au même moment leurs yeux se portérent sur la table où il avait laissé son dessin, et le billet d'Adolphe tout ouvert. La ligne de son écriture frappa Adolphe, il la prit et pâlit en la lisant. Henriette, de son côté avait prit le dessin, et rougit en voyant le petit amour.

Grand Dieu! dit Adolphe en se frappant le front et reprenant son chapeau, pourvu qu'il soit tems encore; et il sortit précipitamment emportant avec lui le billet. N'ayant trouvé Wilhelm ni dans le jardin, ni dans le bosquet, il entra à la ville, et fut à son logement.

Vous ne le trouverez pas, il vient de sortir il n'y a qu'un instant, lui

dit une bonne femme qui vendait du fruit devant la porte; il va à la chasse, je crois, il avait son fusil sous le bras. Ce pauvre cher jeune homme, il me salue toujours quand il sort, aujourd'hui il a passé tout droit, son chapeau sur les yeux, sans me rien dire; voilà que le bout de son fusil a accroché ma corbeille de pommes et la faite tomber. Dieu me pardonne, j'ai bien grondé quand je les ai vues là toutes dans la boue; alors ce bon monsieur s'est retourné, et il m'a jeté sur mon tablier sa bourse toute entiere. Voilà pour vous, bonne femme, m'a-t-il dit, et voilà la clef de ma chambre que vous donnerez à mon ami Buchling quand il viendra. Et il a continué son chemin.

— Par où? de quel côté, dites vîte, bonne femme?

— Où serait-il allé? du côté du bois puisqu'il veut chasser. Courez seu-

lement, vous le ratrapperez, ... ah ! tenez la clef, il se fait tard, je ne serai plus là quand il reviendra; vous la lui rendrez s'il vous plait à ce bon monsieur qui paye si bien quelques pommes tombées, encore les ai-je essuyées si bien qu'il n'y paraît pas. Elle parlait encore qu'Adolphe était au bout de la rue, il volait plutôt qu'il ne marchait, tout en courant il ouvrit cependant le papier cacheté qui renfermait la clef, il y trouva ces lignes tracées d'une main tremblante.

„ Je t'aime Adolphe, mais j'adore
„ ton Henriette, et je veux mourir di-
„ gne encore d'être regretté. Demain
„ peut-être, dédaigné par elle, mé-
„ prisé par toi, amant rebuté, ami
„ perfide, je mourrais également, et
„ je mourrais coupable. Adieu, soyez
„ heureux, c'est mon dernier desir,
„ ma derniere pensée ! je vais l'être
„ aussi..... quand tu liras ce papier

„ j'aurai cessé d'aimer et de souffrir.
„ Je te demande une seule grace, que
„ mes parens adoptifs, le capitaine
„ sur-tout, ignorent le genre de ma
„ mort. "

A peine Adolphe avait achevé de parcourir ces lignes qu'il entendit partir un coup de fusil dans le bois; il jette un cri, se précipite de ce côté, et respire en voyant Wilhelm debout, sans chapeau, sans habit, le col de sa chemise défait, la physionomie pâle, égarée, occupé à bourrer son fusil. Il se rappella que Wilhelm s'était plaint de n'avoir point de pistolets, et lui avait dit vouloir en acheter; au défaut de cette arme, il avait pris son fusil: pour s'assurer qu'il était en bon état et ne manquerait pas, il avait tiré le coup qu'Adolphe avait entendu, et chargeait celui qui devait lui ôter la vie.

— Que fais-tu, malheureux! s'écria Adolphe en se saisissant du fusil qu'il

arrache de ses mains, et jette loin d'eux..... As-tu cru que je voudrais accepter ton horrible sacrifice, être heureux sur ton tombeau? Wilhelm, cher Wilhelm! reviens à toi, reviens à l'amitié, à la vertu! reprends cette force d'ame qui te donnait tant d'empire sur toi-même. Tu veux que je sois heureux, dis-tu: jure-moi de me conserver mon ami.

Wilhelm attendri se jeta dans ses bras. — Un ami perfide, lui dit-il d'une voix altérée, ou tout prêt à l'être, qui brûle pour la bien-aimée de ton cœur, qui voudrait t'enlever le sien, qui n'est plus à lui-même, plus à l'honneur, à l'amitié, qui n'existe que pour l'amour..... Laisse-moi mourir, Adolphe, et sois heureux. Des larmes coulerent alors de ses yeux. Adolphe les vit avec plaisir succéder à cet égarement, à ce regard sombre et farouche qui attestait le désordre des pen-

sées du pauvre Wilhelm ; il le fit asseoir à côté de lui au pied d'un arbre, et le serrant dans ses bras : Wilhelm, lui dit-il, déplorons ensemble le malheur qui nous rends rivaux, mais soyons toujours amis. Verse tes peines dans mon cœur, parle moi de notre Henriette adorée ! oh ! qui mieux que moi peut comprendre tout l'excès de ta passion..... Parle, Wilhelm, soulage ton cœur oppressé ; depuis quand l'aimes-tu ?

— *Wilhelm.* Depuis le même tems que toi, Adolphe, depuis notre enfance.

— *Adolphe.* Ah Dieu ! et le sait-elle ?

— *Wilhelm.* Oui, Adolphe, elle le sait.

Adolphe se leva vivement. Elle le sait, dit-il, ah ! c'est à moi de mourir... elle m'a trompé ! vous m'avez trahi !

Adolphe, lui dit Wilhelm avec di-

gnité, je n'ai jamais trahi personne; aurais-je pu trahir mon ami?

— *Adolphe.* Et cependant Henriette sait que tu l'aimes.

— *Wilhelm.* Elle le sait, mais non pas par moi. Jamais, non jamais le mot d'amour n'est sorti de ma bouche, jamais je ne lui aît écrit, et cependant elle sait depuis longtems combien je l'adore. Oh! femmes, femmes! s'écria Adolphe avec agitation, la plus parfaite est une perfide; hier encore elle disait: *l'amour est une faiblesse, Wilhelm en est incapable.*

— Oui, Adolphe, incapable de te trahir, (il était encore sans habit.) Tiens, dit-il en relevant la manche de sa chemise, vois cet A. que tu gravas sur mon bras, au monument de la comtesse Elisabeth, appuyé contre son cœur; comme elle j'ai su aimer, me taire et mourir. — Je le voulais, je le veux encore. — Si je consens à vivre

Adolphe, c'est te sacrifier bien plus que ma vie.

Adolphe se rapprocha de son ami et le serra dans ses bras ; noble Wilhelm, lui dit-il, non ce n'est pas de toi que je me plains. — Dis-moi, dis-moi comment, depuis quand elle connait ton amour ? Et il se rassit à côté de lui.

Wilhelm lui raconta ses combats avant le départ d'Adolphe, et le serment qu'il avait fait de se taire à jamais ; il lui rappela ensuite comme il lui avait dit lui-même en partant, je renonce à Henriette ; et cependant, dit-il, je me taisais encore, et je me serais toujours tu ; mais un papier tombé dans les mains d'Antonie..... Alors il lui parla de ses méditations nocturnes, et de tout ce qui en était arrivé. — Heureusement Adolphe avait jeté au loin l'arme meurtriere, si elle avait été à sa portée, peut-être aurait-il fallu

aussi la lui arracher des mains ; il était dans un vrai délire ; elle t'a aimé ! s'écria-t-il avec fureur, elle t'aime encore, n'avait-elle pas consenti à t'épouser? Malheureux que je suis ! et il se roulait sur la terre avec désespoir.

C'était maintenant à Wilhelm à le calmer, et rien n'était plus propre à le calmer lui-même : il lui dit tout ce que son noble cœur put lui dicter ; il lui jura qu'Henriette ne l'avait point aimé, qu'elle l'épousait par convenance, et persécutée par Antonic. „ Tu vois, lui dit-il, avec quelle promptitude son ancien attachement pour toi s'est ranimé ; jamais elle n'a aimé que toi, sois en sûr ; elle t'a caché ce qui s'était passé de peur d'altérer notre amitié, et non pas pour te trahir. Un moment de délire causé par son innocent et saint baiser, le premier, le dernier que j'aie reçu d'elle, a trahi un secret qui devait mourir avec moi. Je m'en punirai, je vais m'é-

loigner d'elle, et je te jure de ne plus la revoir, que lorsqu'elle sera ta femme et que mon cœur sera tranquille.

— *Adolphe.* Et tu me jures de vivre.

—*Wilhelm.* Oui, de vivre ton ami, toujours ton ami.

— *Adolphe.* Eh bien! Wilhelm, j'accepte tes promesses. Tu dis que c'est moi qu'elle aime, et je te crois, il faut le croire ou mourir! Puisse le ciel qui reçoit ton serment, ton noble dévouement, rendre bientôt la paix à ton cœur.

Wilhelm soupira tristement en sécouant la tête; il embrassa son ami, et ils reprirent ensemble le chemin de la ville. Les étoiles commençaient à paraître, Wilhelm regardait Sirius, et soupira encore! — Il prit ensuite sur lui de parler tranquillement de ses projets; j'ai promis, dit-il, au directeur des mines d'aller visiter celle de H*** où l'on fait de nouvelles fouilles, je partirai demain.

— *Adolphe.* Sans revoir Henriette ? Sans prendre congé d'elle ?

— *Wilhelm.* Sans la revoir, ne l'ai-je pas juré.

— *Adolphe.* Que pensera-t-elle de ce brusque départ ? Que lui dirai-je, Wilhelm ? écris-lui, je t'en prie.

— *Wilhelm.* Moi ! à Henriette ! *y* pense-tu Adolphe ?

— *Adolphe.* Oui, Wilhelm, encore ce sacrifice à ton ami.

Wilhelm se mit à son bureau, prit du papier, une plume, et se tournant vers son ami. Eh bien, dicte.

— *Adolphe.* Moi ! te dicter.

— *Wilhelm.* Dicte, te dis-je, ou tremble de ce que j'écrirai. Adolphe se promenait dans la chambre avec un air agité ; enfin il vint s'appuyer sur le dossier de la chaise de Wilhelm, il dicta, et Wilhelm écrivit sans *y* rien changer.

„ Une affaire relative à la place que

„ je sollicite m'oblige à partir subite-
„ ment ; on ne me laisse pas le tems
„ d'aller prendre congé de mon aima-
ble amie, de celle que..... Ici Adol-
phe s'arrêta, hésita.... Achéve la phra-
se, dit-il à Wilhelm ? Wilhelm écri-
vit „ que je ne reverrai pas de bien
longtems „ — Laisse à présent, dit-il à
Adolphe, je veux achever moi-même „
Puissai-je apprendre bientôt que le
meilleur des amis, est le plus heu-
reux des hommes.

WILHELM ROSENBACH.

Il se leva, embrassa Adolphe, ca-
cheta le billet, et appela la fille de la
maison pour le porter à son adresse.
A présent, dit-il à son ami, adieu pour
toujours, si je ne dois te revoir que
quand j'aurai cessé d'aimer Henriette.

A Dieu ne plaise, Wihelm, que nous
soyons séparés pour toujours, nous
nous reverrons bientôt ; j'irai plutôt te

chercher au bout du monde. — Ils s'embrassérent encore et se séparérent.

CHAPITRE XVII.

ADOLPHE qui ne voulait pas revoir Henriette avant qu'elle eût reçu le billet de Wilhelm, rentra chez lui; son domestique lui en remit deux d'elle arrivés coup sur coup, qui peignaient la plus vive inquiétude sur Wilhelm. Comme elle n'avait point vu la ligne au crayon ajoutée au bas de la lettre d'Adolphe, cette inquiétude était vague, et ne portait que sur la promptitude avec laquelle Adolphe était sorti, et sur son exclamation. *Pourvu qu'il soit encore tems.* Elle lui demandait de l'expliquer.

Adolphe connaissait trop bien les femmes pour ne pas savoir que tout ce qui tient au romanesque, à la grandeur d'ame, tout ce qui prouve surtout

une forte passion a le droit de les émouvoir, et fait une grande impression sur elles. Il était donc bien décidé à cacher à Henriette la scène qui venait de se passer, et le sacrifice qu'il avait accepté ; son exclamation, *pourvu qu'il soit encore tems*, sa promptitude à sortir pour chercher son ami, pouvait se rapporter à son départ subit, qu'il lui apprenait au bas de ce billet, et à la crainte de ne pas le revoir. Mais si Henriette n'avait pas vu la fatale ligne, lui de son côté n'avait pas vu le petit amour, qu'elle était *bien décidée* aussi à ne pas lui montrer. Il achevait à peine de lire son second billet, lorsque le laquais d'Henriette entra chez lui en s'informant avec vivacité si M. Rosenbach n'y était point. — Je viens de chez lui, dit-il, tout est fermé ; mademoiselle m'a ordonné de lui rendre cette

lettre à lui même, je ne sais où le trouver.

C'est la même chose, dit Adolphe en se saisissant de la lettre, je la lui donnerai ; allez, dites à votre maîtresse que je serai bientôt chez elle. Elle est rentrée à la ville je suppose ? Le laquais lui dit que oui, lui recommanda la lettre et le laissa.

Jamais peut-être il n'y eut de tentation plus forte que celle d'ouvrir cette lettre. Adolphe la tenait, la retournait, regardait le cachet, et aurait voulu qu'il se fondit sous ses doigts. Il se fit à lui-même tous les sophismes qu'on se fait toujours quand on désire quelque chose qui n'est pas bien ; Wilhelm était parti ou le serait le lendemain, il l'ignorerait toujours. Wilhelm d'ailleurs lui cédait à jamais toutes ses prétentions sur Henriette.... cette lettre lui appartenait donc.... Il lui était si important de savoir de quel style Hen-

riette écrivait à Wilhelm!... Le cachet allait être brisé..... cependant un sentiment intérieur, plus fort que toutes les subtilités de l'amour et de la curiosité le retint; il prit un autre parti pour les satisfaire sans indiscrétion, c'est d'en avoir l'aveu de Wilhelm. Il courut chez lui, se fit ouvrir en se nommant, et trouva son ami qui rangeait ses papiers, et son porte-manteau..... Qu'est-ce qui te ramène, Adolphe, lui demanda-t-il?

Adolphe. — Une lettre, pour toi.... d'Henriette.

Wilhelm vivement. — Donne.... il la prit, lut l'adresse, soupira, se promena en silence et ne l'ouvrit pas.

— Je suis parti, Adolphe, lui dit-il en la posant sur la table, je suis séparé d'Henriette à jamais; j'ai besoin de mes forces, et je ne lirai pas sa lettre. Mon nom seul tracé par elle vient de me faire balancer si je tiendrais mes sermens.

sermens. Si seulement là dedans elle m'appelait son *cher Wilhelm*, je ne pourrais plûs partir. Reprends cette lettre, ôte-la de devant mes yeux, ... Elle t'a donc chargé de me la remettre?

— *Adolphe.* Non pas elle. Et il raconta à Wilhelm le message du laquais.

— *Wilhelm.* Je l'ai entendu frapper à ma porte, et je me félicite de n'avoir pas ouvert; loin de toi j'aurais eu peut-être la faiblesse de la lire.... Reprends-la, te dis-je, tu lui diras que j'étais parti. Ce n'est pas à toi, Adolphe, que j'ai besoin de dire que ce cachet doit être respecté; nous avons souvent parlé ensemble de la force que l'honneur et la confiance donnent à cette faible barière, à un petit morceau de cire. Adolphe rougit, prit la lettre, et ne fut plus en danger de l'ouvrir. Wilhelm l'embrassa et lui promit de lui écrire.

En sortant de chez Wilhelm, il fut

chez Henriette qu'il trouva très-agitée ; elle avait reçu le froid adieu de Wilhelm qui l'avait extrêmement étonnée ; d'abord après l'avoir lu, elle lui avait écrit la petite lettre qu'Adolphe avait dans sa poche, et dont il n'aurait pas été satisfait s'il l'avait ouverte. Le style d'Henriette, à l'ordinaire brillant, léger, rempli de traits et d'esprit, avait pris en écrivant à Wilhelm, une teinte de sa sensibilité, de son enthousiasme. Elle avait compris qu'il lui échappait, et que c'était à elle à lui parler la premiere si elle voulait le retenir ; ce n'était point une avance dont sa fierté de femme pût être humiliée ; n'avait-elle pas lu ses feuilles si passionnées ? N'avait-elle pas sous les yeux ce petit amour caché sous le voile de l'amitié.... et ce billet si glacé, combien il lui disait de choses ! Adolphe n'avait pas pensé en le dictant ainsi, à la manière dont elle devait l'interpréter ; plus tendre, et par con-

séquent plus naturel, elle n'y aurait vu que de la paisible amitié; dans celui-ci elle vit du dépit, de l'héroisme, et son esprit pénétrant devina, à peu de chose près, tout ce qui s'était passé.... " Non, dit-elle, je ne veux pas qu'il s'éloigne, ou s'il le faut, je veux du moins qu'il sache ce qui l'attend au retour. " Elle se hâta donc de lui écrire.

« Mon cher Wilhelm, je vous dé-
« fends de partir sans me voir. Venez
« ce soir, demain matin, cette nuit
« même, je ne me coucherai point;
« vous me trouverez au sallon; il faut
« que je vous parle. Depuis trop long-
« tems nos cœurs s'entendent en silen-
« ce, il faut le rompre, il faut que
« le mien réponde à ce cœur brûlant
« et sensible dont je connais tout le
« prix. Venez, Wilhelm, me dire à moi-
« même ce que vous disiez à Sirius,
« ce que je relis souvent avec tant
« d'émotion. Venez soulever le voile

« où ce petit amour se cache, et re-
« lever cette ancre de l'espérance. Vou-
« lez-vous donc toujours fuir Henriet-
« te ? toujours la sacrifier à l'amitié ?
« cher Wilhelm, ce n'est plus vous
« seul qui feriez ce sacrifice, et il
« n'est pas en mon pouvoir.

Cette lettre écrite du premier mouvement sans être relue, envoyée tout de suite, avait, comme on le sait, été remise à Adolphe. Henriette frémit quand son laquais lui rendit compte de sa commission, elle n'osait pas se fier à la délicatesse de Buchling, et elle éprouva presque un sentiment de joie quand il la sortit cachetée de sa proche, et lui dit en la lui rendant que Wilhelm était parti tout de suite. Elle reprit sa lettre, et la jeta sur la table avec un léger mouvement de dépit. Adolphe dévorait la lettre des yeux, il lui semblait qu'il avait le droit de demander à la lire.

Vous lui avez écrit..... pour lui fai-

re vos adieux, sans doute, dit-il après un long silence. Henriette ne répondit rien, elle était absorbée dans ses pensées. — Après un autre silence, elle demanda, sans lever les yeux, où est-il donc allé ? Adolphe aussi absorbé dans ses pensées ne répondit pas, et ils restèrent tous les deux sans rien dire. — Enfin Adolphe prit la lettre, et faisant mine de l'ouvrir en plaisantant, il dit d'un ton léger: « Comme à nous trois nous ne faisons qu'un, je représente ici Wilhelm, et je vais.... » Henriette à l'instant enlève la lettre avec un air si effrayé, que son envie de la voir en redoubla. « Henriette, lui dit-il d'un ton décidé, que lui écrivez vous donc ? Je veux la lire. — » Vous voulez, monsieur, dit-elle avec indignation en cachant la lettre ; ce ton là est nouveau ; vous commencez un peu trop tôt à faire la mari et le tyran, et jamais vous n'aurez le droit

de voir ce que j'écris, ni à votre ami, ni à d'autres. Elle se leva, quitta le sallon, et laissa le pauvre Adolphe au désespoir. Comme il était très-tard et qu'Henriette ne revint point, il fallut bien qu'il s'en allât.

Il passa la nuit entiere à lui écrire des lettres qu'il déchirait et recommençait; les premieres étaient remplies de doutes, de reproches; elles devinrent toujours plus tendres, plus soumises, et celle qu'il envoya dès qu'il put croire qu'il était jour chez elle, n'exprimait que l'amour le plus passionné, et la confiance la plus entière. Soit qu'Henriette en fût touchée, soit qu'elle voulût renouer avec Adolphe pour avoir des nouvelles de Wilhelm, elle lui écrivit de venir, et le reçut comme s'il ne s'était rien passé. Elle amena bientôt la conversation sur leur ami, sur ce départ subit, sur l'endroit où il allait, sur le tems que durerait son absence. Tou-

tes ces questions furent faites du ton le plus naturel ; mais n'aboutirent à rien. Adolphe ignorait tout absolument, ou ne voulait rien dire. Henriette se retourna d'un autre côté, il n'était pas aussi fin qu'elle, il se coupa, s'embarrassa. Elle demeura donc bien convaincue qu'il n'était pas étranger au départ de son ami, et son dépit contre lui en augmenta. Elle était cependant trop accoutumée à ses soins, à sa cour assidue pour le rebuter tout-à-fait ; le vide où l'avait laissée l'absence de Wilhelm lui rendait plus nécessaire encore les hommages d'Adolphe ; elle lui était d'ailleurs plus attachée dans le fond qu'elle ne le croyait elle-même ; mais l'originalité du caractere de Wilhelm, ce feu, ce génie qui animait tout ce qu'il disait, ses bisarreries même donnaient à son entretien un piquant qui faisait paraître insipide tous ceux qu'elle lui compa-

rait, sans en excepter Adolphe. Elle devint capricieuse, inégale; plus elle voyait l'empire qu'elle avait sur lui, plus elle semblait prendre plaisir à le tourmenter. Tour-à-tour attiré, rebuté, il supportait tout avec une patience, un dévouement qui aurait dû toucher Henriette. Quelques mois s'écoulèrent ainsi; Wilhelm ne revenait point, n'écrivait point; elle n'entendait plus parler de lui; insensiblement elle l'oubliait, et Adolphe mieux traité, reprenait tous ses droits sur son cœur, lorsqu'un incident inattendu vint détruire encore les espérances de bonheur d'Adolphe.

On était en hiver, les plaisirs et les fêtes se succédaient, et la charmante Henriette en faisait encore l'ornement. On annonça un bal masqué où chacun devait paraître en habit de caractere. Henriette détestait les masquarades parce qu'elle avait eu un désagrément à la premiere où elle était allée; elle dé-

clara donc qu'elle ne voulait pas en être, et qu'elle irait passer vingt-quatre heures à la campagne chez une amie, à quelques lieues de la ville, pour éviter l'ennui des persécutions de sa tante. La baronne au contraire aimait à la folie ce genre de divertissement; elle pria Henriette de venir au moins lui aider à choisir son habit, et elles allèrent ensemble dans un grand magasin où l'on en trouvait de toute espèce.

Au moment où elles allaient descendre de voiture, un jeune homme sortait du magazin. Henriette jette les yeux sur lui et croit reconnaître Wilhelm; elle pousse un cri, veut l'appeler; il avait disparu. Elle entre avec sa tante chez le marchand toute occupée de cette rencontre, et pendant que la baronne examine les différens costumes, elle demande à cet homme s'il connaît le jeune homme qui vient de sortir de chez lui.

Oui, madame, lui répond le marchand, c'est un étranger qui a séjourné quelque tems ici; il était parti et revient tout à propos pour le bal. Il s'appelle M. Rosenbach.

— A-t-il acheté un habit? demanda négligemment Henriette.

— Oui, madame, ce costume de magicien, que j'ai mis à part.

Henriette forma tout de suite son plan; elle examina le costume, qui était d'ailleurs remarquable à ne pouvoir s'y tromper. Ensuite elle alla choisir celui de sa tante et répéta plusieurs fois devant le marchand qu'elle n'irait point au bal, et qu'elle partait pour la campagne.

Dès qu'elle fut de retour chez elle, elle alla avec son laquais dans un autre magasin très-éloigné; elle y acheta un superbe habit, représentant la reine des Fées, un masque en cire très-joli et parfaitement natu-

rel, et un petit masque noir pour mettre dessus. Elle fit part à son domestique de son projet d'aller en secret au bal. C'était un garçon intelligent et fidele, dont elle était sûre. Elle partit le matin pour la campagne de son amie, mais ne fut pas plus loin que le pavillon du jardin, où elle passa la journée. Le soir, dès que sa tante fut au bal avec Adolphe qui devait l'accompagner, tous deux en costume espagnol, le laquais vint au jardin avec une voiture de remise, et les habits d'Henriette. Elle se masqua et partit avec émotion pour aller joindre le perfide magicien qui l'avait abandonnée.

CHAPITRE XIX.

Wilhelm avait été en effet visiter les mines du H***. et d'autres plus éloignées pour les comparer; le directeur

avait été si content des mémoires qu'il lui avait fait passer à ce sujet, et de ses lumières, que desirant le consulter sur plusieurs points, il lui avait donné l'ordre de revenir. Wilhelm n'avait pu désobéir, mais s'était bien promis de ne pas revoir Henriette. Il alla d'abord chez Adolphe, qui lui parut assez triste; il en avait plus d'un sujet qu'il ne voulut pas confier à son ami. Ses affaires de finances allaient plus mal encore que son affaire de cœur; Henriette était mieux pour lui depuis quelque tems, mais la place qu'on lui faisait espérer n'arrivait point; sa pension de Russie était aussi retardée, et le pauvre Adolphe comme beaucoup d'autres jeunes gens, avait pris des avances sur ses espérances; il avait fait une dépense bien au-dessus de ses moyens, et ne pouvait prendre sur lui de la diminuer. Il cherchait à s'étourdir, et pressa Wilhelm de venir au

bal masqué, d'autant plus qu'Henriette ne devait pas y être.

Un bal masqué était préciséiment ce qu'il fallait à Wilhelm ; il était dans son genre d'aimer un plaisir où tous les rangs sont confondus, qui présente un monde imaginaire, ouvre une carrière illimitée à l'esprit et à la satire ; ne voulant point d'ailleurs se montrer dans la société pendant son séjour forcé à Hanovre, il était bien aise de la voir sous le masque, et regretta qu'Henriette ne dût pas y être.

En sortant du magasin il l'entrevit dans sa voiture et se déroba comme l'éclair ; mais l'émotion dont il fut saisi l'effraya lui-même, et le fit se féliciter de ce qu'elle ne serait pas au bal ; l'idée d'être dans la même chambre qu'elle sans lui parler, lui était insupportable. Dès qu'elle fut sortie du magasin, il y rentra pour savoir si elle avait acheté un habit. Le marchand lui confirma

qu'elle n'allait point au bal et partait pour la campagne ; il sut de plus qu'Adolphe y conduisait la tante, et lui-même s'y rendit dans son habit de magicien, plus tranquille et disposé à s'amuser de cette foule bigarrée.

Plusieurs masques différens l'avaient déja agacé ; les uns lui demandaient un don, d'autres leur bonne aventure, et il avait répondu à tous avec assez d'esprit pour attirer l'attention, et pour que la foule se réunit autour de lui, lorsqu'un masque lui dit ; prend-garde à toi, magicien, si tu es un mauvais génie : voici la reine des Fées qui te fera rentrer dans les enfers. Il regarde et voit une figure de femme très-grande et forte qui s'approchait de lui ; son costume était éblouissant, sur des boucles de cheveux noirs était un bandeau ponceau sur lequel on lisait, brodé en perles : *la grande Alquife, reine des fées* ; elle tenait une baguette or-

née de pierreries dans la main droite, et s'avançait d'un air majestueux.

Henriette, sans être petite, avait une figure si mince, si svelte, et des cheveux d'un si joli blond cendré, que personne ne soupçonna qu'elle pût être la grande reine des fées. Adolphe et sa tante n'en eurent pas la moindre idée.

Tout le monde lui montra le magicien; puissante reine des fées, lui dit-on, est-ce un bon, est-ce un mauvais génie ? Le reconnais-tu pour un de tes sujets ?

C'est un transfuge, dit-elle, un esprit rebelle à mes loix. Comment ose-tu te montrer devant moi ? Ne redoutes-tu pas mon pouvoir ? Qu'as-tu fait de celui que je t'avais confié ? d'où viens-tu, génie infidèle? pourquoi as-tu abandonné ma cour ? Pourquoi t'es-tu soustrait à mon obéissance ? Parle, je te l'ordonne.

Sans pouvoir se rendre raison à lui-

même de ce qu'il éprouvait, le magicien Wilhelm était interdit ; cette parure éblouissante de la reine des fées ; son ton d'autorité, sa baguette, ce bandeau où il lisait le nom de cette redoutable Alquife, à la puissance de laquelle il avait cru si longtems ; tout jusqu'à la magie de la scène, aux objets bisarres dont il était entouré, lui rendirent un instant les illusions de son enfance ; le discours de la reine des fées y ajoutait encore ; elle semblait lui reprocher d'avoir cessé de croire à sa puissance, et dans ce moment il ne songeait pas à en douter. Il gardait le silence, et on répétait autour de lui : il est confondu, c'est un génie infidèle.

— J'ai pitié de ton trouble, lui dit la reine des fées en s'approchant de lui, je veux croire qu'il vient du répentir ; je n'ai pas oublié que tu fus un de mes sujets les plus dévoués dès

ton enfance, je puis encore te pardonner ta désertion, mais je veux un aveu sincère ; tu sais que je lis dans les cœurs, ainsi n'entreprends pas de me tromper. Suis-moi sans balancer, et mérite ma clémence. En disant cela, elle s'appuya sur lui et l'entraîna dans une autre salle..... Il se laissait conduire comme un enfant.

Pourquoi, lui dit-elle, as-tu quitté ce séjour? — La vertu me l'ordonnait, grande-reine, dit Wilhelm ; suivre ses loix, c'est t'obéïr.

— Et sais-tu bien ce que c'est que la vertu, jeune insensé ? Te crois-tu vertueux quand tu fuis l'amour et l'amitié ? quand tu affliges les cœurs qui voudraient se donner à toi, qui ne peuvent être heureux que de ton bonheur? Tu as de l'orgueil, et non de la vertu ; tu veux être le meilleur, le plus grand des hommes, et tu en es le plus malheureux. Tu as dé-

laissé les parens que la bonté et la bienfaisance t'avaient donné; tu avais un ami, tu est devenu son rival; tu possédais un amie qui pouvait être plus pour toi, tu l'as sacrifiée à ta fausse générosité..... A présent te voilà seul au monde, sans parens, sans amis, sans maîtresse; ton enfance s'est écoulée dans un monde idéal, ta jeunesse dans les tourmens d'un amour mystérieux; et cependant tous ceux que tu as fui t'aiment, tous les cœurs que tu as brisés sont encore à toi..... Ne dis-je pas la vérité? ose me répondre, descends dans ton cœur, n'es-tu pas malheureux toi-même, parce que tu veux être au-dessus de l'humanité?

La reine des fées parlait avec un feu, une expression, qui donnaient à toute sa figure quelque chose de surnaturel. Wilhelm ému jusqu'au fond de l'ame, presque effrayé, ne trouvait rien à lui répondre; enfin il prit sa main et

lui dit en tremblant : si vous n'êtes pas véritablement un être divin, qui êtes-vous donc ? beau masque, au nom du ciel qui es-tu ? d'où me connais-tu ?

— Tu te dis magicien, et tu trembles, et tu ne sais pas deviner qui je suis ! Oui, je te connais, Wilhelm ; mais toi tu ne me connais pas. Je te connais et je t'aime ; depuis ton enfance je t'ai vu errer d'illusions en illusions, de rêveries en rêveries, et toujours fuyant le bonheur qui s'offrait à toi. Non, Wilhelm, tu n'as été heureux que lorsque tu croyais à la reine des fées, et que tu adorais Hossein et la comtesse Elisabeth. Il te fallait une puissance, une vertu surnaturelle ; et ne les trouvant pas sur la terre, tu as voulu les trouver dans ton cœur. Apprends de moi, Wilhelm, que l'homme n'est rien par lui-même, qu'il lui faut l'amour et l'amitié pour le soute-

nir, pour rester bon et vertueux. Quels devoirs remplis-tu en vivant seul, loin de tout ce qui t'est cher, de tout ce qui t'aime ? Pourquoi l'as-tu quittée, celle que tu prétendais aimer ?

— Si vous lisez dans les cœurs, dit Wilhelm, et je dois le croire, vous savez mes motifs, je le devais.

— Tu le devais ! mais l'homme doit-il jamais abandonner l'espérance ? Tout espérer est orgueil sans doute ; mais n'espérer rien, mais fuir, est lâcheté ; c'est douter de la vie, de la vertu, de la providence. Que de choses peuvent changer, ton sort seul est-il immuable ? Les étoiles du ciel, ton brillant Sirius même à qui tu adresses tes méditations, et qui seul a ta confiance, se meut dans l'immensité, et....

Sirius, s'écria Wilhelm, qui dans ce moment fut frappé de l'idée que ce ne pouvait être qu'Henriette, ce mot m'en dit assez. Oui, puissante reine

des fées, divine enchanteresse ; oui, je te connais, oui je t'adore, et.....

Tu ne me connais pas, dit-elle d'un ton grave ; tiens, regarde-moi! La salle reculée où ils étaient, était peu éclairée ; elle souleva son masque noir, et Wilhelm vit un visage superbe et qui lui était inconnu ; les traits étaient réguliers, le teint d'une blancheur éblouissante, mais l'ensemble était sans vie, sans physionomie, presque sans couleur, et lui fit l'effet d'un spectre ! Il recula d'effroi ; au même moment plusieurs masques se pressèrent entre lui et la reine des fées ; dès qu'il fut un peu remis il voulut la rejoindre, mais il ne la trouva plus, elle avait disparu.

A la porte de cette salle était le domestique d'Henriette, aussi masqué ; ce fut lui qui entraîna d'autres masques entre le magicien et sa maîtresse sur un signe qu'elle lui fit. Il avait un grand manteau dont il l'enveloppa ;

elle sortit de la salle, monta dans la voiture qui l'attendait à la porte, et se fit conduire à la campagne de son amie. Elle y arriva sur le matin et se mit au lit, sûre d'avoir fait une impression profonde sur Wilhelm, et de n'en avoir pas été reconnue au moyen de son masque de cire.

En effet Wilhelm, agité au delà de toute expression, ne savait comment s'expliquer ce qui venait de se passer, et qui était cet être inconcevable qui connaissait tous les secrets de son cœur, et jusqu'aux détails de son enfance. Wilhelm avait l'ame trop forte pour être superstitieux; plus libre de réfléchir quand il n'eut plus devant lui la miraculeuse apparition, il eut l'idée d'un second masque sous le masque noir; il savait que sous un costume aussi composé que celui de la reine des Fées, il est facile de changer sa taille, et il se persuada encore que

ce ne pouvait être qu'Henriette ; il le désirait trop pour ne pas le croire ; elle lui avait dit, répété qu'il était aimé, que son absence l'affligeait, que son sort pouvait changer ; il entrevit alors la possibilité d'une rupture entre Adolphe et Henriette, et quoique décidé à tenir sa promesse à son ami, et à ne pas la revoir, l'espérance rentra dans son cœur.

Il chercha son ami qu'il eut peine à trouver dans la foule..... „ Henriette est ici, lui dit-il en l'abordant.

— Henriette ! ..... non, tu t'es trompé, elle est à la campagne.

— Elle doit-être ici, te dis-je ; il est impossible qu'elle n'y soit pas..... Cette belle reine des fées.....

— Serait Henriette ! ..... Non je ne puis le croire. Sa taille, ses cheveux....

— On peut changer tout cela ! ..... Et personne qu'elle ne peut savoir ce que la reine des fées m'a dit.

— Où est-elle, dit Adolphe vivement en la cherchant des yeux ?

— Elle a disparu.

Adolphe le quitta et chercha dans toutes les salles ; ne trouvant point la reine des fées, il sortit, et courut chez Henriette. Tous les gens de la baronne l'assurèrent qu'elle était depuis la veille à la campagne. Il rentra chez lui, se déshabilla, et dès qu'il fit jour il monta à cheval, et se rendit à cette campagne. Henriette le reçut elle-même en déshabillé du matin ; son amie à qui elle avait confié son escapade du bal, et demandé le secret, n'eut garde de la trahir. On parla beaucoup de la douce tranquillité dont on avait joui la veille, on fit mille questions sur le bal, et tout dût persuader Adolphe que Wilhelm s'était trompé. Henriette lui demanda même du ton le plus naturel, ce qu'elle lui demandait souvent : N'avez-vous point de nouvelles de votre ami ? —

Il

Il répondit, non; mais avec un air si embarrassé, qu'elle aurait dit que oui, quand elle ne l'aurait pas su. Elle retourna à la ville escortée par Adolphe. A peine étaient-ils arrivés, qu'il courut chez Wilhelm.

Tu t'es trompé, lui dit-il, la reine des fées n'était point Henriette, j'en ai la certitude.

— Grand Dieu, dit Wilhelm, qui était-ce donc? Et il s'en fallut peu qu'il ne crut de nouveau à la puissance des fées.

CHAPITRE XX.

Henriette avait espéré que puisque Wilhelm était revenu à Hanovre, elle le verrait sûrement; elle comptait dès qu'elle serait seule avec lui de faire quelque allusion à la reine des fées, lui laisser deviner que c'était elle, et

amener enfin une explication. Mais toujours trompée dans son attente avec Wilhelm, il ne parut point, et toute l'humeur qu'Henriette en eut, tomba sur le pauvre Adolphe. Elle était convaincue que c'était lui seul qui avait exigé le départ de son ami, caché son retour, et l'avait fait repartir encore. Pour excuser à ses propres yeux son inconstance et son aigreur contre lui, elle l'accusait de fausseté avec elle, sans penser combien elle-même lui avait caché de choses : ils étaient la preuve que là où la confiance mutuelle cesse, le sentiment, s'il existe encore, n'est plus qu'un tourment. Quelqu'un m'a assuré que vous avez été au bal, lui dit un jour Adolphe, et que la belle reine des fées n'était autre que la belle Henriette.

Henriette sourit, leva les épaules, et dit; vous savez bien que cela n'est pas vrai.

— Je jurerais d'avoir rencontré Wilhelm dans la rue, dit une fois Henriette, a-t-il été ici?

Adolphe sourit, leva les épaules, et dit; quelle folie, est-ce que vous ne le sauriez pas? Ainsi tous deux cherchaient à se tromper et par conséquent étaient bien près de ne plus s'aimer.

Wilhelm était cependant encore à Hanovre, logé dans un quartier éloigné, occupé toute la journée dans le bureau du directeur des mines, qui le faisait travailler à un mémoire sur cet objet, qui devait être présenté au ministre. Il ne sortait que pour aller quelquefois le soir chez Adolphe, quand il était rentré. La reine des fées et ses singuliers propos lui revenaient souvent à l'esprit, mais comme il était impossible d'expliquer autrement ce mystère, il demeura convaincu, malgré les assertions d'Adolphe, que ce ne pouvait

être qu'Henriette, et ce fut un motif de plus pour éviter de la voir.

Son ami lui en parlait peu; mais il était triste et rêveur, et disait du mal des femmes en général..... En effet il était loin d'être heureux; chaque jour il avait avec Henriette une nouvelle scène, et leurs raccommodemens devenaient toujours moins tendres. Un jour qu'elle l'avait encore plus maltraité qu'à l'ordinaire, il prit sur lui de lui dire avec une indifférence affectée; si nous ne nous aimons plus Henriette, il vaudrait mieux nous l'avouer avec franchise, que de nous tourmenter ainsi, et de vivre ensemble dans un état de guerre continuel.

— *Henriette.* Eh bien! parle, monsieur, j'attends mon arrêt, et je tâcherai de le supporter sans mourir..... Vous dites donc que vous ne m'aimez plus?

— *Adolphe avec dépit.* Je dis que je voudrais le pouvoir.

— *Henriette.* On peut tout ce qu'on veut fortement, disait Wilhelm. Essayez.

— *Adolphe hésitant.* Je suivrai.... votre exemple.

— *Henriette.* Eh bien, je vous le donne.... ainsi tout est fini entre nous.

Adolphe était si atterré qu'il ne répondit rien. Henriette se leva pour sortir, alors il voulut la retenir, mais elle prit un air de dignité et lui dit; laissez-moi, M. Buchling, je vous le répète, tout est fini entre nous, vous avez déchiré le bandeau, le vôtre aussi est tombé, vous l'avez dit, nous ne nous aimons plus. Séparons-nous sans humeur, sans reproches, comme deux amis qui se quittent; je serai toujours votre amie, mais je renonce à tout autre titre. Lorsque vous avez prononcé, *nous ne nous aimons plus*, vous n'avez pas imaginé sans doute que je vous prierais de m'aimer encore. Non,

je vous rends votre liberté, et je reprends la mienne. Elle le salua et passa dans son appartement. Ah! si seulement, pensait-elle, je savais où est Wilhelm. — Elle ne se doutait guère qu'il fût aussi près d'elle. Adolphe était vivement blessé, il résolut de ne point écrire et d'être même quelques jours sans revenir; il s'attendait qu'elle reviendrait à lui la premiere; mais elle tint bon, et il ne reçut d'autre message qu'une invitation de la baronne. Il s'y rendit; Henriette le reçut avec l'air le plus aisé, le plus poli, mais évita toutes les occasions de lui parler sans témoins. Il resta le dernier, elle se retira et le laissa seul avec sa tante. Il vint la demander le lendemain, elle était sortie. Il lui écrivit sur le ton le plus passionné, elle lui répondit avec politesse, froideur, et une nuance d'ironie..... Alors il n'y put tenir davantage et prit son parti; ses affaires l'appelaient en Russie, il

n'avait pu se résoudre à quitter Henriette, il s'y décida tout-à-coup, et fit prier Wilhelm de passer chez-lui.

Wilhelm le trouva faisant ses paquets : c'est mon tour de partir, lui dit Adolphe, et de te laisser le champ libre auprès d'Henriette; dans deux heures je suis sur la route de Pétersbourg.

— *Wilhelm.* Es-tu fou, Adolphe?

— *Adolphe.* Je l'étais certainement; mais je ne le suis plus, et je pars.

— *Wilhelm.* Querelle d'amans sans doute; tu reviendras depuis la premiere poste, bien honteux d'avoir pensé à t'en aller.

— *Adolphe.* Non, te dis-je, je pars réellement; et pour te prouver que rien n'est plus sérieux, c'est toi que je charge d'aller faire demain mes adieux à Henriette.

— *Wilhelm.* Non sûrement je n'irai

pas, mon serment tient encore, ton départ n'y change rien.

— *Adolphe.* Je t'en relève, j'exige même de ton amitié que tu ailles chez Henriette. Ecoute, Wilhelm, je vais te donner la plus forte preuve de mon estime, de ma confiance. Ma liaison avec Henriette est rompue, je ne ferai rien à présent pour la renouer, mais je ne te cache pas que je l'aime encore avec passion. Je sais que tu l'aimes autant que moi, et je crois que tu es aimé; je me rappelle mille choses..... c'est depuis ton départ, Wilhelm, qu'Henriette a totalement changé. Si je ne me trompe pas; si c'est toi qu'elle aime, faut-il donc que nous soyons tous les trois malheureux? n'est-ce pas à moi à l'être? Mais tu peux m'en croire, alors je ne le serai pas longtems, je le serai moins qu'à présent dans ma cruelle incertitude. Bon Wilhelm, fidele ami, c'est à toi

de m'en tirer, je te confie notre sort; va chez Henriette, vas y tous les jours, obtiens sa confiance : si je me suis trompé, si c'est moi qu'elle aime encore, tu sais où me prendre, dis un mot et je suis bientôt à ses pieds. Si c'est toi, Wilhelm, soyez heureux ensemble; j'envierai ton sort sans doute, mais je serai heureux de votre bonheur. Mon ami, accorde-moi ce que je te demande; à qui puis-je me fier qu'à toi? loin de nous deux Henriette m'oublierait bientôt; je te connais, Wilhelm, tu ne trahiras pas ton ami; si tu trouves dans le cœur d'Henriette une seule étincelle d'amour pour moi tu l'entretiendras, tu la ranimeras; mais si ce cœur est à toi, tu l'accepteras. Promets moi ce que je te demande et je pars content.

Wilhelm voulut encore résister, obtenir de son ami qu'il ne partit pas; Adolphe fut inflexible, et pria si ins-

tamment Wilhelm de retourner chez Henriette et de l'étudier, qu'il fut obligé de le lui promettre..... Il l'accompagna jusqu'à la premiere poste, là ils se séparerent en se jurant une éternelle amitié. Cher Wilhelm, dit Adolphe, songe que je te confie le plus précieux des dépôts, le bonheur d'Henriette. Adieu, écris-moi, et sois toujours mon ami.

CHAPITRE XXI.

SI seulement je savais où est Wilhelm, disait encore Henriette en s'éveillant ; j'ai eu tort, grand tort de ne pas le demander à son ami, de ne pas exiger de lui de me le dire pendant que j'avais le droit de tout exiger..... Est-ce que je l'ai donc perdu ce droit ? Non, non, dit-elle en regardant sa derniere lettre qui était sur son bureau, quand on écrit ainsi, on est encore bien soumis. Je parie qu'il

viendra aujourd'hui, je veux le recevoir et..... Et je saurai ce soir où prendre Wilhelm.

La matinée se passe sans qu'elle entende parler d'Adolphe ; elle commençait à s'impatienter lorsqu'elle entend monter l'escalier d'un pas rapide. N'osant pas dire à son laquais, je recevrai M. Buchling, elle avait dit, je recevrai tout le monde. C'est lui, pensa-t-elle ; et elle prépare un air assez gracieux pour le calmer, lorsque la porte s'ouvre, et qu'au lieu d'Adolphe, elle voit entrer Wilhelm en frac de voyage et en bottes. Elle ne put retenir un cri, et l'expression de la plus vive joie — „ Quoi ! Wilhelm, c'est vous ! Quel bonheur ! Quel Dieu vous envoie à Hanovre ?.... Quand..... Quand j'ignorais même quel coin du monde vous habitiez ?

Wilhelm, qui était déjà troublé par son émotion en revoyant Henriette,

le fût encore plus de son accueil ; rouge, interdit, tremblant, il dit en hésitant „ Buchling, à son départ pour la Russie, m'a chargé..... Je viens..... près de son amie..... Adolphe est parti ! dit Henriette en pâlissant. (Les bisarreries du cœur humain sont incalculables, il n'y avait que quelques minutes qu'il semblait à Henriette que si elle voyait Wilhelm elle n'aurait rien à désirer, et qu'Adolphe lui était à peu-près indifférent, et lorsqu'elle apprit son départ, un serrement de cœur involontaire lui rappela vivement qu'elle croyait l'avoir aimé.)

Wilhelm qui l'observait et qui la vit pâlir, eut à son tour le cœur serré, et pensa qu'Adolphe reviendrait bientôt. Henriette cependant ne tarda pas à se remettre ; elle parla peu du départ d'Adolphe, et beaucoup du retour de Wilhelm. Elle s'informa avec un tendre intérêt de l'état de ses affaires ; té-

moigna la plus grande joie en apprenant qu'elles étaient en bon train, parla de leurs amis de Renberg, lui lut les dernieres lettres qu'elle en avait reçues. „ Je vous ai gardé le secret de votre séjour ici, cher Wilhelm, lui dit-elle, mais j'espere que bientôt je pourrai le leur apprendre. „ En effet, Wilhelm avait exigé d'elle, lorsqu'il vint à Hanovre, de ne point parler de lui dans les lettres qu'elle écrivait à son pere, il était décidé à leur laisser ignorer son sort jusqu'à ce qu'il eût obtenu une place qui pût le fixer et assurer son existence.

Wilhelm interrompait à chaque moment ce qui le regardait pour parler de son ami, de sa douleur, de ses regrets, de sa constante passion. Henriette ajoutait peu de choses, et cherchait à détourner la conversation. „ Sera-t-il longtems absent? demanda-t-elle enfin „.

— Cela dépend, dit Wilhelm, de ce que je lui écrirai.

— Ainsi c'est vous qui déciderez son retour.

— Non, ce n'est pas moi, dit Wilhelm en rougissant, c'est..... Henriette ne le laissa pas achever, se leva, alla dire à sa tante que M. Rosenbach était revenu, et rentra avec elle. La baronne, à qui il plaisait beaucoup, l'invita à dîner pour le lendemain, et une fois pour toutes quand il en aurait le tems ; elle lui parla d'Adolphe en s'étonnant de son départ subit. Wilhelm saisit cette occasion de faire le plus bel éloge de son ami.

Voilà deux êtres singuliers, pensait Henriette, l'un confie sa maîtresse à son ami qu'il sait être amoureux d'elle, l'autre ne parle que de son rival.

Wilhelm revint le lendemain et tous les jours, et ne changea point de conduite ; il ne cessa de parler en faveur

d'Adolphe, et de peindre son amour avec des couleurs si vives, si brûlantes, que le cœur d'Henriette en était ému plus qu'elle ne s'en était crue susceptible. Que serait-ce donc, disait-elle, s'il parlait pour lui-même; et malgré le dévouement, la générosité de Wilhelm, qui ne se démentit pas un instant, elle savait fort bien connaître à mille signes qui n'échappent pas aux femmes, qu'elle était encore aimée avec excès de ce sensible jeune homme.

Elle comprit enfin que c'était à elle à le faire parler, et que ce moment déciderait de son sort; elle pesa et discuta avec elle-même tous les avantages d'une union avec Wilhelm. Ce jeune homme était actuellement dans la plus belle passe, il était déjà secrétaire du conseil des mines, et par son activité et ses lumières, il s'était attiré l'estime et la considération la plus distinguée. Son mémoire sur les

mines parut et lui fit un honneur infini; il n'y avait pas de place dans ce département à laquelle il ne pût prétendre, ainsi du côté des titres, la vanité d'Henriette n'aurait rien à désirer; quant à l'esprit, il en avait plus qu'Adolphe, et s'ils n'étaient pas autant en rapports de goûts, il était assez amoureux pour prendre tous ceux d'Henriette, et elle assez habile pour le conduire à son gré. L'espèce de résistance qu'elle éprouvait depuis si longtems à lui faire avouer sa passion, lui donnait une agitation continuelle qu'elle prit pour un amour violent. Persuadée qu'elle ne pouvait être heureuse qu'avec lui, elle en parla à sa tante qui approuva très-fort qu'ils s'unissent, dès que Wilhelm aurait la place de conseiller. Lorsque Henriette y fut décidée, elle changea totalement sa manière, elle devint plus simple, plus modeste, plus tranquille, et témoigna à Wilhelm une grande confian-

ce; elle n'évita plus les conversations sur Adolphe; au contraire, elle parlait de leur liaison avec un tendre souvenir, mais comme d'une chose absolument passée, et à laquelle l'amitié la plus simple avait succédé; heureusement, disait-elle, nous nous sommes apperçus à tems que nous n'aurions point été heureux ensemble; il est jaloux, susceptible, et moi trop franche, trop vive pour penser toujours à ce que je fais, et à ce que je dis. Un attachement réel et profond pourrait seul me corriger, et puisque je ne l'ai pas été par celui que m'inspira Adolphe, je commence à croire qu'il n'était pas de ce genre. Elle regarda Wilhelm, et soupira..... il soupira aussi, mais il se tut encore; quoi qu'il vît bien clairement qu'il était préféré, il tremblait à l'idée du moment qui ôterait à Adolphe toutes ses espérances.

Cependant les lettres qu'il en rece-

vait devaient le rassurer; elles n'annonçaient plus ces regrets, cette tristesse dont Wilhelm entretenait si souvent Henriette; il parlait avec gaîté des plaisirs de Pétersbourg, de la beauté des femmes, &c., &c. et demandait à Wilhelm où il en était avec Henriette. Wilhelm alors ne dit plus rien de la passion de son ami, mais il ne parla pas non plus de la sienne..... Tout la trahissait cependant, son assiduité, ses regards, ses soins, ses soupirs; personne n'en doutait, il ne manquait plus que ce seul mot *j'aime;* Henriette alors se décida à amener un dénouement.

Elle mit un jour la conversation sur la féerie et railla Wilhelm de sa crédulité d'autres fois, et de son profond respect pour les fées..... Je n'y ai pas renoncé, dit-il, je me vante même d'être sous la protection de la reine des fées, de la grande et puissante Alquife.

Il la regarda fixement en disant cela, un léger sourire effleurait ses lèvres. Réellement, dit-elle, en reprenant un air sérieux, eh bien ! mon cher Wilhelm, s'il est ainsi, je vous demande en grace de la consulter sur mon sort, demandez-lui..... qui sera mon époux. C'est toujours, vous le savez, la question des jeunes filles..... Je vous laisse faire vos conjurations, vous m'appellerez quand elle aura répondu. Elle sortit, et passa dans son cabinet. Wilhelm qui pressentit où cette plaisanterie allait le conduire, cria assez haut pour qu'elle pût l'entendre ; puissante Alquife, je vous appelle et vous desire !

Il n'attendit pas longtems, la porte du sallon s'ouvre et la belle reine des fées paraît sous son brillant costume, sa baguette à la main, son masque noir sur le visage.

— Que me veux-tu, dit-elle, en déguisant sa voix ? Parle.

— Vous adorer, dit-il, en se mettant à genoux, et vous demander quel est le fortuné mortel qui recevra la main d'Henriette Belman ?

— Celui à qui elle a écrit il y a six mois cette lettre, dit-elle en lui en présentant une qu'il reconnut pour celle qu'il n'avait pas voulu lire ; il l'a prit en tremblant, il l'ouvre, il la lit.... Un cri s'échappe ! il retombe aux pieds d'Alquife, dont le masque tombe, et il se trouve à ceux d'Henriette.

Nous n'exprimerons pas sa joie, ses transports, ses ravissemens. — Oui, cher Wilhelm, lui dit Henriette, je vous aime, et dans ce moment je crois n'avoir jamais aimé que vous.

Un nuage se répandit sur le visage de l'heureux Wilhelm. Malheureux Adolphe ! dit-il, en portant la main sur son front.

Non, mon ami, lui dit Henriette, il n'est pas malheureux ; lisez. Et elle

lui remit une lettre avec le timbre de Russie. Il l'ouvrit et lut.

Pétersbourg . . . . . .

„ Non, je n'ai pas perdu mon amie ! „ je la reconnais à sa noble franchise, „ et son touchant aveu me rend aussi „ heureux que s'il me regardait encore. Chere Henriette, aimer mon „ Wilhelm, c'est m'aimer aussi; me „ l'avouer, c'est me juger digne de „ cette précieuse amitié que vous m'offrez, que j'accepte et que je saurai „ mériter. Je reconnais mon ami à „ son vertueux silence, à tout ce „ qu'il a fait pour me conserver un „ trésor que je n'ai pas su conserver „ moi-même, et dont pourtant je sens „ encore tout le prix; mais je le céde „ sans murmurer à celui qui sait mieux „ aimer que moi, et qui fera le bonheur de notre Henriette. Que Wilhelm consacre sa vie à celle pour

„ qui il voulut mourir. Dites-lui qu'il
„ vous raconte la scène du bois, et
„ si j'ai eu des torts, Henriette, qu'ils
„ soient tous effacés par le moment
„ où j'arrachai de ses mains l'arme
„ meurtriere, où j'ai conservé *à moi*
„ le meilleur des amis, *à vous* le plus
„ tendre époux, *à tous* le bonheur;
„ car je vous le jure, Henriette, je suis
„ heureux de votre bonheur, de votre
„ confiance, de votre amitié.

„ Je vous reverrai sans doute, mais
„ peut-être ai-je encore besoin de quel-
„ ques mois d'absence; d'ailleurs je
„ me plais ici, et croyez-moi, je bénis
„ le moment où j'ai eu le courage d'y
„ venir. ADOLPHE BUCHLING.

Dans la lettre était un billet pour Wilhelm, il ne contenait que ces lignes.

„ Henriette a prononcé, elle t'aime,
„ elle me l'a écrit; tu sais nos con-
„ ventions. Si tu balances un instant,

„ tu perds le fruit de ta vertu, tu „ fais trois malheureux, et tu n'es plus „ mon ami „..... je ne puis l'être que „ de l'époux d'Henriette.

Wilhelm pressa les lettres sur sa bouche, et se jetant de nouveau aux pieds d'Henriette, il lui jura un amour éternel.

La baronne entra, Wilhelm vint aussi se jeter à ses pieds, et lui demander de consentir à son bonheur.... Et au mien, dit Henriette! mon pere me l'avait déja donné une fois, je suis sure de son aveu. La baronne les embrassa et donna le sien. Elle parla ensûite à Wilhelm de sa place, il leur fit voir une lettre du ministre qui lui donnait à choisir d'une place de simple inspecteur des mines qui le fixait dans un très-joli village, avec des émolumens assez considérables, ou d'une place de conseiller avec un revenu très-borné et la résidence continuelle

à la ville. Wilhelm préférait infiniment la premiere ; mais il savait combien la tante tenait au titre ; il les laissa donc décider.

Comment pouvez-vous balancer un instant, dit la baronne, entre le titre de conseiller et la place d'inspecteur ?

Il n'y a nulle comparaison, dit Henriette, je pense que son choix est fait et qu'il sera conseiller.

Mais, ma chere amie, dit Wilhelm, pensez au revenu, et surtout au bonheur d'habiter la campagne.

Henriette fit une petite grimace et se tut. La baronne déclara qu'elle avait la campagne en horreur, que sa niece n'était pas faite pour y vivre et pour épouser un inspecteur ; qu'elle n'accepterait pour elle qu'un mari titré, et qui habiterait la ville.

Je pense donc que vous êtes décidé, cher Wilhelm, lui dit Henriette avec l'accent le plus tendre..... Oui, je

je le suis, dit Wilhelm avec transport, je ne veux, que ce que vous désirez. Sans doute j'aimerais mieux la vie de la campagne, où je ne vivrais que pour vous, où je serais tout pour vous; mais je vous le jure, Henriette, à la ville, à la campagne, si j'y suis avec vous, je serai le plus heureux des hommes.

CHAPITRE XXII.

Puisque notre aimable Wilhelm se croit le *plus heureux des hommes*, laissons-le quelques jours à son bonheur, et revenons à nos amis de Renberg que nous avons quittés trop longtems, et qui vont aussi avoir leurs peines.

Le juge Rieman avait, comme on le sait, juré de se venger des refus du trésorier, et des mépris d'Antonie;

cela n'était pas facile, les Rosenbach étaient très-aimés dans leur petite ville, et le président du conseil des finances protégeait particulierement Ferdinand. Le juge eut beau feuilleter les procès dont il avait les papiers; il n'y trouva que quelques notes dont il fit un petit mémoire pour s'en servir dans l'occasion. Il chercha ensuite à se lier davantage avec lui; il savait que lorsqu'il était en train de disputer, et d'entasser paradoxes sur paradoxes il lui arrivait souvent, seulement pour contredire son adversaire, de soutenir avec chaleur ce qu'il ne pensait point. Le juge espéra de tirer parti de cette disposition pour son plan, et vint causer tous les soirs avec lui. D'abord Ferdinand s'en défiait un peu; le juge devient diablement amical, dit-il à son frere; après ce qui s'est passé, cela n'est pas naturel; la chaleur précéde l'orage; ici c'est tout

le contraire. Au reste cela m'est égal ; je ne crains que Dieu, et non pas les hommes parce que je suis mortel : quel mal peut-on me faire dont la mort ne me délivre ? Et moi, répondit le capitaine, je crains Dieu et non pas les hommes, parce que je suis immortel.

Cela prouve, répondit le trésorier, que chaque principe a deux faces souvent tout opposées, et aussi justes l'une que l'autre. Cette réflexion lui fit oublier sa défiance de l'astucieux magistrat ; et le soir même il fut amené pour prouver son système, et par contradiction à faire la satyre du prince, de ses ministres, et de toute la constitution germanique. Le juge ne répondit pas un mot le même soir et se retira bientôt avec un sourire perfide. Que je voudrais que le ministre l'eût entendu, pensait-il en lui-même, mais s'il donne dans le piege que je vais lui tendre ce sera la même chose. Le len-

demain matin il écrivit au trésorier un billet très-adroitement tourné, où il combattait ce qu'il avait avancé la veille, et lui demandait des explications sur plusieurs points; le billet était d'ailleurs très-amical, et témoignait un desir de s'instruire qui flatta Ferdinand; il se trouva en train d'écrire, de soutenir sa thèse, il s'anima, s'échauffa, et au lieu d'un billet de quelques lignes, comme il écrivait ordinairement, il envoya au juge deux pages de la plus amere satire contre le gouvernement..... En voilà plus qu'il ne m'en faut, dit Rieman, en frappant dessus avec joie, et il le serra avec soin pour en faire usage une fois, ainsi que de toutes les notes, tous les petits sujets de plaintes faux et réels qu'il avait pu recueillir pendant la longue administration du trésorier.

La fortune sert quelquefois les méchans; et deux circonstances vinrent

favoriser l'horrible plan de vengeance du juge. L'une fut la mort du président protecteur des Rosenbach ; l'autre, la rencontre inopinée du maître de danse hussard qui gardait toujours une dent contre cette famille. Le juge le trouva par hasard dans la ville capitale où il était allé préparer les esprits contre le trésorier ; il le reconnut pour l'ancien maître de ses enfans ; il l'aborda et vit bientôt à sa maniere de parler du trésorier qu'il avait trouvé l'homme qu'il lui fallait pour l'aider dans ses machinations, et voici leur entretien.

— *Le Juge.* C'est un homme singulier..... très-singulier que le trésorier Rosenbach.

— *Le Hussard.* Singulier..... dites méchant, très méchant ! ne m'a-t-il pas fait menacer par son bâtard, ou celui de son frere, de me lâcher un coup de pistolet.

— *Le Juge.* Un coup de pistolet! diable..... tuer un homme, un citoyen utile, un artiste..... c'est bon..... très-bon à savoir, (il sortit son crayon et en prit note au bas de son mémoire.) Et, mon cher ami, pendant que vous viviez chez eux, n'avez-vous rien remarqué? ..... rien entendu?

— *Le Hussard.* Beaucoup, beaucoup, M. le juge, cet homme ne craint ni Dieu, ni diable. Ne lui ai-je pas entendu calomnier.....

— *Le Juge.* Le gouvernement, je parie, l'administration, les ministres?

— *Le Hussard.* Bien pis que cela, monsieur, l'art sublime de la danse; et dans le fond c'est la même chose; il disait que c'est un art frivole, immoral, dangereux! or comme le prince et tous les ministres, et leurs enfans ont appris à danser, et donnent des fêtes où l'on danse, il est clair qu'il tirait sur eux.

— *Le Juge.* Rien n'est plus clair; c'était dire positivement qu'ils n'ont aucune morale, et que leur caractere est frivole et dangereux (et il fit encore une note.)

— *Le Hussard.* Je lui ai de plus entendu blâmer, critiquer ouvertement la maniere dont.....

— *Le Juge.* Dont le prince gouverne ses états, n'est-ce pas ?

— *Le Hussard.* Dont je donnais mes leçons, monsieur. Mais n'est-ce pas pire encore? Ses discours n'auraient rien ôté au prince, et m'ôtaient mes écoliers..... C'est un homme abominable, vous dis-je! Ne disait-il pas que les maîtres corrompent souvent leurs élèves.

— *Le Juge.* C'est comme s'il avait dit que le prince corrompait ses sujets; c'est bien ce qu'il voulait faire entendre. Mon ami, dit-il en lui frappant sur l'épaule, c'est rendre un vrai ser-

vice à l'état que de faire connaître cet homme ; en bon citoyen vous ne vous refuserez pas à..... signer ce mémoire..... à témoigner dans l'occasion.

— *Le Hussard.* Tout à votre service, M. le Juge ; j'ai l'honneur de donner des leçons aux enfans du premier ministre, et je puis dès aujourd'hui glisser quelques mots. — Ah ! monsieur, quel dommage que ce scélerat m'ait fait quitter Renberg, vos enfans seraient à présent les premiers danseurs de l'Europe..... ils avaient un talent !

— *Le Juge.* Fort bien, fort bien ! grief de plus..... Ainsi je puis compter sur vous.

— *Le Hussard.* Comme sur vous-même.

Le couple infernal se sépara, et agit si vigoureusement, et si bien contre le pauvre trésorier, qu'au bout de quelque tems on lui intenta un nouveau procès, et il fut suspendu de son em-

ploi. Son frere, sa femme, en furent extrêmement alarmés; pour lui, fort de son innocence, ne fit qu'en rire; il adressa à la direction générale, un mémoire de la plus grande clarté contre la calomnie et l'injustice dont il était la victime; il portait si bien le caractere de la vérité, qu'il aurait encore triomphé cette fois, et que l'affaire aurait tourné à la honte de ses ennemis, si le Juge n'avait pas fait usage de ce qu'il gardait pour le coup de grace: le billet qu'il avait conservé, il le fit passer au ministre; celui-ci prévenu déja par le maître de danse, regarda celui qui l'avait écrit comme un grand coupable dont il fallait faire un exemple, l'infortuné fut condamné à perdre sa place et à payer des indemnités très-considérables comme coupable de prévarication.

Lorsque Ferdinand reçut cette injuste et cruelle sentence, il leva les

yeux au ciel dit-il ; prévaricateur ! Grand Dieu, vous le savez !..... Puis, après un moment de sombre silence, il serra la main de son frere, et il ajouta: oui, Dieu, le sait, et toi aussi mon frere, et cela me suffit ! Il me frappe, et je me prosterne ; que sa volonté soit faite. Si je n'avais pas une femme, une fille, je dirais, la foudre m'a atteint ; mais elle ne m'a pas renversé, je suis pauvre, à la bonne heure, je ne suis pas le seul, et ils ne peuvent m'ôter ma conscience, c'est le premier des biens, elle soutiendra mon courage. Mais je t'en prie, mon frere, ne me regarde pas d'un air aussi consterné. Le capitaine sortit pour lui cacher les larmes qu'il ne pouvait retenir.

Les fraix qu'il fallait payer surpassaient de beaucoup les moyens de Ferdinand. On parlait de le mettre en prison ; le bon Henri prévint ce malheur, et donna tout ce qui manquait, sans le

dire à son frere..... Hélas ! Ferdinand était tranquille parce qu'il comptait sur le bien du capitaine et qu'il disait „ ce qui est à l'un n'est-il pas à l'autre, nous aurons encore de quoi vivre. Mais lorsqu'il apprit qu'il ne lui restait presque plus rien, il lui serra la main, et lui dit avec expression „ cher Henri, nous mourrons ensemble, voilà la seule perspective de bonheur qui nous reste.

Pourquoi dis-tu cela, Ferdinand ? lui répondit-il d'un ton assez ferme qui faisait un singulier contraste avec les larmes qui coulaient sur ses joues ; il nous restera du pain, une conscience pure, un cœur sensible, et les soins de ta femme et de notre bonne Antonie. Combien de gens vivent qui ont moins que ce qui nous reste.

La résignation et la force d'ame du capitaine redonnerent le courage à Ferdinand ; mon frere, lui dit-il, Dieu sait ce que nous pouvons supporter,

ayons confiance en lui. Henri soupira ; je ne suis pas en peine de tés forces ni des miennes, dit-il ; pourvu que j'aie un morceau de pain noir à côté de toi, je suis content ; mais ta pauvre femme ! Elle ignore encore tout l'excès de notre malheur, et croit qu'il ne sera question que d'un peu plus d'économie ; elle sera bien plus malheureuse que nous ! ..... Ses soupirs, ses plaintes ! voilà ce que je redoute, mon frere, voilà le vrai chagrin pour nous ! nous l'aimons tous deux si tendrement, son désespoir nous déchirera le cœur.

Ne crains rien, mon frere, dit Ferdinand d'un ton animé ; tu crois ma femme plus faible qu'elle ne l'est réellement ; je ne redoute que le premier moment où elle apprendra notre pauvreté ; il sera terrible sans doute ; mais dès le lendemain tu la verras forte contre la douleur, plus forte que nous peut-être ! Si les femmes ont moins de cou-

rage elles ont plus de patience. Je voudrais seulement qu'elle sut déjà la chose, je ne sais comment le lui apprendre. Le seul moment que j'appréhende est celui où il faudra lui dire, chere amie il ne nous reste rien.

Sans qu'il s'en doutât ce moment était passé; elle venait joindre les deux frères lorsqu'elle entendit parler d'elle; elle resta derriere la porte et ne perdit pas un mot de leur conversation. Sans doute elle frémit à l'idée de leur situation actuelle; mais ces mots de son beau-frere, *nous l'aimons si tendrement*, et sur-tout la bonne opinion que son mari avait d'elle, relevèrent son courage; elle résolut de la justifier, d'aller même au-delà, et elle parvint à se rendre maîtresse de sa douleur. Elle ne se montra point, et alla chercher Antonie pour faire avec elle l'essai de ses forces.

Chere fille, lui dit-elle, attends-toi

au plus grand malheur, à la misère la plus profonde. Mais je t'en supplie, ma chère enfant, supportons notre sort avec courage, et comme une épreuve que Dieu nous envoie. Nous sommes tout-à-fait pauvres, je croyais qu'il nous restait le bien du bon capitaine, avec lequel nous pouvions encore vivre dans l'aisance; mais il l'a sacrifié (et le bon Dieu l'en récompense) pour sauver mon mari de la prison.

Antonie pâlit, puis embrassant sa grand-mère, elle lui dit : Oh! puisque ce dernier malheur nous a été évité, Dieu nous aime encore, et tout le reste n'est rien. Tu as raison, ma fille, lui dit Mad. Rosenbach, il faut savoir se résigner à son sort. Eh bien, nous travaillerons, je ne suis pas en peine de gagner ma vie, ni toi non plus, ma chere fille, toi qui es si laborieuse. Nous habiterons une chaumiere, nous n'aurons à notre dîner qu'un seul plat,

nous aurons des robes de toile, au lieu de soie, il n'y a pas grand mal à tout cela, et nous serons encore heureux.

Antonie lui baisa la main avec transport, l'appela sa chere, son excellente *grand-maman;* c'était le nom le plus doux qu'elle pût lui donner. Mad. Rosenbach fut si contente de ses caresses et si fiere du beau discours qu'elle avait composé, qu'elle voulut tout de suite aller montrer à son frère et à son mari de quoi elle était capable.

Elle les aborda avec un air si calme et si serein, que Ferdinand ne savait comment s'y prendre pour la préparer; il toussa, se promena, s'assit près d'elle et voulut commencer un long exorde.... Mais elle l'interrompit en riant et lui dit: "épargne-toi cette peine, mon bon ami, je sais tout, je suis résignée à tout, il ne nous reste presque rien, n'est-ce pas? „ Ce cher frere qui voulait nous secourir de son bien, l'a

sacrifié pour nous; eh bien, nous le lui rendrons en redoublant de soins et d'amitié. Tu sais que sans me vanter, je suis une bonne économe; en sachant borner nos desirs et avec du courage, il nous restera toujours assez. N'est-ce pas, Antonie? Le capitaine transporté de joie, lui baisa la main plusieurs fois „. Chere sœur, lui dit-il, js vous dois déjà le plus doux moment de ma vie, et je bénis un malheur qui fait si bien ressortir vos vertus.

Ferdinand était au comble de l'étonnement et de l'admiration; il vint se mettre aux genoux de sa femme..... Dieu te bénisse, chere et noble épouse, lui dit-il en la serrant dans ses bras, graces lui soient rendues de m'avoir donné une telle femme! Il se leva et se promena dans la chambre avec agitation. Mad. Rosenbach dit au capitaine qu'elle serait plus heureuse que lorsqu'ils étaient riches, et parla de la

maniere dont elle voulait arranger son petit ménage, et vivre heureux presque avec rien. Ferdinand l'écoutait avec délices; ses yeux qui pleuraient rarement étaient remplis de larmes, et cependant brillaient de la plus douce joie. Oh mon Dieu! s'écria-t-il tout-à-coup, quelle excellente femme tu m'as donné, je suis fier d'être son époux. Jamais il n'en avait dit autant à son humble compagne; elle aussi éprouva un sentiment de noble orgueil; elle vint s'appuyer sur lui, des larmes de joie mouillèrent ses paupieres, et jamais elle ne s'était trouvée aussi heureuse.

Le capitaine et Antonie s'avancèrent aussi, et tous quatre se jurèrent un amour éternel, et un courage à toute épreuve.

Ah! si Wilhelm était ici, dit Ferdinand, qui serait plus heureux que nous. Combien s'est trompé celui qui a cru nous rendre malheureux quand il

nous laissait nos cœurs, nos sentimens.

— Sais-tu qui c'est, lui demanda sa femme ?

—Oui, je le sais ; je desirais de pouvoir me venger, mais je n'y pense plus..... Que Dieu lui pardonne, moi je n'ai rien à lui pardonner.

Que Dieu lui pardonne ! répétèrent-ils tous les quatre.

Quelques jours après le nouveau trésorier arriva à Renberg ; la famille Rosenbach devait lui céder le lendemain cette habitation où pendant vingt ans ils avaient été si heureux. Ce fut un moment cruel pour Mad. Rosenbach ; elle sut cependant cacher ce qu'elle souffrait, pour ne pas affliger ses amis.

Le soir en achevant de ranger ses papiers, Ferdinand trouva le discours d'installation qu'il avait fait il y avait plus de vingt ans ; il le montra en riant à son frere : t'en rappelles-tu, lui dit-il ? C'est ce qui amena ta confidence sur Wilhelm,

et ce qui me décida à l'adopter. — Que de fois je me suis félicité de l'avoir composé.

— Tu ne l'achevas pas ce jour là, dit le capitaine, acheve-le ce soir, je te prie ; il sera singulier d'en avoir lu le commencement le premier jour de ton entrée dans la maison, et la fin le dernier jour où tu l'habites.

— Vous allez le trouver plus singulier encore, après avoir entendu cette fin, dit Ferdinand. Il avança la lumiere, mit ses lunettes, et lut.

Il répéta d'abord le commencement que le lecteur a vu dans le premier chapitre jusqu'à cette phrase « Oh ! Pourquoi n'ai-je pas d'enfant ? Pourquoi, mon frere bien aimé, n'en a-t-il point ? ..... Tu m'interrompis ici mon cher Henri ; tu t'écrias, mon frere j'en ai un ! Et nous n'allâmes pas plus loin ; Wilhelm est devenu mon fils d'adoption ; ma chere fille Antonie m'est

arrivée ; ainsi Dieu a exaucé le vœu contenu dans la premiere partie de mon discours. A présent écoutez la seconde

« Mais pourquoi toujours se plain-
« dre, toujours désirer ce qu'on ne
« peut avoir, et ne pas jouir de ce
« qu'on a ? N'avons-nous pas tous au
« fond du cœur un rayon d'espérance
« qui le ranime, comme le premier
« rayon de l'aurore ranime la nature,
« et dissipe l'obscurité. Dans les ri-
« gueurs de l'hiver les millions d'étoiles
« brillent d'une lumiere plus pure, et
« plus vive, la lune paraît plus grande,
« plus argentée, la voute des cieux
« plus immense.

« Ainsi dans le malheur, que je com-
« pare à l'hiver de la vie, la lumiere
« de l'éternité brille avec plus de force
« et de clarté. Et quel est celui qui
« déja sur cette terre, n'a pas un
« cœur à lui dans lequel il puisse épan-
« cher le sien, et dont il soit aimé ?

« N'en ai-je pas deux qui sont à moi ;
« celui de ma femme, celui de mon
« frere, et tant que je les posséde,
« ne serais-je pas un ingrat de me
« plaindre ? S'il existe un être assez
« infortuné pour être seul au monde,
« pour n'avoir pas même un ami, qu'il
« tourne ses regards vers le ciel, il
« y trouvera le meilleur des amis, des
« protecteurs, des peres ! — Encore
« quelques jours, quelques années, et
« nous tomberons dans son sein pa-
« ternel.

« Notre derniere demeure est *petite*,
« *sombre*, *étroite*, mais elle est si
« *tranquille* ! — Tous les efforts de
« l'homme ne tendent-ils pas au repos ;
« pourquoi redouterait-il le moment
« qui le lui assure. Oh ! puissai-je sortir
« de cette maison que je viens d'arran-
« ger avec le même courage, avec la
« même joie que j'y suis entré ! —
« Je sais, ô mon Dieu, que ce que je

« désire est presque impossible, mais « puis-je m'empêcher de désirer? puis- « sions-nous, ma femme, mon frere et « moi la quitter ensemble au même « instant? „ .....

Hélas! dit Mad. Rosenbach, ton se- cond vœu est aussi accompli, nous la quittons ensemble cette demeure chérie ..... Son mari passa un bras autour d'elle et continua.

« Ma femme, comme une nouvelle « mariée qui se présente à l'autel, « me donnerait la main, elle irait cou- « rageusement avec moi où le sort nous « conduirait, dans la lumiere vive et « pure de l'éternité. Mon frere, mon « digne frere, déja habitant du ciel « par la pureté de son cœur, nous « conduirait dans sa céleste patrie.....

Le capitaine passa avec émotion un bras autour de son frere, l'autre au- tour de sa belle sœur; Antonie se trouva au milieu de ce cercle d'amour,

et s'assit sur les genoux de son grand-pere.

— Mon discours est fini, dit-il avec émotion, pouvait-il mieux se terminer. Oui, nous nous acheminons avec joie, courage, et sérénité vers notre céleste patrie, et qu'importe que nous passions pour y aller par une chaumiere, et par la tombe, ce n'est jamais qu'un passage. Ils se presserent tous dans les bras les uns des autres, et se séparérent pour la derniere nuit qu'ils devaient passer dans leur demeure, plus tranquilles sûrement que celui qui les en chassait.

CHAPITRE XXIII.

LE nouveau trésorier vint le lendemain pour se mettre en possession de sa demeure; c'était un homme dur, sévere, et imbu de préjugés contre la

famille Rosenbach. Il reçut donc assez mal Ferdinand qui vint à sa rencontre, lui souhaita la bien venue, et lui offrit de lui montrer la maison.

Quand pourrai-je y entrer? demanda-t-il d'un ton sec, je suis très-pressé, je vous en avertis.

Elle sera vide dans deux heures, lui dit Ferdinand du même ton.

Lorsqu'il fut parti, la famille se rassembla pour le plus triste des déjeûners; chacun s'efforçait de sourire et de manger, mais des larmes involontaires coulaient sur les joues des deux femmes, des soupirs étouffés sortaient de la poitrine des deux hommes, le café restait dans les tasses, et les morceaux de pain sur la table. Mad. Rosenbach paraissait sur-tout très-affectée.

Qu'as-tu fait de ton courage, ma chere amie, lui dit son mari en lui prenant la main? Il me faisait tant de bien.

— Il reviendra, mon ami, il reviendra,

dra, n'en doute pas ; si seulement tu veux m'accorder ce que je vais te demander.

— Tout.... tout ce qui sera en mon pouvoir, excellente femme ! heureux d'avoir encore quelque chose à t'accorder !

Eh bien ! dit-elle avec un doux sourire, voici ce que c'est. Tu nous as loué pour les premiers mois un petit logement à la ville.... pardonne, cher ami, mais je ne puis supporter l'idée de vivre aussi près de ceux qui nous ont vu dans le bonheur et la prospérité. Ce n'est pas orgueil, sois-en bien sûr, c'est une répugnance que je ne puis vaincre ; on blâmerait tout ce que nous ferions, nous-mêmes nous prendrions de l'aigreur contre ceux qui ne voudraient pas nous voir ; car il s'en trouverait, n'en doute pas..... Vois si ton bon ami le juge Rieman a paru ici depuis nos désastres, ni le ministre non plus.

— Ferdinand pâlit; tu as raison, chere amie; non, ne vivons pas près de..... près de ceux que nous mettrions dans l'embarras.... Je ne te demande qu'un jour ou deux pour nous chercher un autre asyle.

— Pas seulement un jour, pas une heure, je t'en conjure, si tu as la moindre amitié pour moi! Ailleurs je puis tout supporter. Veux-tu m'en croire, allons tout de suite à dix lieues d'ici au village de Schaldorf; tu te rappelles bien de la bonne Marie qui nous a servi une fois, je sais qu'elle a une maison assez grande pour nous loger tous; je l'ai aidé à se marier, elle m'aidera à son tour, la bonne Marie, je suis sûre qu'elle nous recevra avec plaisir, avec amitié. Je vais lui écrire un mot pour la prévenir, et lui envoyer le chariot qui est déjà chargé du peu qui nous reste. Je t'en conjure, cher ami, allons dès ce soir chez Marie.

• Ferdinand sourit à cette idée; oui, dit-il, j'y consens; que notre premier asyle nous soit donné par la reconnaissance et la pauvreté, cela nous portera bonheur. Mad. Rosenbach alla gaîment écrire à sa bonne Marie. Antonie empaqueta le reste des effets. Le capitaine fut à la maison qu'ils avaient arrêtée en ville, pour faire revenir ceux qui y étaient déjà, la rendre au propriétaire, et assurer une voiture..... Tout cela causa des retards, et quand le nouveau trésorier vint au bout des deux heures fixées, la famille était encore là. Ferdinand lui en demanda pardon, et lui en dit la raison. Vous auriez dû y penser, lui répondit-t-il d'un ton dur.... Ferdinand sans lui répondre alla prendre sa redingotte, son chapeau, fit un signe à sa femme et à Antonie, qui prirent leurs chales et leurs voiles; dans ce moment le capitaine arriva de la ville, et tous ensemble quittèrent leur

chere demeure, que Ferdinand avait eu tant de plaisir à arranger. Comme il sortait de la chambre verte, il surprit un regard de douleur de son frère, il vint à lui; mon frere, lui dit-il, nous pourrons peut-être en arranger une ainsi à Schaldorf; j'emporte la bague de nôce de notre mère, et nous graverons encore nos noms sur le petit carreau octogone garni en plomb, de la bonne Marie, ils seront plus en petit, plus rapprochés.....

Je voudrais, dit le capitaine en essuyant une larme, ne pas les laisser ici.

— Pourquoi, mon cher Henri? Peut-être une fois, deux freres les verront, et s'ils s'aiment moins que nous, ce chiffre fraternel leur apprendra comment les cœurs de deux freres doivent être unis. La voiture qui devait les emmener n'était pas encore là; ils laisserent la fille qui les servait, et qui n'avait pas voulu les quitter, pour veiller aux pa-

quets ; et sortant par leur beau jardin, que Mad. Rosenbach regrettait amèrement, ils entrèrent dans le petit bois qui conduisait à la chapelle de la comtesse Elisabeth. — Attendons ici la voiture, dit Ferdinand.

Ils s'assirent tous quatre à l'ombre des hêtres et des sapins qui entouraient la chapelle, et qui si souvent avaient été les témoins de leur innocente joie.... Et à présent nous voilà sans abri, dit Mad. Rosenbach en soupirant.

Ne sommes-nous pas sous le plus beau de tous, dit Ferdinand en regardant la voute du ciel.

Dans ce moment le juge Rieman parut à l'entrée du bois, il arriva près d'eux comme par hazard, mais en effet pour jouir de l'odieux succès de sa vengeance. Comment, dit l'hypocrite avec un air de pitié, vous avez déja quitté votre jolie maison, je venais pour prendre congé de vous, et je

n'ai trouvé que le nouveau posses-seur ; un fort honnête homme à ce qu'il parait. Je suis fâché de votre dé-part, M. Rosenbach, mais cette de-meure ne vous appartenait pas ; vous la regardiez comme à vous, et vous aviez tort. On ne doit compter sur rien dans cette vie..... Que sur la cons-cience, M. Rieman, elle ne manque ni au pécheur, ni à l'honnête homme. Venez, monsieur, lui dit-il en le pre-nant par la main, je vous recevrai, ici, sous ce toit qui nous est commun, et qui est le seul qui me reste, avec plus de plaisir que je ne vous aurais reçu dans la maison que je viens de quitter ; ici, dit-il en élevant les yeux, est notre pere à tous les deux, celui qui lit dans les cœurs. (Le juge pâlit) : oui, M. le juge, je ne nierai point que nous n'ayons eu le cœur dé-chiré en quittant une demeure où nous avions été heureux tant d'années sans

nuire au bouheur de personne. Nous voilà à présent sans maison, sans asyle, mais il est bon quelquefois qu'un homme et sur-tout un juge, ait sous les yeux le triste spectacle d'une famille abandonnée, malheureuse, calomniée (la honte força M. Rieman à baisser les yeux) : ce spectacle vous saisit, je le vois M. Rieman, et j'en suis bien aise, je désire de tout mon cœur que la vue d'une épouse et d'une mere affligée, d'une jeune fille dans les pleurs, du plus digne des hommes qui sur ses vieux jours se voue à la misere pour sauver son frere, d'un homme à qui vous avez ôté sa fortune, sa demeure, son honneur, et que vous savez en votre conscience qui ne méritait pas ses malheurs ; je desire, dis-je, que ce spectacle frappe votre cœur endurci et le change. Puisse ma famille entiere, rendue malheureuse par vous, être la derniere qui

vous fasse goûter l'affreux plaisir de la vengeance. — Ah ! M. Rosenbach.... balbutia, le juge pâle et tremblant, vous me faites tort..... et je.....

— J'en appelle à votre conscience, M. le juge, pour sentir si je dis vrai, et cette lettre du conseiller Horn vous prouvera que je suis sûr de ce que j'avance.

Ce conseiller, ancien ami de Ferdinand, lui avait écrit que tous ses malheurs venaient du juge Rieman qui avait porté les plaintes, envoyé une lettre de lui au ministre, &c. &c.

Le juge pâlit plus encore, sa confusion se peignit dans tous ses traits, et sans doute il était bien plus malheureux que ses victimes..... Ferdinand le fixa un instant, puis détournant les yeux, il dit avec sentiment; non, la vengeance n'est un plaisir que pour les méchans; je souffre pour ce malheureux, je m'étais promis de me

taire, et il m'en coutait peu, car en nous rendant pauvres, vous nous avez peut-être rendus plus heureux, vous avez encore resserré les liens qui nous unissaient. L'affreuse jouissance de notre misere que vous êtes venu chercher ici, m'a forcé de parler. Puisse cette scène vous empêcher de vous venger à l'avenir. Je vous pardonne, Mr. le juge, nous vous pardonnons tous, et de bon cœur. Adieu, oubliez-nous et soyez heureux.

Le juge eut dans ce moment là horreur de lui-même, et de sa mauvaise action; sans oser lever les yeux il s'enfuit hors du bois accompagné par le remords qui le suivit dans sa maison et empoisonna le reste de sa vie. Cette rencontre avait plus affecté le bon capitaine que tout le reste, il serra la main de son frère. „ Quoi! lui dit-il, tu connaissais ton ennemi, et tu as pu te taire? Tu n'as découvert son indi-

gnité à personne pas même au pasteur Belman ? Tu es vraiment généreux.

— Moins que tu ne le crois, mon frere, je me taisais parce que ma conscience me reprochait aussi quelque chose. Cette lettre dont il a fait un aussi indigne usage je l'avais écrite par vanité, par esprit de contradiction.... Il leur raconta tous les détails, et tous comptèrent au nombre de leur consolation, celle de ne plus habiter le même endroit que ce méchant homme.

Pendant qu'ils étaient encore là, une autre visite vint effacer la cruelle impression de celle du Juge, ce fut celle du vieux chantre Buchling; l'âge lui avait ôté la vue, et il marchait avec peine; mais il conservait toujours son cœur chaud et sensible. Ils le virent arriver, appuyé sur son petit-fils, frere cadet d'Adolphe, bon jeune homme qui soignait son grand-père, et le remplaçait dans ses fonctions.

Méne-moi vers eux, mon fils, dit le vieillard, je veux leur donner ma bénédiction. Antonie courut au-devant de lui, lui donna le bras, et l'assit entre les deux freres ; il leur tendit à chacun une main, et leur dit avec sa maniere énergique ; mes yeux ne voient pas vos malheurs, mais mon cœur les sent, et je me félicite de quitter bientôt un monde où l'on commet de telles injustices. Est-il vrai que vous êtes sans asyle ? Venez tous chez moi, ma demeure est petite, mais comme disait Socrate, c'est là où l'on place les vrais amis.

Les deux Rosenbach furent attendris jusqu'aux larmes, ils n'acceptèrent pas la proposition du vieillard, parce qu'ils tenaient à leur résolution de s'éloigner, mais elle pénétra leur cœur de la plus douce joie. Un ami fait plus de bien au cœur, que dix ennemis ne peuvent lui faire de mal. Ah ! dit Ferdinand en

serrant le vieillard dans ses bras, ne nous plaignez plus, il nous reste un ami.

Ils parlerent ensuite de leurs deux chers fugitifs, Adolphe et Wilhelm. Nous les retrouverons, dit le vieillard d'un ton prophétique, vous les reverrez, je les entendrai, je les bénirai, et je mourrai content. C'est bien alors que toutes les peines seront oubliées.

Pendant qu'ils causaient, Antonie avait prié le jeune Buchling de lui ouvrir le monument. Aux pieds de la statue elle pensait à son cher Wilhelm, et répétait avec ardeur, *aimer*, se *taire* et *mourir*.

CHAPITRE XXIV.

ET nous, revenons quelques momens à Hanovre, auprès de cet ingrat Wilhelm qui ne songe pas qu'il y ait une

Antonie au monde ; il méconnait le cœur vraiment sensible qui l'aime de bonne foi, et se laisse enlacer par une habile coquette qui n'a que l'apparence de l'amour, est incapable de l'éprouver, et se joue de celui qu'elle inspire.

Nous avons laissé Wilhelm à ses pieds, ne voyant plus aucun obstacle à cette union si longtems désirée, prêt à faire tous les sacrifices, et se disposant à écrire au directeur et au ministre pour demander cette place de conseiller que la baronne voulait absolument.

De retour chez lui, transporté de son bonheur, il voulut relire ce billet que la reine des fées lui avait remis ; il n'avait fait que le parcourir en le recevant; la manière dont il l'avait reçu, le sentiment qu'il exprimait, l'enchantement où il avait continuellement été pendant cette heureuse journée, ne lui avait pas laissé un instant pour

la réflexion sur ce billet et sur le moment où il avait été écrit. Quand il le relut chez lui avec plus de calme, il vit que c'était le même qu'Adolphe lui apporta la veille de son départ, et qu'il n'avait pas voulu lire, et le vit avec une peine qui détruisit presque pour quelques instans son illusion de bonheur; il se rappelait trop bien toute cette fatale journée; c'était la même où Henriette avait dit le matin à Adolphe „ Je vous aime, et j'aime Wilhelm parce qu'il est votre ami „ Et le soir elle écrit à ce dernier un billet presque passionné et tel que s'il l'avait lu, il n'aurait peut-être pu se retenir de tomber à ses pieds. Il se retraça alors jusqu'aux moindres circonstances de cette journée terrible, trop bien gravée dans son souvenir; et ce baiser qui le jeta dans une espèce de délire, et la froideur d'Henriette dans le jardin, et le moment où penchée sur lui elle lui

fit dessiner son petit temple en achevant de l'égarer, et tout ce manége de coquetterie qui le conduisit par degrés jusqu'à vouloir s'ôter la vie !..... Appuyé sur sa table, ce billet sous les yeux, il le repoussait avec effroi, et disait ; faut-il donc cesser de l'estimer ? faut-il la croire légere, coquette, insensible ? Ah ! pourquoi m'a-t-elle donné ce fatal billet ? Pourquoi l'a-t-elle écrit? Elle trompait donc Adolphe alors..... Et qui m'assure qu'elle ne me trompe pas à présent? C'était la premiere fois que l'ombre d'un doute sur la sincérité d'Henriette s'insinuait dans son cœur, le premier soupçon qui venait ternir son image ; jusqu'alors elle lui avait paru une divinité ; elle lui paraissait alors moins qu'une femme ordinaire. Dans une ame de la trempe de celle de Wilhelm, il n'y avait pas de milieu, il devait aimer avec idolâtrie, ou ne plus aimer du tout.

Cependant son amour pour Henriette avait pris de si fortes racines dans son cœur, il l'aimait depuis si longtems, qu'il ne pouvait cesser tout-à-coup ; il cherchait des motifs de l'excuser il en trouvait difficilement ; mais la vanité des hommes qui vient toujours à leur secours le rendait plus indulgent pour ses torts, et quand il reçut le matin le billet le plus tendre, par où son Henriette le priait de venir déjeûner avec elle, lorsqu'il trouva l'enchanteresse jolie comme tous les anges dans son déshabillé du matin, sans autre coiffure que ses charmans cheveux ; quand elle le reçut avec le plus doux sourire en lui tendant la main, en l'appelant son cher Wilhelm ; il faut l'avouer, il oublia toutes ses réflexions, et ne la trouva plus si coupable. — Cependant il lui resta encore quelques nuages qu'elle tâcha de dissiper avec

ses graces séductrices. La tante arriva et dès la seconde phrase demanda s'il avait songé à la place de conseiller. Il sortit la lettre qu'il avait écrite à ce sujet, et la leur montra. Elles en furent contentes et firent mille plans pour monter une maison élégante, donner des fêtes et jouir de tous les plaisirs de la ville. Wilhelm, qui préférait beaucoup le séjour de la campagne ne disait rien, soupirait, et il eut un léger retour de défiance.

Un moment après on apporta à Henriette ses lettres de la poste. — De mon pere, dit-elle en ouvrant une lettre. Elle la parcourt, jete un cri ! Wilhelm demande ce que c'est; elle hésite, enfin lui tendant la lettre elle lui dit; il faut bien que vous le sachiez, lisez vous-même.

Mes parens sont-ils malades ? demanda Wilhelm avec effroi, pressen-

tant un plus grand malheur qu'il n'osait pas prononcer.

— Non, ils sont bien..... mais lisez.

Il lit et sa physionomie exprime la douleur et l'indignation la plus profonde. M. Belman racontait à sa fille toute la malheureuse histoire des Rosenbach, et leur ruine totale, et les accusations portées contre eux, qu'il ne paraissait pas éloigné de croire fondées.

O Dieu! Dieu est-il possible, s'écria Wilhelm du ton le plus douloureux, tu as laissé succomber ces êtres vertueux! tu laisses triompher leurs indignes ennemis.

Henriette prit sa main; cher Wilhelm, lui dit-elle du ton de la pitié, calmez-vous, je vous en prie, nous pourrons venir au secours de ces infortunés.

— Oui, sûrement, bonne et chere Henriette, mais mon cœur est déchiré en pensant qu'ils ont été sans appui,

sans consolation, que leur fils était éloigné d'eux pendant ces momens de souffrance. C'est ces heures de douleurs que je regrette, mais j'espere bien les leur faire oublier..... oh! que je suis heureux de pouvoir venir à leur secours, leur prouver mon attachement, ma reconnaissance. Il prit son chapeau et voulut sortir, Henriette l'arrêta; où allez-vous donc, mon cher Wilhelm? Venez, asseyez-vous, ne précipitez rien, voyons ensemble ce qu'il y aurait de mieux à faire.

— *Wilhelm.* Non, non, de grace, laissez-moi partir, il n'y a pas un moment à perdre, je veux aller tout de suite..... cependant..... vous avez raison..... il vaut mieux..... je vais commencer par écrire un autre lettre au ministre. Il prit celle qu'il avait écrite, et la déchira. — Vous comprenez que je vais à présent demander la place d'inspecteur des mines, elle rapporte

davantage, et vous savez combien ils aiment tous deux la tranquillité de la campagne.

— *Henriette souriant.* Eh ! bien, parce qu'ils aiment la vie de la campagne, est-ce une raison pour que vous l'aimiez ?..... ou bien auriez-vous le projet de prendre avec vous cette famille ?

— *Wilhelm.* Oui, certainement Henriette, c'est mon intention, mon devoir, et mon desir.

— *Henriette.* Mais vous n'y songez pas, Wilhelm, ce que vous dites-là est vraiment de la folie. Ne peut-on pas leur faire du bien, sans se gêner à ce point ? Vivre avec eux serait vraiment insupportable.

— *Wilhelm rougissant.* Vous oubliez, ma chere Henriette, que je suis le fils adoptif, l'enfant chéri de ces infortunés, que sans leur charité bienfaisante je serais moins que rien ; ils

m'ont donné leur nom, leur amitié paternelle, ils m'ont fait ce que je suis..... Et je me contenterais de soulager leur misére, comme le riche orgueilleux soulage celle du mendiant qui l'importune !.... Chers, respectables amis, je les vois qui me tendent les bras, ils demandent leur Wilhelm ! ah ! c'est mon amour, c'est mes soins continuels, mes attentions filiales, qui doivent les consoler, et non pas mon or. Si je pouvais balancer un instant je me mépriserais, et vous devriez me mépriser. Henriette, je vous dis à mon tour y avez-vous bien songé ? Non, non, quelque lieu que j'habite ils l'habiteront avec moi, et ma vie leur sera consacrée.

— *Henriette.* Jeune enthousiaste ! Et si j'exigeais de vous ce sacrifice, si ma main en était le prix ! (Et elle serrait tendrement la sienne.)

— *Wilhelm.* Non, Henriette, cette

main ne peut pas être le prix d'une mauvaise action, d'une inhumanité, d'une ingratitude odieuse.

— *Henriette.* Votre imagination vous égare, mon cher Wilhelm, elle vous crée des chimeres. Réduisez la chose au simple, tout ce que je vous demande est d'être conseiller et de vivre à la ville. Si votre pere avait conservé sa place, n'étiez-vous pas décidé à vivre loin de lui!

— *Wilhelm.* Mes parens heureux et tranquilles dans la demeure à laquelle ils étaient accoutumés, n'avaient besoin que de me savoir heureux aussi. A présent ils ont besoin de l'être par moi, par ma présence, par celle de ma compagne, de nos enfans; ils sont pauvres, rejettés, sans abri; moi je suis riche, j'ai des protecteurs, une maison qui peut nous contenir tous; et je repousserais ailleurs mes bienfaiteurs! Non, c'est à moi de les aller chercher,

de les recevoir. Chere Henriette, ce sentiment, ce desir, ne peut-il entrer dans votre cœur ?

— *Henriette.* Non, non, vivre avec ces gens-là, c'est impossible ! j'exige au moins de vous, d'y réfléchir un peu plus.

— *Wilhelm.* A quoi bon réfléchir ! La réflexion ne peut que me confirmer dans mon idée.

— *Henriette.* Pensez donc que ces Rosenbach ne sont point faits pour le monde, qu'ils ne consentiront jamais à y vivre.

— *Wilhelm.* Eh bien, je fuirai le monde.

— *Henriette.* Que vous aimez dans le fond autant que moi, et qui vous fuira à son tour quand vous aurez avec vous ces trois vieilles figures et le contredisant Ferdinand ; je vous en avertis, Wilhelm, il faudra vous séquestrer en-

tiérement de la société, et vous enterrer avec eux.

— *Wilhelm.* J'y trouverai mon bonheur, et le contentement de moi-même, dit-il avec vivacité.

La baronne entra, Henriette lui conta de quoi il était question, les intentions de Wilhelm, et pesa beaucoup sur tous les désagrémens qui résulteraient de cette réunion. La baronne jeta les hauts cris, dit qu'il était inconcevable qu'il y eût jamais pensé, et finit par déclarer que dans ce cas il devait renoncer à la main d'Henriette.

Wilhelm pâlit, puis il dit avec fermeté; j'en suis fâché, madame, mais cela ne peut être autrement. Alors se tournant vers Henriette, il lui dit; vous pouviez tout exiger de moi, Henriette, excepté ce que je crois contraire à mon devoir. Faut-il renoncer à cette main?

— *Henriette.* Vous avez entendu

ma

ma tante ; mais vous même ne pouvez vous renoncer..... ?

—*Wilhelm.* Non, Henriette, je vous le déclare , je vais engager mes bienfaiteurs à partager ma maison , à regarder comme à eux tout ce que je posséde , quand même.....

— *Henriette.* Quand même vous perdriez l'espoir de m'épouser. N'est-ce pas ce que vous vouliez dire ?

— *Wilhelm.* Oui je l'avoue. Mais j'espère. encore.....

—*Henriette très-piquée.* C'est donc là cet amour éternel... passionné...Wilhelm choisissez à l'instant entre moi et les Rosenbach.

— *Wilhelm.* C'est votre derniere résolution ?

—*Henriette.* Oui ma derniere. Je consens qu'on leur fasse du bien , mais je ne veux pas vivre avec eux.

— *Wilhelm.* Et moi je ne les quitterai qu'à la mort , mon choix est

fait, il est inébranlable. Pas un mot de plus Henriette, chaque minute que je reste est un vol que je fais à mes amis malheureux.

Il sortit précipitamment, et disait en descendant l'escalier : Ce n'est plus celle que j'adorais ; la femme qui trahissait Adolphe, qui nous jurait à tous deux le même jour un amour que son cœur ne pouvait sentir, qui méprise mes malheureux parens, qui rejette ainsi le cœur qui l'idolâtrait ; non ce n'est plus mon Henriette ! Pendant qu'on lui préparait une chaise, il courut chez le ministre, lui dit que son choix était fait, et qu'il demandait avec instance la place d'inspecteur des mines, et la jouissance de la maison située dans le joli village de Georgesgrund.

Elle lui fut accordée tout de suite ; le ministre qui savait combien il pouvait être utile aux travaux des mines,

en fut bien aise, et lui promit sa protection pour obtenir encore une augmentation d'appointemens. Wilhelm le remercia si vivement qu'il en fut surpris. — J'aurais juré, pensait-il, qu'il voulait être conseiller, il me paraît qu'il aime mieux l'argent que les honneurs.

Cette affaire en règle, et sa patente d'inspecteur dans sa poche, Wilhelm prit avec joie et au grand galop le chemin de Reinberg, sans songer seulement qu'il s'éloignait d'Henriette.

CHAPITRE XXV.

ON entendit rouler une voiture dans le chemin qui côtoyait le bois.... Voici notre char de triomphe qui arrive, dit Ferdinand; n'est-ce pas sans trop d'orgueil, le nom que nous pouvons lui donner. Il ne nous reste rien, et nous

sommes contens, et nous ne désirons rien que de revoir notre fils, sage et vertueux. Savoir supporter le malheur avec patience, même avec joie, n'est-ce pas un vrai triomphe?

Et le plus beau de tous, dit le vieux Buchling. Adieu excellens amis, nous ne serons plus réunis sur cette terre, mais nous nous retrouverons dans le lieu où il n'y a plus ni injustice, ni vengeance, ni persécuteurs.— Adieu, et puisse le ciel vous ramener votre Wilhelm, et mon.....

Dieu tout puissant! c'est lui, le voilà! s'écria Antonie qui sortait de la chapelle, et qui vit arriver Wilhelm à travers le feuillage. Dès qu'elle eut dit ces mots, dès qu'elle eut reconnu le bien aimé de son cœur, pâle et tremblante, elle fut obligée de s'appuyer contre la colonne de pierre qui formait la porte de l'antique chapelle; elle n'au-

rait pu faire un pas pour aller à la rencontre de son frere.

Il était déjà dans les bras de ses parens, il les serrait sans pouvoir parler, contre son cœur oppressé, les sanglots étouffaient sa voix. Ses parens ne pouvaient non plus prononcer que son nom! Wilhelm, cher Wilhelm! est-ce toi, cher fugitif, cher enfant! quel bon ange te conduit vers nous?

Ne pleure pas Wilhelm, lui dit sa mere en pressant sa main sur ses yeux, ne pleure pas, il n'y a plus de malheur pour nous, nous t'avons retrouvé.

— Non ma chère, bonne mere, non il n'y en a plus. Je viens tous vous prendre et vous emmener avec moi. Mais Antonie où est-elle?

Elle fit un effort et s'avança, il la serra aussi dans ses bras et si tendrement, que les deux frères se regardèrent. Où veux-tu donc nous emmener, Wilhelm, lui dit Ferdinand? C'est

nous qui t'emménerons à Schaldorf, chez notre bonne Marie.

— Non, non, mon pere, chez moi; je suis inspecteur des mines et des forges, j'ai un bon revenu, une grande et belle maison à George-Grund; je viens vous chercher pour vous y conduire; chers parens, vous allez retrouver le bonheur! je ne veux pas qu'il y ait sous le ciel une famille plus heureuse que la nôtre; venez, ma voiture est là. Je voudrais aussi vous emmener M. Buchling, dit-il au vieillard, nous parlerions d'Adolphe, il est en Russie fort à son aise, il reviendra aussi; mon cher M. Buchling, combien je vous remercie, vous consoliez mes parens, vous ne les avez pas abandonné, il leur restait un ami.

— *Ferdinand.* Mais comment as-tu su notre malheur, mon cher enfant? j'ai cru que le hasard t'amenait.

— *Wilhelm.* Non mon pere, non,

c'est mon cœur, ce cœur que votre malheur a déchiré. Il y a deux jours que je l'appris par Mlle. Belman, son pere le lui a écrit.... je suis parti tout de suite, et me voici.

— *Ferdinand.* Ainsi tu étais auprès d'Henriette. (au défaut de la colonne, Antonie s'appuya contre un arbre et baissa son voile) Pourquoi ne nous écrivais-tu pas cela, mon fils! Pourquoi ne pas nous faire part de ta situation!

— *Wilhelm.* Pardon, mille fois, mon père, oui je vois à présent que je devais vous écrire.... J'avais résolu de ne vous donner aucune nouvelle que mon sort ne fut décidé, il ne l'est que depuis deux jours. — Alors il leur raconta en peu de mots ce qui lui était arrivé, sans cependant parler de ses liaisons avec Henriette, il dit seulement qu'il l'avait rencontrée à Hanovre.

Je la croyais mariée, dit Ferdinand, son pere nous a dit qu'elle devait épou-

ser un homme riche, un conseiller.... très-en faveur auprès du ministre. (Elle avait ainsi prévenu son pere sur son projet de mariage avec Wilhelm, mais sans le nommer).

— Non, elle n'est pas mariée, dit-il en étouffant un soupir. La voiture arriva; comme Georges-Grund était beaucoup plus loin que Schaldorf, et point encore prêt à les recevoir, il fut convenu qu'ils iraient d'abord chez Marie, où leurs effets et leur servante les attendaient. Wilhelm les laisserait là, et dès qu'il serait instalé dans sa place, dès qu'il pourrait les loger, il viendrait les reprendre. Ils montèrent donc tous cinq dans la voiture qu'il avait amenée, elle était étroite.... il fut obligé d'asseoir Antonie sur ses genoux; et les deux frères se régardèrent encore. Antonie, les yeux baissés, le cœur ému, aurait été heureuse à cette place, si elle n'avait pas pensé " il était avec

Henriette „ ; alors elle se soulevait, et le touchait à peine. Pendant le premier quart-d'heure, Wilhelm ne pensa qu'au plaisir d'être auprès de ses parens, et fit peu d'attention à son aimable fardeau ; il s'avisa enfin de remarquer qu'elle était bien embellie. « Antonie a grandi, son teint s'est éclairci, cela lui sied à merveille, dit-il en la fixant.„ Et la plus douce teinte rose vint animer ce joli teint de claire-brune, et les deux frères se poussèrent du genoux.... Un moment après Wilhelm la regardant toujours, soupira profondément ! Il pensait, pourquoi Henriette n'a-t-elle pas le cœur d'Antonie ? et il la pressa contre le sien en disant „ chère Antonie ! " Dans ce moment un cahot la força de s'appuyer contre lui, leurs visages se touchèrent, Wilhelm passa un bras autour d'elle pour la soutenir, ils restèrent dans cette attitude, et quand ils arrivèrent à Schaldorf, tous deux au-

raient voulu qu'il fut dix milles plus loin.

Je ne le croyais pas si près, dit Wilhelm.

Ni moi non plus, dit Antonie.

Henri et Ferdinand sourirent.

Comme l'avait prévu Mad. Rosenbach, la bonne Marie fut heureuse et fiére de recevoir chez elle ses anciens maîtres. Le chariot, la lettre et la servante étaient là depuis une heure, et grace aux soins de l'active Marie, tout était prêt pour recevoir ses hôtes. Des draps grossiers, mais très-propres, étaient à son propre lit pour M. et Mad. Rosenbach, à celui de son beau-pere, pour le capitaine, à celui de ses enfans pour Antonie : " et pour nous, dit-elle, j'ai fait de très-bons lits dans la grange. »

Où vous me donnerez une place, bonne Marie, dit Wilhelm? Mais le capitaine lui offrit la moitié de son lit,

et Wilhelm lui fit le très-grand plaisir de l'accepter. Ils dormirent peu, ils étaient tous si heureux. Antonie disait en pleurant: „ Ah! s'il n'avait pas retrouvé son Henriette.... „Wilhelm pensait à sa route en voiture.... Ferdinand disait à sa femme: je commence à espérer qu'il n'aime plus Henriette. Et le capitaine le lui demandait tout franchement.

Je ne sais que vous répondre, mon cher pere, lui dit Wilhelm; il n'y a pas trois jours que je vous aurais dit que je l'adorais plus que jamais...; aujourd'hui.... je l'aime encore sans doute, un amour aussi ardent ne s'éteint pas aussi vite.... mais je n'ai nul espoir d'obtenir sa main.

Le bon capitaine soupira, ne poussa pas plus loin ses questions, et s'endormit en faisant des vœux au ciel pour qu'il s'attachât à Antonie.

Le lendemain Ferdinand lui fit des

questions plus pressantes sur sa situation avec Henriette ; il s'en tira comme il put, et se garda bien de lui dire que leur réunion était un obstacle à son mariage avec elle ; il connaissait la tendresse, la délicatesse de ses parens et il était sûr qu'ils ne voudraient plus alors venir vivre chez lui.

Après trois ou quatre jours donnés au plaisir d'être ensemble, Wilhelm repartit pour mettre ordre à ses affaires ; il fut convenu qu'il viendrait les reprendre dans un mois pour les mener à George Grund ; et peut-être alors, pensait Antonie, Henriette sera avec lui ; ses yeux se remplirent de larmes, elle fit un effort, et d'une voix tremblante, elle le chargea de complimens pour son ancienne amie. Il est fort incertain que je la revoye, dit Wilhelm. Si un profond soupir n'avait pas suivi ces mots, quel baume ils auraient été pour le cœur d'Antonie !

mais avant son propre bonheur il lui fallait celui de Wilhelm, et ce soupir lui déchira le cœur; il l'aime encore, dit-elle, et peut-être Henriette ne l'aime plus. Dès qu'il fut parti, elle s'enferma dans son petit cabinet, et écrivit à Henriette une lettre forte et touchante pour ranimer son amour et lui rappeller ses promesses; mais cet effort lui couta plus que la premiere fois lorsqu'elle n'avait pas été en voiture avec lui. Sa tristesse, son abattement désolérent ses bons parens, et détruisirent le rayon d'espoir auquel ils s'étaient livrés. Elle prenait sur elle cependant autant qu'il lui était possible; sa douleur était la douce résignation d'une malade qui voit approcher la mort et qui la désire.

Elle reçut la réponse d'Henriette qui lui disait naïvement ses conditions pour épouser Wilhelm „ ce n'est pas toi An-„ tonie, avec qui je crains de vivre,

„ lui disait-elle, mais rien ne me fera
„ consentir à vivre à la campagne avec
„ tes vieux parens, et j'espere bien
„ décider ton frere à m'en faire le
„ sacrifice “.

Antonie hésita si elle montrerait cette lettre à la famille..... mais c'était le bonheur de Wilhelm qu'elle voulait avant tout, et elle commençait à croire qu'il ne serait pas heureux avec l'insensible Henriette.

CHAPITRE XXVI.

En quittant Schaldorf, Wilhelm encore ému des adieux de ses parens, ne pensait qu'à eux et à la douce Antonie, mais plus il s'approcha de Hanovre, plus l'image d'Henriette occupa son cœur et son imagination. La reverrait-il ? Essayerait-il encore de réveiller sa sensibilité, de l'amener à lui

donner la main, à vivre en famille à Georges-Grund ? Si elle m'aime véritablement, disait-il, ne serait-elle pas heureuse partout avec moi, comme je le serai partout avec elle ? Ne lui avais-je pas sacrifié sans balancer mon goût pour la campagne, quand il ne s'agissait que de ses goûts à elle ; mais à présent qu'il s'agit du bonheur de toute une famille, n'est ce pas à elle à céder ? Un moment de dépit a causé sa résistance, et j'en triompherai sans doute si nous pouvons obtenir de sa tante de prendre son parti sur la place de conseiller. Occupé de cette espérance, il arriva à Georges-Grund qui se trouvait à peu de distance de la route d'Hanovre ; il examina la maison de l'inspecteur qui était belle et commode, il assigna à chaque individu de la famille la chambre qui lui convenait le mieux. Ferdinand fut logé près d'une piece destinée à servir

de bibliothéque ; sa femme près de la chambre aux provisions ; le capitaine au rez-de-chaussée, sur une jolie terrasse au midi, en face de Jupiter et de Sirius. Antonie..... Rien ne lui paraissait assez joli pour sa bonne Antonie. — Il lui destina enfin un petit cabinet d'où la vue était charmante. Et pour lui-même..... Il ne pensa à son appartement que parce qu'il espérait encore l'occuper avec Henriette. Il éprouvait là dessus un singulier combat ; sans doute il était mécontent d'elle à plus d'un égard, et sa vénération, son respect, son estime, étaient au moins bien altérés; mais par une bisarrerie du cœur humain qui n'est peut-être pas incompréhensible, il ne la désirait que plus vivement : à peine jusques là se croyait-il digne d'elle; à présent il éprouvait, outre son mécontentement une envie de la ramener à des sentimens plus vrais, à un genre de vie plus simple ;

de lui faire connaître une espèce de bonheur doux et tranquille, dont elle ne se doutait pas. C'est sa tante, c'est la dissipation de la ville, c'est cette foule d'adorateurs dont elle est sans cesse entourée qui ont dénaturé son caractère adorable, se disait-il; si je puis la rendre à la nature, et au véritable amour, je retrouverai peut-être mon Henriette.

Cependant, sans savoir pourquoi, il apréhendait le moment de son retour à Hanovre, et sous le prétexte de visiter les mines, et de prendre une note de tout ce qui lui était nécessaire pour son établissement, il resta cinq ou six jours à Georges-Grund, agité par une foule de sentimens contraires.

Henriette aussi était agitée, incertaine, combattue par des sentimens opposés; sa tête et son cœur se livraient un violent combat; elle aimait

dans le fond Wilhelm plus qu'elle n'avait jamais aimé ; son goût pour Adolphe avait été plutôt une affaire de circonstance, une suite de sa liaison d'enfance, qu'une véritable passion, et la supériorité de Wilhelm, la contrarieté qu'il lui avait fait éprouver, la tournure romanesque de ce jeune homme, tout avait contribué à développer chez elle un sentiment plus vif qu'une coquette aussi décidée n'en est ordinairement susceptible. Elle tremblait donc à l'idée de le perdre, et ne pouvait lui refuser l'estime que sa conduite avec ses bienfaiteurs méritait, mais en même tems sa vanité était piquée de ce que sa possession était d'un moindre prix aux yeux de Wilhelm que le bien-être de la famille Rosenbach. Le ton ferme et décidé qu'il avait pris dans cette occasion l'effraya, elle vit qu'il ne se laisserait jamais gouverner, et que sa conscience seule lui donnerait des loix.

S'il m'aimait comme il le dit, pensait-elle, aurait-il d'autre volonté que la mienne, d'autre desir que celui de m'obtenir.

Elle apprit avec beaucoup d'irritation qu'il avait choisi la place d'inspecteur des mines, et renoncé à celle de conseiller. La baronne jurait qu'elle ne voulait pas seulement le revoir, mais Henriette, avec son art ordinaire, vint à bout de l'appaiser en lui disant que sa place actuelle n'empêchait pas qu'il n'en eut ensuite une plus considérable; mais dans le fond de son cœur, elle n'était pas moins blessée que sa tante, de la désobéissance de Wilhelm. Sur ces entrefaites, elle reçut la lettre d'Antonie qui ranima toutes ses espérances; c'est après avoir vu Wilhelm qu'elle lui écrivait; sans doute c'était lui qui l'avait prié de faire cette démarche..... Antonie parlait de son ardent amour, de sa tristesse, de l'impossibilité qu'il fut

jamais heureux sans elle..... Je le tiens donc, dit Henriette, avec un sourire de plaisir et d'orgueil, je suis sûre à présent qu'il fera ce qui me plaira, et je vais commander en souveraine adorée. Elle se mit à son bureau, répondit à Antonie, et écrivit ce qui suit à Wilhelm.

„ Vous m'avez blessée vivement, „ Wilhelm, en choisissant malgré tout „ ce que j'ai pu vous dire la place „ d'inspecteur des mines. Une déso- „ béissance aussi positive n'est-elle „ pas une atteinte à cet amour que „ vous m'avez juré? Je ne veux pas „ trop m'arrêter à cette idée, je vous „ aime, et plus faible peut-être que „ je ne devrais l'être, je suis disposée „ à vous pardonner; je consens même „ à céder quelque chose de ce que j'exi- „ geais. Convenez que je suis bonne, „ et soyez aussi *reconnaissant* pour „ votre Henriette. Voici donc mes con-

„ ditions : je consens à être pendant
„ six mois *madame l'inspectrice*,
„ et même à les passer à cet affreux
„ *Georges-Grund*, puisque nous ap-
„ prochons de l'été; j'y ai fait, non
„ sans peine, consentir ma tante,
„ mais vous vous engagerez à deman-
„ der au ministre (dont vous êtes le
„ favori) une place de conseiller pour
„ l'hiver prochain, que vous viendrez
„ passer à Hanovre.

„ Quant à vos bons parens, mon
„ cher Wilhelm, ils ont senti j'espere,
„ qu'à leur âge il faut rester chez soi
„ et ne pas ennuyer un jeune ménage.
„ Antonie m'écrit qu'ils sont disposés
„ à tous les sacrifices pour votre bon-
„ heur, et c'est le seul que je leur
„ demande, mais je l'exige positive-
„ ment. Outre l'ennui mortel, il ne
„ convient ni *à vous*, ni *à moi*, de
„ vivre avec un homme taré, et à qui
„ on a ôté son poste..... Cependant

„ là-dessus encore, je veux bien vous
„ prouver ma complaisance, je consens
„ qu'Antonie demeure avec nous; c'est
„ une bonne enfant, que je formerai,
„ et qui pourra nous être utile.....
„ j'ai même un projet sur elle dont
„ je vous ferai part, et que vous de-
„ vinez peut-être. Adieu, Wilhelm,
„ je suis bien encore un peu fâchée,
„ mais votre réponse d'abord, votre
„ présence ensuite, votre soumission
„ tous les jours, auront bientôt effacé
„ jusqu'au moindre nuage du cœur de
„ *votre Henriette.* "

Comme Antonie disait dans sa lettre que Wilhelm était parti pour retourner à Hanovre, elle envoya celle-ci à son logement, et il la trouva à son arrivée. Qui pourrait peindre ce que ce fier jeune homme éprouva en la lisant; l'indignation, le mépris, la colère, se succédérent tour-à-tour dans son cœur oppressé.... Henriette! Henriette,

s'écria-t-il enfin, est-ce bien vous qui avez tracé ces lignes dictées par le cœur le plus glacé, par un orgueil révoltant? Est-ce bien à moi qu'elles sont adressées ? A moi qui justement irrité espérais encore vous ramener à de meilleurs sentimens !..... Elle n'en a point, elle n'en eut jamais, je le vois à présent, elle a déchiré l'épais bandeau dont mes yeux furent couverts trop longtems ; je la vois telle que j'aurais dû toujours la voir, légère, fausse, vaine, insensible, cruelle..... Oui, cruelle, dit-il en reprenant le billet ; elle veut aussi ôter Antonie à ces malheureux qu'elle dédaigne, les laisser sans consolation. Et toi, douce et charmante Antonie, elle voudrait aussi te dominer, faire de toi une esclave dont elle disposerait suivant ses caprices, associer ton sort à celui d'une des victimes de sa coquetterie, Adolphe peut-être ? Non, il est

encore trop fasciné par cette dangereuse Circé. Chére Antonie, il te faut un cœur qui sache apprécier le tien. Oh pourquoi !..... Alors pour la premiere fois il éprouva le regret de ne s'être pas attaché exclusivement à cette aimable fille ; elle m'aime si tendrement comme frere, pensait-il, elle m'aurait aimé comme amant, comme époux. Ensemble nous aurions soigné la vieillesse de nos parens, et j'aurais été le plus heureux des hommes, mais c'est trop tard, elle ne peut plus m'aimer. Avec quelle ardeur elle désire mon mariage avec Henriette ! Je vois qu'elle lui a écrit. Bonne Antonie, non, jamais, jamais ton frere, ton ami, n'unira son sort à celui d'une coquette insensible. Il était encore plongé dans ses réflexions, et chaque minute le confirmait dans sa résolution de rompre avec Henriette, quand sa porte s'ouvrit et il vit entrer dans sa chambre

chambre Ferdinand Rosenbach. Il fût extrêmement surpris ; mon cher pere, lui dit-il en l'embrassant, par quel hazard?..... aucun malheur, j'espere.

— *Ferdinand.* Non, mon fils, aucun, je viens seulement te dire moi-même, avant que tu meubles Georges-Grund, que nous n'irons pas y vivre avec toi.

— *Wilhelm.* Et pourquoi, mon pere, voulez-vous me priver de ce bonheur ?

— *Ferdinand.* Pour t'en assurer un plus grand, plus durable, mon fils, la main de ton Henriette. Lis cette lettre que le hasard a fait tomber dans mes mains. (C'était celle qu'Henriette répondait à Antonie), Wilhelm la parcourut froidement, et la posant sur la table : elle est digne, dit-il, avec le ton du mépris, de celle qui l'a écrite, et qui m'a écrit ce billet. Il les déchira ensemble en mille pieces, ou-

vrit la fenêtre, et jeta les petits morceaux de papier, qui voltigerent dans l'air..... Ainsi, dit-il en riant, s'est envolé mon amour insensé, ainsi le voile de l'illusion est déchiré pour jamais ! Non, mon pere, Henriette ne sera pas la compagne de votre Wilhelm ! non, mon pere, je ne l'aime plus !

Dis-tu bien vrai, s'écria Ferdinand en tremblant de joie, n'est-ce pas un sacrifice que tu crois nous devoir ?

— Non, mon pere, je vous le jure ; lors même que vous persisteriez à ne vouloir pas vivre avec moi, je n'épouserai pas Henriette..... Mon amour est éteint, il n'en reste pas la moindre trace.

O Dieu ! s'écria le vieillard en l'embrassant, serait-il possible ? Antonie ! pauvre Antonie !

— Il faut qu'elle en prenne son parti, mon pere ; et croyez-moi, Hen-

riette n'était pas plus digne de son amitié, que de mon amour.

Elle en mourra de joie, dit Ferdinand, en se parlant à lui-même.

— *Wilhelm.* Qui, mon pere, que voulez-vous dire ?

Ferdinand fut embarrassé de ce qui venait de lui échapper, il craignait de compromettre sa petite fille, et pourtant il avait grande envie d'apprendre à Wilhelm combien il était aimé d'elle. Celui-ci répéta sa question ; qui doit donc mourir, mon pere, et mourir de joie ?

— *Ferdinand.* Tu n'as donc jamais rien remarqué chez Antonie ? Tu ne sais pas combien elle t'aime ?

— *Wilhelm.* Oui, je le sais, mon pere, combien ne m'a-t-elle pas prouvé sa tendre amitié de sœur, son desir de me voir heureux !

— *Ferdinand.* Aux dépens de son propre bonheur, mon fils, au dépens

de sa vie..... Cette amitié de sœur, c'était..... l'amour d'une amante passionnée.

— *Wilhelm.* Mon pere, que dites-vous?..... Antonie.....

— *Ferdinand.* Je dis la vérité, mon fils, une triste vérité qui nous a coûté bien des larmes.... N'aye pas mauvaise opinion de ta pauvre sœur; tous nos vœux étaient qu'elle devint ton épouse, et tu sais avec quelle force elle a caché son sentiment, ce sentiment qui la conduisait au tombeau! Comme la comtesse Elisabeth, elle aimait, se taisait, et mourait. A présent..... Elle sera ma femme, ma compagne bien aimée! s'écria Wilhelm, en se jetant aux pieds de son pere. Mon pere unissez vos enfans, et ne craignez rien pour le bonheur de votre Antonie; je l'aimerai, je l'aime déjà, bien *mieux* que je n'ai aimé Henriette. Mon pere, aidez-moi à le

lui persuader, à l'obtenir : partons tout de suite.

Quoique Ferdinand fut au comble de ses vœux, il exigea deux choses de son fils, l'une de revoir Henriette, et d'examiner avec sincérité l'impression qu'elle ferait sur son cœur ; l'autre de n'offrir sa main à Antonie qu'au bout de six mois. Wilhelm eut peine à lui promettre ce dernier article, mais Ferdinand insista : Je vais repartir, lui dit-il, et je me tairai, excepté avec mon frere, ce bon capitaine. Je ne veux pas retarder son bonheur.

— Dites en autant du mien mon pere.

— Vas voir Henriette, mon fils, je t'attends au retour.

Wilhelm s'habilla, et alla chez la baronne, avec une tranquillité parfaite ; il se fit annoncer, et fut reçu. Henriette était seule avec sa tante. Bonjour, M. l'Inspecteur, dit celle-ci d'un air de dédain ; et elle sortit de la chambre.

A peine Wilhelm eut-il un léger battement de cœur lorsqu'il se vit seul avec Henriette, et encore était-il plus causé par l'émotion de la colère, que par celle de l'amour.... Il la fixait, et s'étonnait en lui-même de l'avoir tant aimée; l'air décidé et piqué qu'elle cherchait à prendre, et son regard assuré, altéraient sa physionomie; jamais elle n'avait paru moins à son avantage.

D'où venez-vous donc, monsieur, lui dit-elle avec hauteur? Il y a trois jours qu'un billet de moi vous attend chez vous, et que j'en attends moi-même la réponse.

Je répondrai en même tems à votre question, et à votre billet, mademoiselle, dit Wilhelm, avec dignité et froideur. Je viens de Georges-Grund, où je fais arranger l'appartement de mes bienfaiteurs, de mes parens.

Fort bien, monsieur, dit Henriette

en rougissant; vous êtes dispensé d'en faire arranger un pour moi.

— *Wilhelm.* Je l'ai pensé, Henriette, et votre billet me la confirmé. Semblable au miroir d'Armide, il m'a rendu la raison; je viens vous en remercier et prendre congé de vous..... Je retourne ce soir auprès de ma famille, auprès de ma bonne Antonie.

Henriette fut un moment interdite; elle le fixa ensuite pour voir s'il parlait sérieusement, elle ne vit pas la moindre trace d'amour ni de dépit; le sien était au point de ne pouvoir le cacher, elle rougissait et pâlissait tour-à-tour. Vous faites très-bien, dit-elle avec une voix altérée, nous ne nous convenons point; vous vous laissez guider par une exagération ridicule, et mon seul guide à moi, est la raison et la prudence. Adieu Wilhelm, je vous conseille fort d'épouser la romanesque Antonie, et

de vous enterrer tous les deux avec vos chers Rosembach.

C'est mon desir et mon espoir, répondit Wilhelm, faites des vœux pour que j'obtienne sa main.

Il baisa celle d'Henriette sans la moindre émotion, quoiqu'il la sentit légérement trembler; mais il savait que la vanité blessée produit quelque fois le même effet que l'amour, et il la quitta complettement guéri du sien.

CONCLUSION.

Nous passerons légèrement sur des scènes que le lecteur peut aisément se peindre : l'habitation de Georges-Grund fut arrangée, Wilhelm vint chercher sa famille à Schaldorf, et l'installa chez lui. Ferdinand avait exigé qu'il ne parlât point de leur entretien à Antonie, il lui dit donc seulement qu'il avait

rompu sans retour avec Henriette. Elle se conduisit avec lui plus naturellement que si elle avait soupçonné ses projets actuels, et chaque jour Wilhelm s'attachait davantage à elle : sous le nom d'amitié fraternelle, il lui fut facile d'appercevoir l'amour qu'elle voulait cacher ; il le paya bientôt de tout le sien, et avant que les six mois fussent écoulés, il obtint de ses parens la permission d'en parler à Antonie, et de lui demander son cœur et sa main : l'aimable fille ne se fit point presser. Il y a longtems, mon cher Wilhelm, lui dit-elle, avec une noble franchise, que le cœur vous appartient, puisse ma main faire votre bonheur. Il la baisa mille fois cette main chérie, et vint en triomphe présenter sa future épouse à ses parens, et leur demander leur bénédiction paternelle. Ils furent tous au comble de la joie. Le capitaine leva les yeux et les mains au ciel pour le

remercier. Mad. Rosenbach assura que sans en excepter le jour de ses propres nôces, elle n'avait jamais été si heureuse, et ce fut un sujet de petite dispute entre elle et son mari qui n'en avait pas perdu la bonne habitude. Quelques semaines après elle eut le plaisir de faire le repas de nôce, et d'accompagner ses enfans à l'autel. Le pasteur Belman qui entretenait encore quelque relation avec eux vint faire la cérémonie, et revoir ses anciens amis : tout va bien à présent comme cela, dit-il, vous êtes contens, et moi aussi..... Mais pourquoi Wilhelm n'a-t-il pas voulu être conseiller ? je sais positivement qu'il n'a tenu qu'à lui.

Son titre d'inspecteur est bien plus beau, lui répondit Ferdinand, c'est un titre d'honneur pour son ame, il l'a choisi pour assurer notre existence, nous vivons tous sur ses appointemens. Au dessert Wilhelm sortit un papier

de sa poche, et le présenta à son pere Ferdinand, en le priant d'accepter son présent de nôce ; il l'ouvrit, c'était une réhabilitation en forme, signée du ministre, par où l'on reconnaissait l'honnêteté de Mr. Ferdinand Rosenbach dans l'exercice de son emploi et l'injustice de l'accusation portée contre lui ; on lui rendait tous ses biens confisqués, et on y joignait, comme indemnité, une petite pension.... Il tomba dans les bras de Wilhelm avec un tel saisissement qu'il ne pouvait proférer un mot, puis il se jeta dans ceux de son frere, en lui disant : c'est toi cher Henri, c'est toi qui me l'as donné ce cher enfant qui devient à son tour notre bienfaiteur ; grace à lui le nom de Rosenbach..... n'aura plus de tache..... C'était là mon vrai malheur, le poison de ma vie.

Wilhelm content de son état avait refusé pour lui-même toutes les offres du ministre, qui faisait un cas infini

de ce jeune homme, mais il avait profité de sa faveur pour faire revoir le procès de son pere. Le juge Rieman qui n'avait pas passé une bonne nuit depuis la scène du bois, ne se fit pas presser pour retirer son accusation, et déclarer qu'il avait été induit en erreur, et la chose eût un plein succès. Le pasteur enchanté de Wilhelm vint lui frapper sur l'épaule, et lui dit, vous êtes un honnête homme, Mr. l'inspecteur, et je regretterais que vous n'eussiez pas été mon gendre, si ma fille n'était pas sur le point d'épouser Mr. le baron de Schauner, j'en ai reçu hier la nouvelle.

Vous me pardonnerez, dit Wilhelm en fixant sa charmante Antonie, de vous avouer que je ne regrette rien, et que j'apprends avec plaisir le choix de Mad^lle. Belman; personne ne fait plus de vœux pour son bonheur que moi.

Furent-ils exaucés ? c'est ce qui nous reste à dire au lecteur.

Henriette avait plus regretté Wilhelm qu'elle ne se l'avouait à elle-même. Pour se distraire, elle se rejeta plus que jamais dans le tourbillon des plaisirs, prit le goût du jeu, veilla, s'échauffa, et devint bientôt moins fraîche et moins jolie. Dès qu'elle s'en apperçut elle comprit qu'il était tems de songer à un établissement, et fit tant d'agaceries au baron de Schauner, qu'il s'y laissa prendre, et lui offrit sa main, qu'elle n'eut garde de refuser. C'était un homme de quarante ans, d'une figure aussi insignifiante que son esprit, mais il était facile à gouverner; il était riche, avait un titre; c'était ce qu'il fallait à Henriette, qui se promit bien en l'épousant de ne pas interrompre le cours de ses conquêtes. Elle continua à se livrer au jeu que son mari aimait aussi passionnément. Après quelques pertes

assez considérables, il se décida à voyager pour les réparer, et proposa à sa femme de l'accompagner en Russie où il avait des parens.

Avant son départ il prit fantaisie à Henriette de revoir Wilhelm dans son ménage rustique, et de lui montrer ce qu'elle avait gagné à son abandon.

Son Antonie l'avait rendu pere depuis deux mois d'un beau garçon qu'elle nourrissait et qui faisait la joie de toute la famille. Ils étaient tous réunis sur un gazon devant la maison, quand ils virent arriver une superbe voiture surchargée d'armoiries et de dorure, attelée de quatre beaux chevaux alezans, et derriere, deux laquais en grande livrée. L'un d'eux ouvre la portiere, pendant que l'autre nomme Madame la Baronne de Schauner, et Henriette descend éblouissante de diamans et de parure. Wilhelm qui tenait son enfant, le remet à Antonie, vient donner la

main à la belle baronne, et sourit du plaisant effet de son brillant étalage, au milieu de sa famille. Antonie et Wilhelm étaient mis avec une élégante simplicité ; mais il faut l'avouer, Ferdinand et son frere étaient en robe de chambre d'indienne, un bonnet de coton blanc sur la tête, et la pipe à la bouche ; et Mad. Rosenbach en long mantelet à plis de toile peinte, en tablier de toile blanche, en cornette nouée sous le menton, tricotait un bas pour le nouveau né. Mais ce qui contrastait le plus, était le rouge artificiel qui couvrait les joues d'Henriette, et cachait mal un teint flêtri, des yeux battus, et les joues rondes et colorées du plus beau rose de la nature de la jolie Antonie, et ses grand yeux noirs animés par le bonheur d'être mere. Henriette les salua tous avec grace, renouvella connaissance avec les Rosenbach, les félicita avec un malin

sourire du bonheur de vivre ensemble dans la douce liberté de la campagne, plaignit Antonie de la fatigue que devait lui donner la nourriture de son enfant, dit à Wilhelm qu'elle n'avait point voulu partir sans le revoir, et lui demander ses commissions pour son ami Buchling. Je vais à Pétersbourg, dit-elle, je le verrai sûrement.

Elle appuya si fort sur ce mot, que Wilhelm indigné voulut lui donner une leçon; il alla chercher dans son bureau le billet de la reine des Fées, qui avait commencé à l'éclairer sur la fausseté d'Henriette, et qu'il avait conservé pour le lui rendre une fois. Il saisit ce moment; vous voudrez bien, madame, lui dit-il, donner de ma part ce billet à Adolphe, c'est un contre-poison éprouvé dont il pourrait avoir besoin.

Elle le prit avec vivacité, lui lança un regard furieux, et abrégea sa visite. Dès qu'elle fut remontée dans son beau

carosse, Wilhelm vint embrasser son Antonie, il n'avait jamais mieux senti son bonheur.

Celui de la baronne de Schauner ne fut pas long, son mari donna avec excès dans le jeu et se ruina complettement. Elle y contribua de son côté beaucoup, soit en jouant aussi, soit par son faste et sa dépense. Le faible Adolphe qu'elle revit à Pétersbourg, fut de nouveau subjugué, il s'afficha avec elle au point que le baron de Schauner qui voulait se défaire d'elle, prit ce prétexte, et plaida en séparation. A la même époque, sa tante mourut et lui laissa une fortune fort diminuée par le train de sa maison, et que la famille du défunt Chambellan lui disputa. La brillante Henriette triste, fanée, dégoûtée enfin de ce monde auquel elle avait tout sacrifié, revint chez son pere à Reinberg, et regretta plus d'une fois la famille Rosenbach.

Dès qu'Antonie et Wilhelm la surent malheureuse, ils revinrent à elle avec toute la chaleur de l'amitié ; et elle leur doit encore les plus doux momens de sa vie. Oh ! mon amie, dit-elle quelquefois à Antonie, je le sens à présent, je n'ai voulu qu'éblouir, et j'ai manqué le bonheur ; tu l'as trouvé, tu le méritais et tu seras toujours heureuse.

Adolphe est revenu de ses voyages pour fermer les yeux de son grand-pere.... Il est de nouveau voisin d'Henriette..... Le baron de Schauner vient de mourir, et peut-être notre coquette corrigée par le malheur, pourra-t-elle encore être heureuse par le sentiment.

F I N.

360120